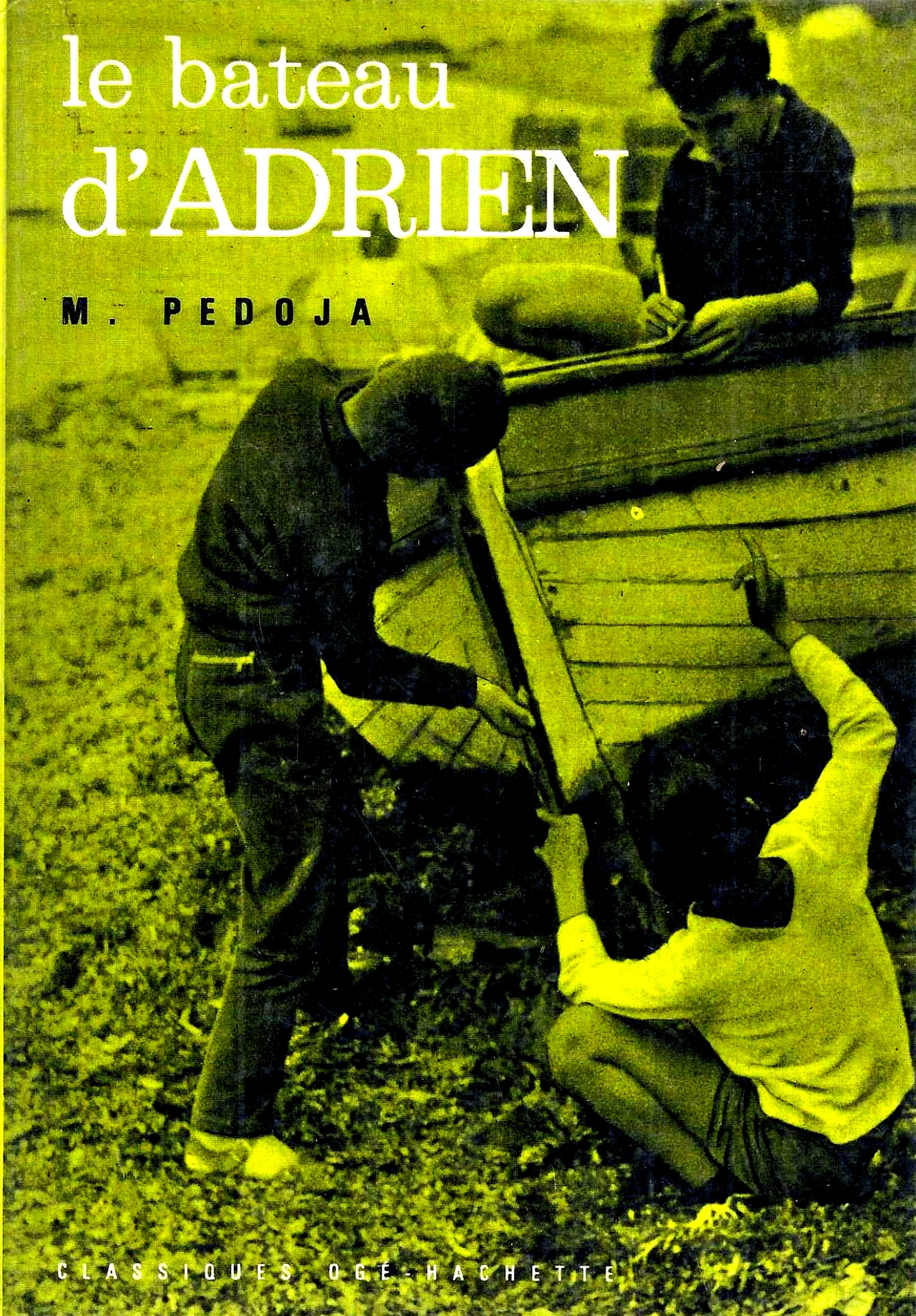
le bateau d'ADRIEN

M. PEDOJA



CLASSIQUES OGÉ-HACHETTE

Le reportage photographique illustrant cet ouvrage a été réalisé en Provence par André BUSTON

© *1964, OGÉ-HACHETTE*
Tous droits réservés

COLLECTION H. TRANCHART

M. PEDOJA
Inspecteur
de l'Enseignement
du Premier Degré

LE BATEAU D'ADRIEN

LIVRE DE LECTURE SUIVIE

Élèves de 10 à 14 ans (garçons et filles)

CLASSIQUES OGÉ-HACHETTE
79, Bd Saint-Germain - Paris VIe

Imprimé en France
par Oberthur, Rennes
—— I-10-1906 ——
Dépôt légal éditeur N° 2520
Dépôt légal imprimeur N° 7058
—— 4e trimestre 1964 ——

INTRODUCTION

LE BATEAU D'ADRIEN se présente comme un livre de lecture suivie. C'est dire qu'il a été écrit et composé avec l'intention de susciter et de développer chez l'enfant le goût de la lecture. La lecture, en effet, est à juste titre considérée comme le moyen essentiel d'amorcer et de développer la culture du lecteur. S'il est des gens qui lisent beaucoup — et mal — sans être cultivés, il n'est pas de personne cultivée qui ne lise pas. Dans nos classes, le maître voit la lecture comme l'outil indispensable pour élever le niveau des connaissances de ses élèves, les familiariser avec un langage, accroître leur documentation, etc. Mais cet apport de la lecture nous paraît d'autant plus efficace que l'élève éprouve plus vivement le désir de lire et, par la suite, la joie de lire.

IL NOUS A PARU que le récit suivi, auquel l'enfant s'attache, dont l'intérêt se renouvelle et se prolonge, répondait à cet impératif. Aussi avons-nous choisi de mettre en scène un groupe d'enfants de l'âge des lecteurs auxquels le livre est destiné, de leur faire vivre une aventure vraisemblable, susceptible de les intéresser, tout en les introduisant dans un milieu qui ne soit pas trop étranger au milieu que connaissent nos élèves. L'exploitation du livre, d'ailleurs, a permis dans de nombreuses classes qui n'étaient pas situées au bord de la mer, une approche du milieu maritime qui n'a pas manqué de captiver les enfants.

Pour la commodité des maîtres, les textes proposés conservent leur unité sans nuire à l'unité de l'ensemble. Afin de ne pas les alourdir et de laisser toute initiative aux maîtres, l'appareil pédagogique a été réduit au minimum et ne concerne que la compréhension du texte. Bien entendu, rien n'empêche le maître d'exploiter les textes selon les besoins de sa classe et les méthodes qu'il juge bonnes.

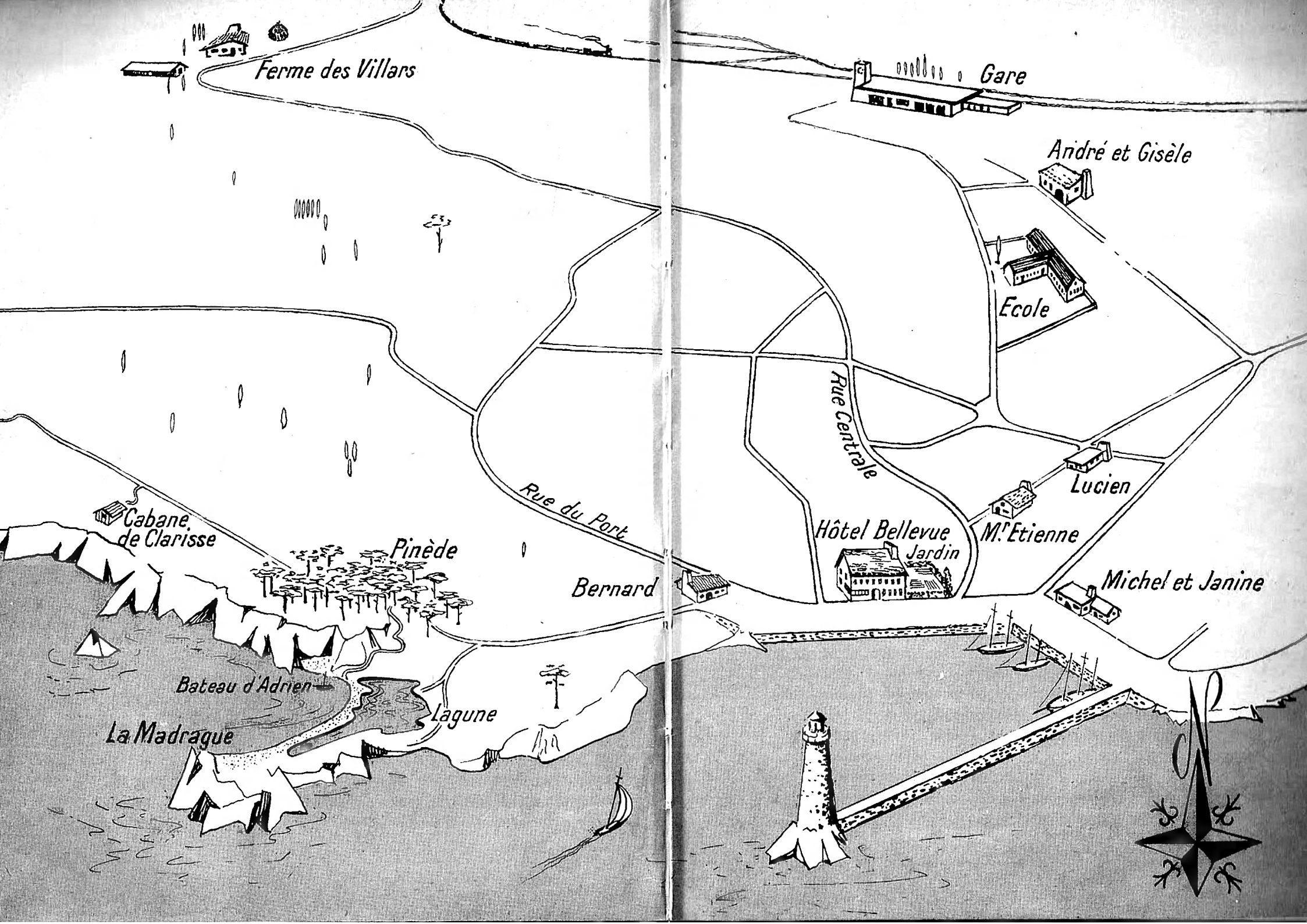
LES NECESSITES du récit obligent évidemment le lecteur à rompre avec la suite souvent trop rigide et artificielle des « Centres d'intérêt », tels qu'ils sont conçus dans certaines classes. En fait, lorsqu'un texte de lecture est choisi en fonction du centre d'intérêt hebdomadaire ou bimensuel, il est choisi pour se conformer à l'ordre d'une répartition, mais non par référence à l'intérêt des élèves. Cet intérêt, au cours d'une lecture suivie, c'est l'intérêt qu'ils apportent spontanément au récit et que nous avons essayé de préserver.

Quant au style adopté, il répond aux mêmes préoccupations. Il se rapproche du langage courant et même du langage parlé. Cela, afin d'aider le maître et les élèves à élaborer des exercices d'élocution aussi nombreux que possible. Mais à cette forme de style nous trouvons un autre avantage. Les enfants auxquels le livre est destiné sont encore peu familiarisés avec le style ou les styles littéraires des grands auteurs. Une transition s'impose, avant d'aborder, par le biais des études de texte, les beautés des meilleurs morceaux de notre littérature. « Le Bateau d'Adrien » s'insère dans cette transition.

En ce qui concerne les élèves qui ne poursuivront pas les études secondaires, ce livre peut les aider à prendre conscience des possibilités que leur offre la lecture. Nous n'aurons pas, alors, perdu notre peine.

QU'IL NOUS SOIT enfin permis de signaler le témoignage de nombreux maîtres et même le témoignage spontané d'élèves qui ont utilisé ce livre dans la précédente édition. Les premiers y ont trouvé le moyen de donner plus de vie à leur classe, tandis que les seconds se captivaient pour l'aventure des héros. Il va de soi que ces témoignages étaient pour nous autant de satisfactions et d'encouragements, et attestaient que le livre avait atteint son but.

M. Pédoja et H. Tranchart.


Ferme des Villars
Gare
André et Gisèle
Ecole
Rue Centrale
Rue du Port
Lucien
Cabane de Clarisse
Pinède
Hôtel Bellevue
Jardin
Mr. Etienne
Bernard
Michel et Janine
Bateau d'Adrien
Lagune
La Madrague

1 | Ce jour-là...

Dans la cour de récréation

M. Dumont, le Directeur, siffla la fin de la récréation. De tous les points de la cour, les enfants se précipitèrent vers la porte.

C'est là, devant la porte vitrée, que les élèves se rassemblaient toujours avant d'entrer en classe : les tout-petits à droite, puis les petits, les moyens, et les grands à gauche. Cela faisait une sorte de grosse étoile. M. Dumont allait se placer au milieu de l'étoile, et regardait les élèves sans rien dire. Les bavardages cessaient, le silence s'établissait. Puis, d'un geste de la main, M. Dumont donnait le signal d'entrer.

Alors, la rangée des grands pénétrait dans le couloir. Les pieds frottaient le sol. Parfois, on se remettait à parler. Mais les maîtres étaient là :

— Du silence, s'il vous plaît !

Et les enfants se taisaient de nouveau.

D'habitude, cela se passait ainsi.

Aussi, ce matin, M. Dumont fut-il tout surpris de remarquer, après avoir sifflé, que quatre garçons continuaient à discuter au fond de la cour, comme s'ils n'avaient rien entendu.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'ils ont ? dit M. Dumont à mi-voix.

Il siffla de nouveau. Les garçons tournèrent la tête.

M. Dumont agitait ses grands bras devant la porte.

— Voulez-vous vous dépêcher ? cria-t-il.

Les garçons gagnèrent leur rang sous les regards de toute l'école. Il y avait Michel Blanc, André Burle, Pierre Villars et Lucien Dufour.

Ces quatre-là, on les voyait presque toujours ensemble. Lorsque l'un d'eux arrivait, les trois autres n'étaient pas loin. Et si l'un d'eux s'en allait, les trois autres le suivaient.

Dans la classe, M. Julien, leur maître, les regarda s'asseoir.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien préparer encore ? se demanda-t-il.

Mais il n'avait pas de temps à perdre. Il prit une feuille sur son bureau et annonça :

— Problème ! Soulignez le mot « problème »...

« Un satellite artificiel tourne autour de la terre à la vitesse de... »

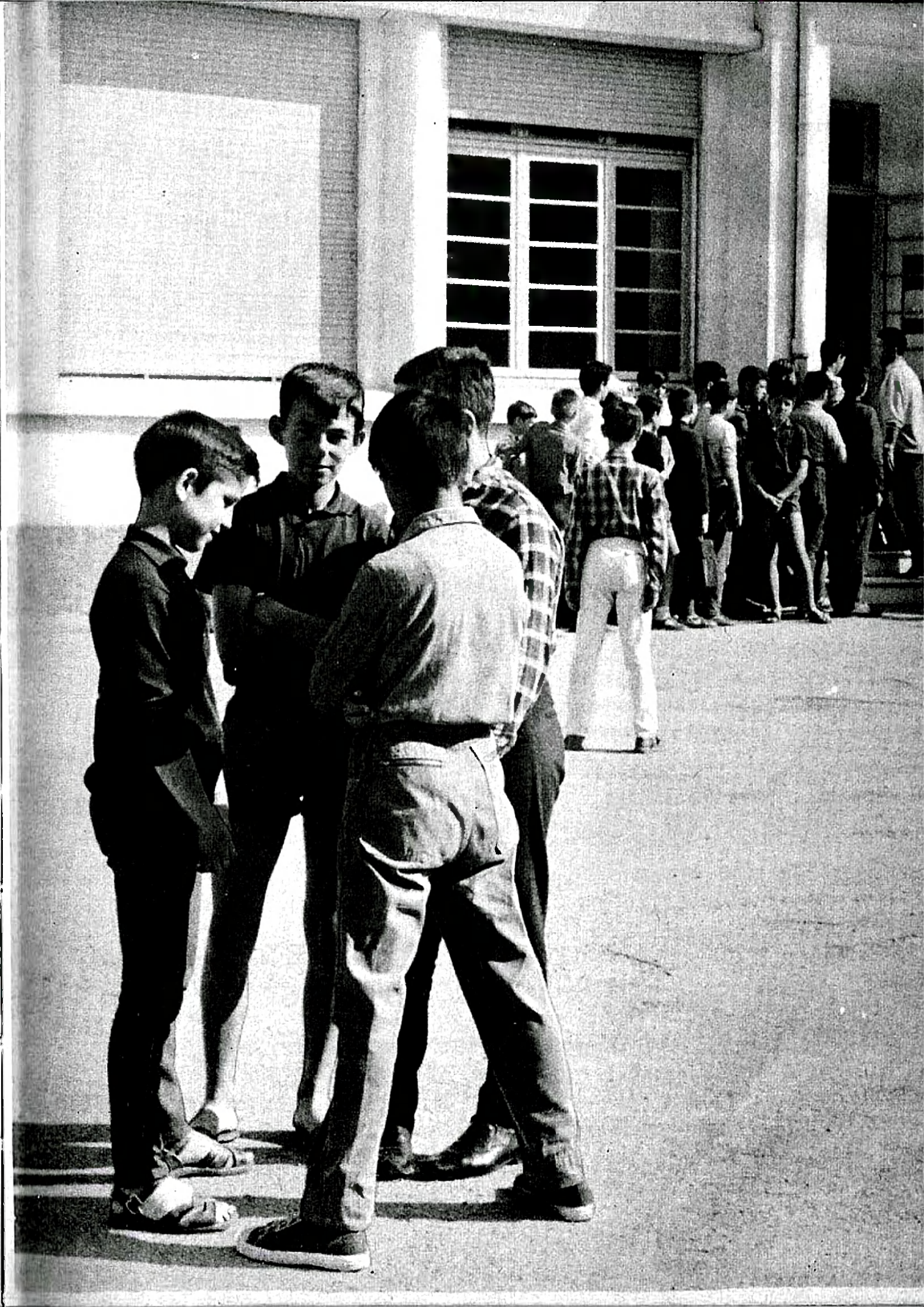
Tout le monde était penché sur les cahiers. Les plumes grattaient le papier. M. Julien répétait :

« Un satellite artificiel... »

Les quatre amis s'appliquaient à leur travail. Avaient-ils déjà oublié l'importante affaire qui les avait réunis tout à l'heure, dans la cour de récréation ?

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Dessiner le plan de l'école : la cour — le bâtiment des classes — la porte d'entrée devant laquelle se rassemblent les élèves — l'étoile que forment les rangées d'élèves — le couloir — les classes.
2. Il y a du nouveau aujourd'hui : indiquer sur le plan les quatre enfants qui continuent à parler dans la cour, pendant que leurs camarades sont déjà en rangs.



Quatre garçons continuaient de discuter au fond de la cour...
(page 10).

3. Ces quatre enfants n'ont-ils pas entendu le coup de sifflet ?
4. Vous rappelez-vous le nom de ces quatre garçons ? Nous les retrouverons souvent.
5. Expliquer ce qu'est un satellite artificiel. Utiliser un schéma au tableau et si possible des coupures de presse relatant le lancement d'un vaisseau cosmique (avec photographies).
6. Sait-on maintenant de quoi parlaient les quatre amis, tout à l'heure, dans la cour de récréation ? Etes-vous impatients de le savoir ?

2 | Pilou

Dans la rue, devant l'école.

1. Vers onze heures, dans la rue de l'école, les mamans des élèves du Cours Préparatoire arrivaient pour attendre leurs fils.

Elles parlaient un peu entre elles et regardaient souvent la porte vitrée au fond de la cour. Elles venaient, accompagnées
5. parfois d'un petit enfant, trop jeune encore pour aller à l'école. Sur le trottoir, les petits lâchaient la main maternelle et allaient jouer devant la grille qui entourait la cour.

Depuis le début du mois d'octobre, cette année-là, toujours à la même heure, en même temps que les mères de famille
10. arrivait Pilou. Pilou était un jeune chien noir, aux longues oreilles pendantes. Tout le monde le connaissait, maintenant.

Un chien bien élevé ! Il ne se mêlait pas aux gens qui se pressaient devant le portail. Il n'allait pas faire peur aux petits qui jouaient contre la grille. Non. Il restait de l'autre côté de
15. la rue, sagement assis, les pattes de devant bien droites, la tête levée, les oreilles remuant à peine, une fois à droite, une fois à gauche.

A onze heures et demie exactement, M. Dumont sortait de son bureau, passait sous les fenêtres des classes et sifflait : deux
20. coups longs.

Les mamans s'agitaient un peu. Elles reprenaient la main des petits qui essayaient de passer la tête entre les barreaux

de la grille. Et Pilou, là-bas, de l'autre côté de la rue, se dressait sur ses quatre pattes. Il ne se trompait jamais. Les petites classes sortaient, les mères de famille partaient. Puis venait le Cours Moyen première année, où se trouvait Bernard. Alors Pilou traversait la rue, et Bernard retrouvait son chien devant le portail; il lui parlait comme à un ami.

— Tu sais, en composition de calcul, j'ai eu une bonne note ! Et toi, qu'est-ce que tu as fait ce matin ?

Pilou frottait sa tête contre la jambe de Bernard, et Bernard le caressait. Puis ils partaient tous les deux vers la maison, à travers les rues des Salins.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Compléter le plan de l'école : indiquer le portail, le trottoir, la grille qui entoure la cour, la rue et le trottoir de l'autre côté de la rue.
2. Sur ce plan, montrer le trottoir où jouent les enfants qui attendent avec leurs mamans. Montrer l'endroit où Pilou attend Bernard.
3. Compléter le plan en indiquant le bureau de M. Dumont, et montrer le chemin que suit M. Dumont à onze heures trente.
4. Bernard est-il dans la même classe que les quatre garçons dont nous avons déjà parlé ?
5. Pilou aime-t-il Bernard ? Quels détails le prouvent ? Bernard aime-t-il son chien ? Quels détails le prouvent ?

3 | Le bateau d'Adrien

La rue, devant l'école.

Ce jour-là, à la sortie de onze heures trente, Bernard retint Pilou.

— Attends ! Il faut que je voie les amis.

La classe des grands arrivait. Pierre Villars quitta les rangs

pour aller chercher son vélo, appuyé contre un mur du préau. Puis, poussant sa machine, il se plaça à la fin des rangs.

Dans la rue, le groupe des quatre amis se reforma. Bernard s'approcha.

— Qu'est-ce que vous disiez, tout à l'heure, à la récréation ? demanda-t-il.

Lucien Burle se tourna vers Bernard.

— Tu es trop petit, dit-il. Tu n'as pas besoin de le savoir.

Bernard releva les épaules.

— Ça m'est égal. D'ailleurs, je le sais, ce qu'il y a.

— Ce n'est pas vrai, répliqua Pierre Villars. Tu dis que tu le sais pour nous le faire dire.

— Oui, je le sais, dit Bernard avec force. N'est-ce pas, Pilou, que nous le savons ?

— Ouah ! Ouah ! répondit Pilou.

— Oh ! ça va, dit André, avec ton chien qui n'est même pas à toi...

Bernard rougit.

— Si, il est à moi. Et tu n'as pas le droit de dire...

Michel se plaça entre Bernard et André.

— Ça suffit, dit-il. Vous n'allez pas vous disputer ! André, tu as eu tort de dire cela à Bernard.

— Bon !... excuse-moi, dit André. Je n'ai pas voulu te faire de peine.

Ils firent quelques pas en silence. Pierre, sur son vélo, roulait lentement. Michel, les mains dans les poches, marchait en baissant la tête.

— Je pourrais peut-être vous aider, dit Bernard.

— Nous aider ! nous aider ! s'écria André. Tu veux nous aider et tu ne sais même pas de quoi il s'agit.

Bernard sourit, et fit face à André.

— Oui, je le sais... Et je le sais si bien que je vais te le dire.

André ne le crut pas, bien sûr. Mais il s'arrêta quand même. Et Bernard dit lentement :

— On va démolir le bateau d'Adrien.

Pierre, surpris, faillit tomber de son vélo, et posa un pied par terre.

C'est un vieux bateau qui ne sert plus à personne...
(page 19).

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que demande Bernard aux quatre amis ?
2. Cette demande reçoit-elle une réponse ? Pourquoi ?
3. Qu'apprenons-nous sur Pilou, à travers les paroles d'André ?
4. Pourquoi les quatre amis marchent-ils lentement et sans rien dire ?
5. Les quatre grands sont-ils surpris par les paroles de Bernard ? Quel détail le prouve ? et pourquoi sont-ils surpris ?
6. Que venez-vous d'apprendre ? Savez-vous ce qu'est « le bateau d'Adrien » ? Etes-vous impatient de le savoir ?

4 Le bateau d'Adrien *(suite)*

La plage de la Madrague.

Le bateau d'Adrien, c'est un vieux bateau qui ne sert plus à personne. Il est sur le sable, sur la plage de la Madrague, entre une lagune où poussent des roseaux et un rocher qui s'avance dans la mer.

Personne ne va jamais par là. Personne, sauf les enfants.

Adrien, on l'a oublié. Les vieux des Salins vous diront peut-être qu'ils l'ont connu, autrefois, il y a bien longtemps. Ils vous diront encore qu'un jour Adrien a disparu. Il n'avait pas de famille. Il a laissé son bateau sur le sable, et il est parti. On ne sait pas ce qu'il est devenu.

Le bateau est resté sur cette petite plage. Et les enfants y vont, les jours de beau temps.

Ils jouent.

Ils jouent à faire de longs voyages.

Ils jouent aux marins partis vers des pays lointains. Il leur arrive des aventures. Par exemple, ils imaginent que le moteur est en panne, qu'il n'y a pas de vent. Le bateau ne peut plus

avancer. Les marins vont mourir de faim. Puis le vent se lève et le bateau repart.

20. Parfois, ils jouent aux pirates. Les uns essaient de prendre le bateau. Les autres le défendent. Ce sont des batailles qui durent des heures entières.

D'autres fois, ils arrivent sur une île déserte. Ils construisent des cabanes auprès du bateau. Ils s'installent, comme Robinson
25. Crusoé.

Mais le bateau d'Adrien ne sert pas seulement à jouer. Les enfants y apportent leur pêche, ou de petits coquillages blancs que les filles ramassent pour faire des colliers. Pendant ce temps, les garçons plongent du haut des rochers et vont cueillir, sous
30. l'eau, des herbes qu'on ne voit pas sur la terre.

Il leur arrive aussi d'attraper à la main de petites pieuvres. Mais c'est difficile, et tout le monde ne peut pas le faire. Le plus adroit, c'est Lucien Dufour. Son père est pêcheur; Lucien a l'habitude de la mer.

35. Ils font aussi provision de coquillages plats, collés aux pierres, qu'il faut arracher avec la pointe du couteau. Quand ils en ont beaucoup, ils les mangent, dans le bateau. Ce sont des repas de chair salée, d'eau de mer et de soleil.

Et voilà que la nouvelle est arrivée. De Michel peut-être, ou
40. de sa sœur Janine, qui sont les enfants du Maire des Salins : l'année prochaine, la Madrague sera un terrain de camping. On va nettoyer la plage et démolir le bateau d'Adrien.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Faites le plan de l'emplacement où se trouve le bateau d'Adrien : la mer, le rocher, la petite plage avec le bateau, la lagune.
2. A quoi jouent les enfants dans le bateau d'Adrien ? Toutes ces aventures leur sont-elles vraiment arrivées ?
3. Expliquez comment les filles font des colliers avec des coquillages.
4. Les garçons font-ils des colliers ? A quoi s'amusent-ils ?
5. Nous venons d'apprendre quelque chose sur Lucien Dufour. Quoi ?
6. Nous venons d'apprendre quelque chose également sur Michel Blanc. Quoi ?

Parfois, ils jouent aux pirates... *(page 20)*.

5 | Un soir, après la classe

Le port des Salins.

Que faut-il faire, pour installer un terrain de camping ?

Il faut choisir l'endroit où les tentes se dresseront. Il faut nettoyer le terrain, couper des arbres. Il faut amener de l'eau. A la Madrague, il n'y a que la mer et la lagune. Il n'y a pas d'eau potable. Il faut donc creuser des fossés, placer des tuyaux, amener l'eau des Salins.

Et l'électricité ? Il n'y a pas d'électricité à la Madrague. Ce sont des poteaux à planter, des fils à installer.

Les campeurs, souvent, viennent en auto. Ces autos tirent parfois de grosses « caravanes ». Pour arriver à la Madrague, il n'y a qu'un chemin étroit, plein de pierres. Les autos et les « caravanes » passeront difficilement. Il faut donc faire une route, une vraie route, large, plane, goudronnée.

— Tout ça, dit Janine, ça demande du temps.

— Oui, ça demande du temps, dit André; peut-être trois mois, peut-être quatre; mais le bateau d'Adrien sera quand même démoli.

Ils s'arrêtèrent sur le port, devant l'hôtel Bellevue, qui était fermé comme tous les hivers. Devant eux, le port était désert, ou presque. Deux pêcheurs roulaient leur filet dans un bateau. Les petits bateaux de l'été, aux couleurs fraîches, avaient disparu. Quelques-uns, sur le bord, étaient enveloppés de grosses toiles qui les protégeaient du mauvais temps. M. Etienne, qui en avait la garde, allait de l'un à l'autre et vérifiait que les toiles étaient toujours bien attachées.

— Les pêcheurs ne sortiront pas ce soir, dit Lucien qui pensait à son père.

Janine boutonna son manteau. Ils allèrent dans le petit jardin de l'hôtel, pour se mettre à l'abri du vent, et s'assirent sur un banc de bois, contre la maison.

— Il ne fait pas chaud, dit Gisèle.

— Tu veux Pilou ? demanda Bernard. Il se couchera sur tes pieds et tu n'auras plus froid.

Gisèle appela Pilou. Bernard le poussa, et le chien vint s'allonger sur les pieds de la fillette, qui s'amusa un moment de cette « bouillotte vivante ».

— Il faut trouver le moyen de garder le bateau d'Adrien, reprit Pierre.

Depuis plusieurs jours, ils en parlaient, sans trouver de solution.

— Vous n'avez rien dit à votre père ? demanda Lucien à Michel et Janine.

— Nous lui en avons parlé, dit Michel, mais cela n'a servi à rien.

M. Blanc avait répondu qu'il n'était pas seul à décider, au Conseil Municipal; que les commerçants seraient heureux d'avoir plus de clients, cet été; que les campeurs seraient bien contents de trouver un endroit agréable pour s'arrêter.

— Moi, dit Bernard, je connais un moyen.

André leva les épaules.

— Ce Bernard, il est toujours plus intelligent que les autres, et...

— On ne sait jamais, dit Michel. Parle, Bernard !

— Nous n'avons qu'à remettre le bateau sur l'eau, dit Bernard.

Tout le monde se mit à rire. Depuis longtemps, le bateau d'Adrien ne pouvait plus aller sur l'eau !

— Tu n'as pas vu tous les trous qu'il a ?

— Il ne tiendrait pas cinq minutes sur l'eau. Il irait tout de suite au fond.

On se moqua encore de Bernard, qui se mit en colère, sauta du banc et appela son chien :

— Pilou, viens ici !

Bernard partit sans dire un mot et sans se retourner.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Avez-vous déjà vu des campeurs ? Comment voyagent-ils ? Que font-ils en arrivant sur le terrain de camping ? Où couchent-ils ? Comment font-ils leur cuisine ?

2. Qu'espère Janine ?
3. En quelle saison se passe cette histoire ? Quels sont les détails qui le prouvent ?
4. Où les enfants se sont-ils réunis ? Compléter le plan en indiquant le petit port de pêche et la ville des Salins.
5. Pourquoi les enfants se sont-ils réunis ?
6. Pourquoi se moque-t-on de l'idée de Bernard ?

6 | La lettre

Les rues des Salins
La maison de Bernard Pagès.

1. Bernard marchait avec Pilou, dans les rues des Salins. Les rues, comme le port, étaient presque désertes, en cette fin d'après-midi de décembre. La plupart des magasins n'ouvraient que l'été, pour les touristes. De gros volets de bois cachaient les vitrines. Seules, les enseignes de fer, qui s'avançaient
5. au-devant des maisons, rappelaient ce qu'on vendait dans ces magasins.

Ces enseignes plaisaient à Bernard. Elles ressemblaient à celles qu'il voyait, dessinées sur son livre d'histoire, au chapitre « La vie au Moyen Age ». Il pouvait y lire : « Antiquités »,
10. « Artisanat », « Parfums », « Arts et livres », « La taverne du corsaire », etc.

Dans la « Rue Centrale », il s'amusa un moment à regarder les enseignes que le vent faisait bouger.

Une vieille femme, enveloppée dans un manteau noir, passa
15. à petits pas pressés. Un chat la suivait.

Pilou se prépara au combat. Le chat fit le gros dos, cracha quelques insultes. Mais Bernard saisit Pilou et le retint. La vieille dame souleva le chat dans ses bras.

— Viens ici, toi, n'aie pas peur !

20. Elle sourit à Bernard.

— Tiens-le bien.

Puis elle entra dans une maison. Une fenêtre se ferma.

Bernard et Pilou allèrent dans une autre rue qui les ramena sur le port. M. Etienne retournait vers la ville. Il marchait, le col relevé, les mains dans les poches, pressé d'arriver chez lui.

Le phare, maintenant, était allumé.

Bernard et Pilou passèrent le long des maisons et s'arrêtèrent devant une petite barrière blanche. Bernard ouvrit la porte. Contre la porte était fixée une boîte aux lettres. A travers les trous percés au bas de la boîte, le garçon aperçut une enveloppe blanche.

Il traversa le jardin en courant et appela sa mère.

— Maman ! Maman ! Il y a une lettre dans la boîte ! Il y a une lettre dans la boîte !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi la plupart des magasins sont-ils fermés ?
2. Y a-t-il des enseignes de fer dans la ville où vous habitez ? Comment sont faites les enseignes de la plupart des magasins ?
3. Comment marche la vieille dame ? Pourquoi ?
4. Quel est le métier de M. Etienne ? Reportez-vous, s'il le faut, au texte n° 5.
5. Pourquoi allume-t-on le phare à la tombée de la nuit ?
6. Comment Bernard sait-il qu'il y a une lettre dans la boîte ?

7 | La lettre *(suite)*

La maison de Bernard Pagès.

Madame Pagès, la mère de Bernard, s'essuya les mains contre son tablier et sortit de la cuisine où elle préparait le repas du soir.

— Tu n'as pas besoin de crier comme ça. Prends la clef de la boîte et va chercher la lettre !

La clef était suspendue contre le mur du couloir. Bernard la prit et courut vers la boîte, toujours suivi de Pilou.

— C'est peut-être une lettre de tante Claire, de Toulon, dit-il, ou de Monique, sa fille.

10. Non. Le cachet de la poste indiquait qu'elle venait de Paris. L'adresse était exacte.

M. ou Mme Pagès, 17, rue du Port, Les Salins (Var).

Mais l'écriture était inconnue. Bernard retourna l'enveloppe. L'adresse de l'expéditeur était inscrite au dos :

15. *M. Delétang, 89, boulevard Haussmann, Paris (9e).*

Ce nom et cette adresse aussi étaient inconnus de Bernard. Il rentra et donna la lettre à sa mère, qui l'ouvrit aussitôt et la lut silencieusement.

Pendant ce temps, Bernard, dans le couloir, ôtait son manteau
20. et le suspendait soigneusement. La lettre ne l'intéressait plus. C'étaient sans doute des histoires de grandes personnes.

— N'est-ce pas, Pilou ?

Pilou, pour dire oui, remua la queue.

Une douce chaleur régnait dans l'appartement. Bernard dit
25. encore :

— Aujourd'hui, nous sommes mieux dedans que dehors.

Bernard décida de revoir ses leçons pour le lendemain. Son père, qui allait rentrer de son bureau d'un moment à l'autre, les lui ferait réciter. Puis il y aurait le repas du soir.

30. Il resterait ensuite un moment à lire ou à jouer sans bruit, avant d'aller se coucher. La soirée serait agréable.

— Et puis, nous sommes bien, tous les deux, dit-il encore à Pilou. Si les autres ne veulent pas nous écouter, pour le bateau, eh bien, tant pis !

35. Ils entrèrent dans la salle à manger et Bernard sortit de son cartable son cahier de récitation.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où était Mme Pagès quand Bernard est entré ? Que faisait-elle ?

2. Cherchez sur une carte où se trouve Toulon.

3. D'où vient la lettre ? de Toulon ?

4. Bernard est-il content de rentrer à la maison ?
5. Comment Bernard passera-t-il sa soirée ?
6. A votre avis, Bernard est-il heureux ? Sauriez-vous expliquer pourquoi il est heureux ?

8 La lettre
(suite)

La maison de Bernard Pagès.

1. Dans la cuisine, Mme Pagès relit la lettre qui vient d'arriver.

Paris, le 5 décembre 1962.

Monsieur ou Madame,

J'ai eu le plaisir, l'été dernier, de passer quelques jours de
5. vacances dans votre charmante petite ville des Salins. Mais j'y ai perdu mon jeune chien, un setter irlandais noir, que j'élevais pour la chasse. Comme je ne pouvais pas m'attarder à entreprendre des recherches, je suis reparti sans lui.

Un de mes amis, de passage aux Salins, connaissait mon
10. chien et savait que je l'avais perdu. Il m'a affirmé l'avoir vu, accompagné de votre fils. C'est pourquoi je prends la liberté de vous écrire.

Permettez-moi d'abord de vous remercier pour les soins que vous avez bien voulu donner à mon chien.

15. Je ne pourrai pas retourner aux Salins avant le mois de mai. Aussi je vous prie de bien vouloir le garder jusque-là. Bien entendu, je paierai le prix de sa pension, et vous dédommagerai de tous les soucis que vous aura causés sa présence.

En vous remerciant encore une fois, je vous prie de croire,
20. Monsieur, Madame, à mes sentiments les meilleurs.

Jean DELÉTANG
Ingénieur.

La porte du jardin s'ouvre, puis se ferme. Bernard se relève et court dans le couloir.

25. — C'est Papa !

Mme Pagès glisse la lettre dans la poche de son tablier. Cette lettre va faire de la peine à son fils. Elle la montrera à son mari avant d'en parler à Bernard.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Qui a écrit la lettre ?
2. Pourquoi M. Delétang n'a-t-il pas recherché son chien, le jour où il l'a perdu ?
3. Quand M. Delétang reviendra-t-il chercher son chien ?
4. Que feront les parents de Bernard jusqu'à l'arrivée de M. Delétang ?
5. Pourquoi Bernard se lève-t-il en entendant claquer la porte du jardin ?
6. Que pense Mme Pagès après avoir lu cette lettre ? Que va-t-elle faire ? Pourquoi ?

9 | Sur la route

Vers la ferme de Pierre Villars.

1. Pierre Villars, sur sa bicyclette, lutte contre le vent, pour rentrer chez lui. Il habite une ferme, à six kilomètres des Salins. Il voudrait arriver avant la nuit, mais en cette saison les jours sont courts, et ce vent qui le frappe de face le retardera.

5. Il appuie sur ses pédales, baisse la tête, se penche sur son guidon, courbe le dos. Le vent, à droite et à gauche, secoue avec violence les buissons qui bordent la route.

Ce qui rend sa course encore plus pénible, c'est que le vélo est bien vieux. Il est lourd. Il grince à chaque tour de roue.

10. Jacques, le frère aîné de Pierre, s'en est servi longtemps, avant de posséder une moto.

Une rafale, plus forte, fait vaciller Pierre. Si, au moins, c'était un vélo-solex ! Le moteur, à l'avant, l'aiderait un peu.

Avec ce vent, bien sûr, il faudrait encore pédaler. Le moteur ne suffirait pas... Surtout dans la petite côte qu'on grimpe avant d'arriver à la maison... Le moteur ne suffirait pas, pense Pierre, il faudrait encore pédaler, mais ce serait moins dur.

De temps en temps, Pierre se redresse et, de la main, tâte le porte-bagages, derrière lui. Le cartable est toujours là, bien attaché.

Un jour, l'élastique qui retient le cartable a cassé. Le cartable est tombé. Pierre ne s'en est pas aperçu tout de suite, à cause d'un camion qui passait et qui faisait un bruit d'enfer. Il n'a pas retrouvé le cartable le soir même. C'est le lendemain, à l'école, qu'un camarade le lui a rapporté. Mais dans quel état se trouvaient ses cahiers ! La moitié des pages étaient arrachées, les autres tachées, griffonnées, pleines de traces de doigts. Et le camarade disait :

— Excuse-moi... Ce n'est pas ma faute... C'est mon petit frère qui a trouvé ton cartable, devant la maison... Alors, il a un peu joué avec tes cahiers...

Pierre débouche sur une longue route droite. Le vent, que rien n'arrête, redouble de violence. Pierre se penche davantage, appuie plus fort sur les pédales. Il pense encore :

« Ah ! Si j'avais un vélo-solex... »

Mais il sait qu'au bout de la ligne droite, il y a un virage. Après le virage, ce sera la petite côte. Le vent ne le frappera plus de face, le gênera moins. Et il sera presque arrivé.

Quelques maisons isolées, au loin, allument leurs lumières. On dirait des étoiles, dans la nuit qui commence. Des étoiles tombées sur la terre.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. D'où vient Pierre Villars ? Si vous l'avez oublié, relisez le texte n° 5.
2. Où habite Pierre ? Cherchez sa maison sur la carte.
3. Pourquoi Pierre a-t-il du mal à avancer ?
4. De quoi Pierre a-t-il envie ? Avez-vous déjà vu des vélos-solex ? Pouvez-vous expliquer comment ils marchent ?
5. Qu'y a-t-il sur le porte-bagages de son vélo ? Pourquoi Pierre se retourne-t-il si souvent ?
6. Savez-vous réfléchir ? Pourriez-vous dire, à peu près, l'heure à laquelle Pierre est arrivé chez lui ?

10 | Le soir à la ferme

La ferme de Pierre Villars.

1. Pierre conduit son vélo à côté de la moto de Jacques, près des machines agricoles et du tracteur, rangés dans le garage.

Il entre dans la grande cuisine où toute la famille, le soir venu, se rassemble. Toute la famille et les employés : Juliette,
5. qui aide Mme Villars dans les travaux de la maison, Vincent, le vieux berger qui s'occupe des moutons, les conduit dans la montagne en été et les ramène aux derniers jours de septembre. Pierre aime bien le vieux berger. Vincent connaît beaucoup d'histoires. Il a fait tant de voyages, avec ses moutons ! Parfois,
10. quand les copains viennent à la ferme, ils passent tout l'après-midi dans la bergerie, avec Vincent. Ils ne s'ennuient jamais avec lui.

Pierre pose son cartable sur la table, déboutonne son blouson.

— Bonsoir, Maman... bonsoir, Juliette...

15. Et voici Jacques, le grand frère, et M. Villars qui rentrent des champs. On les entend taper leurs pieds contre le mur de la maison, près de la porte; puis ils pénètrent à leur tour dans la cuisine.

— Quel temps ! s'écrie Jacques. A ne pas mettre un chien
20. dehors !

— Avec ce vent, les vieux pêchers vont encore perdre quelques branches, dit M. Villars.

— Il est temps de les arracher et d'en planter d'autres, répond Jacques. D'ailleurs, ils ne produisent presque plus rien.

25. Il frappe affectueusement sur l'épaule de Pierre qui s'installe pour faire ses devoirs.

— Ça va, petit frère ?

— Ça va ! J'ai un problème à faire.

Jacques le regarde en souriant. Pierre reprend, les yeux baissés sur son livre ouvert :

— Un problème... euh... difficile...

— Je comprends, murmure Jacques. Tu vas me demander de t'aider.

— Non, dit Pierre vivement, mais écoute : « Un satellite artificiel tourne autour de la terre à la vitesse de 12 km/seconde. Sachant qu'il se trouve à une distance de 120 km au-dessus du sol, que le rayon terrestre est de 6 385 km, et en supposant que le trajet suivi par le satellite soit exactement circulaire, calculez :

1° La longueur d'une révolution.

2° La distance parcourue en 24 jours. »

Jacques émet un petit sifflement. Une voix sort de l'ombre que fait la cheminée. C'est celle de Vincent, assis sur une chaise basse :

— Hé ! dit Vincent en retirant sa pipe de sa bouche... De mon temps, les problèmes parlaient de la vitesse d'un piéton...

— Du mien, dit Jacques, qui cependant n'est pas très vieux, on parlait des trains, des rapides et des express.

— Maintenant, poursuit Vincent, voilà qu'on va dans la lune !

— Pas encore, dit Pierre, mais ça viendra certainement.

Vincent tire sur sa pipe, rejette la fumée. Cela fait un petit nuage qui monte et se dissout dans l'air. Et Vincent ajoute en souriant :

— Je me demande un peu ce qu'on ira y faire, dans la lune !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où Pierre range-t-il son vélo ? Qu'y a-t-il dans ce garage ?
2. Quelles sont les personnes rassemblées dans la cuisine de la ferme ?
3. Qui arrive ensuite ? Qui est Jacques ? Pouvez-vous maintenant nous dire le nom des personnes qui composent la famille de Pierre ?
4. Sauriez-vous faire le problème de Pierre ? Quel raisonnement faut-il suivre ?
5. Pierre a-t-il demandé à Jacques de l'aider ?
6. Que pense Vincent de ce problème ?

11 | Avec Janine et Michel

La maison de Michel Blanc.

Janine dit brusquement :

— Michel, ce n'était pas si bête, ce que disait Bernard tout à l'heure.

Michel, qui, lui aussi, est en train de calculer la distance parcourue par le satellite artificiel, relève la tête.

— Comment ?

— Ce que Bernard disait, à propos du bateau d'Adrien... Tu te rappelles ?

— Bien sûr ! Il disait : « Nous n'avons qu'à remettre le bateau sur l'eau ».

— Oui. Quand il sera sur l'eau, personne ne le démolira. Et pour nous, ce sera plus amusant.

— Comme si nous pouvions le remettre sur l'eau ! Tu sais bien que c'est impossible.

— Impossible... impossible... c'est vite dit ! Tu pourrais peut-être réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— A ce qu'il faudrait faire pour que le bateau d'Adrien puisse flotter.

Michel hausse les épaules.

— C'est une idée en l'air. Laisse-moi finir mon problème. Voyons... un satellite artificiel... 120 km à la seconde... 120 km...

Il continue à parler bas un moment. Janine, qui lisait, pose son livre sur ses genoux, et pense encore au bateau : Que faudrait-il faire au bateau d'Adrien pour qu'il puisse flotter ? Boucher les trous... Avec des planches et des clous, cela peut se faire...

Elle a dû parler à haute voix, car Michel réplique :

— Pas de clous. Les clous, ça rouille. Alors, les trous recommencent... Il faudrait des chevilles... oui, voilà... des

chevilles de bois... Avec une chignole, on perce le bois et on réunit les planches par des chevilles... Et puis, il faut le goudronner... et puis le peindre...

Tout cela serait peut-être possible. Avec tous les pêcheurs que compte le port des Salins, on pourrait se procurer le goudron, la peinture, l'outillage. Mais le bateau se présente mal, couché sur le flanc. Quand M. Etienne répare un bateau, il le met en cale sèche. Il le tire hors de l'eau avec un treuil, pour pouvoir atteindre toutes les parties du bateau, même la quille, au-dessous. Le bateau d'Adrien, lui, repose sur le sable. On ne peut ni le tirer, ni le soulever, ni le redresser.

— Nous pourrions travailler sur un côté, puis le coucher dans l'autre sens et travailler sur l'autre, suggère Janine.

— Ma foi, songe Michel, avec des cordes... et si nous avons assez de bras pour tirer... c'est peut-être possible.

— Mais le plus difficile, ce sera de le mettre à l'eau. Il est lourd, ce bateau, et nous n'aurons pas de rails pour le faire glisser lentement.

— Nous trouverons bien un moyen, dit Janine.

Michel sourit. Il voudrait bien savoir exactement tout ce qu'il faudra faire. Il voudrait tout préparer minutieusement.

Et déjà, en pensée, il voit le bateau d'Adrien retrouvant son élément et s'éloignant du rivage, avec tout le groupe des amis à son bord !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Vous rappelez-vous qui est Janine ? Qui est Michel ?
2. A quoi pense Janine, pendant que Michel réfléchit sur son problème ?
3. Janine a-t-elle fait exprès de parler à haute voix ?
4. Michel imagine déjà tout ce qu'il faudrait faire pour réparer le bateau. Pourriez-vous résumer tous ces détails ?
5. Où Michel se trouve-t-il maintenant, en pensée ?
6. Michel pense-t-il maintenant que l'idée de Bernard était stupide ? Et vous, qu'en pensez-vous ? Est-il facile de réparer un vieux bateau en mauvais état ? Seriez-vous capables de le faire ?

12 | En classe

La classe de Bernard.

— Ouvrez vos cahiers de classe, dit M. Dupuis, le maître du Cours Moyen. Ecrivez la date.

Il se dirige vers le tableau et, d'une belle écriture moulée, il trace ces mots :

« Mercredi 12 décembre 1962. »

Puis il souligne la date, comme il en a l'habitude. Un chuchotement le fait se retourner.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Deux élèves se disputent une règle. Chacun tire de son côté.

— Il veut me la prendre, Monsieur.

— Non, Monsieur. Elle est à moi.

— Cela suffit, dit M. Dupuis d'un ton sévère. En voici une que tu me rendras tout à l'heure.

— Merci, Monsieur.

— Et maintenant, écrivez : « Dictée ».

Les têtes se penchent sur les cahiers. M. Dupuis regarde ses élèves.

— Eh bien ! Bernard ! Tu es dans la lune ?

Bernard n'a encore rien écrit : ni la date, ni le mot « Dictée ».

— Excusez-moi, Monsieur.

Il se met au travail. Mais il se passe quelque chose de bizarre, aujourd'hui. Bernard regarde son cahier, sa main qui écrit, les mots qu'elle écrit, et tout cela lui apparaît trouble, comme à travers une brume.

Et tout à coup, pendant qu'il écrit le titre de la dictée : « Bientôt Noël »..., une goutte d'eau tombe sur la page et s'étale sur l'encre.

— Monsieur, il pleure ! s'écrie son voisin.

M. Dupuis s'approche de Bernard, lui relève le visage :

— Eh bien ! Bernard, que se passe-t-il ?

Bernard renifle deux ou trois fois, puis secoue la tête sans répondre.

— Calme-toi ! Tu me raconteras ton chagrin tout à l'heure, à la sortie, dit encore M. Dupuis en lui tapotant la joue.

35. Bernard cherche son mouchoir, se mouche, tamponne la tache que sa larme a faite sur son cahier, puis se remet à écrire ce que dicte M. Dupuis.

« Bientôt Noël sera là, avec son cortège de fêtes, de cadeaux et de joie... »

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Vous rappelez-vous la date ? Retenez-la bien.
2. Que se passe-t-il pendant que M. Dupuis écrit la date ?
3. Bernard est habituellement un élève attentif. Que lui arrive-t-il aujourd'hui ?
4. Pourquoi le voisin de Bernard est-il surpris ?
5. M. Dupuis est-il méchant ? Que fait-il ?
6. Quel est le sujet de la dictée ? Bernard s'intéresse-t-il aujourd'hui aux plaisirs de la prochaine fête de Noël ?

13 | Je n'ai pas volé Pilou

La classe de Bernard Pagès, après la sortie des élèves.

1. — Je n'ai pas volé Pilou, Monsieur, dit Bernard. C'est lui qui m'a suivi. Moi, je rentrais à la maison. Et puis, tout à coup, j'ai regardé derrière moi. Il y avait un chien qui me suivait.

D'abord, j'ai cru qu'il ne me suivrait pas longtemps, et qu'il
5. allait partir pour retrouver son maître. Je n'ai rien fait pour le prendre. Mais il me suivait toujours. Cela m'a amusé. Je m'arrêtais, il s'arrêtait. Je repartais, il repartait.

C'était comme un jeu. Je me suis mis à courir. Il courait

Eh bien, Bernard, tu es dans la lune !... *(page 35)*.

derrière moi. Je ne suis pas rentré tout de suite. J'ai fait quelques détours. Je suis retourné sur le port, au bout de la jetée, j'ai remonté la rue Centrale, je me suis arrêté devant les magasins : Pilou était toujours là. A la fin, j'ai bien vu qu'il ne voulait pas me quitter.

Alors, qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous l'auriez chassé ? à coups de pied ? avec des pierres ? Pourquoi ? Puisqu'il voulait venir avec moi ! Moi, je l'ai gardé. Vous voyez bien que je ne l'ai pas forcé à rester !

Mais maintenant, je ne veux pas qu'on me le prenne ! Je ne veux pas ! M. Delétang n'avait qu'à mieux le surveiller. Si Pilou s'est perdu, c'est la faute de son maître.

M. Dupuis sourit affectueusement. Il se dirige vers le fond de la classe, où il suspend sa blouse grise.

— Allons, Pagès, dit-il sur un ton familier, tu verras, tout s'arrangera. Ce monsieur ne sait pas combien tu t'es attaché à cette bête. Il croit qu'elle gêne tes parents. Il veut les dédommager et les débarrasser de Pilou. Tu pourrais peut-être lui écrire...

Ils sortent de la classe. M. Dupuis ferme soigneusement la porte, et reprend :

— Oui, tu pourrais lui écrire.

— Mais il pense que Pilou est encore à lui...

— On peut le lui acheter.

— Il veut en faire un chien de chasse.

— C'est un chien de chasse, Bernard.

Ils arrivent dans la grande cour. Tous les élèves sont sortis. La cour est déserte.

— Tenez, Monsieur, le voici ! Regardez-le.

Pilou avait assisté à la sortie de chaque classe, sans découvrir Bernard. Alors, n'y tenant plus d'impatience, il était entré dans la cour.

— Cela ne lui arrive jamais, dit Bernard. Mais aujourd'hui, il devait être inquiet de ne pas me voir.

Le chien accourait et jappait en se frottant contre les jambes de Bernard.

— Allez ! sauvez-vous, tous les deux. Tu verras que tout s'arrangera, Bernard ! Si je peux t'aider, je le ferai volontiers.

— Merci, Monsieur, dit l'enfant, les yeux brillants. Au revoir, Monsieur !

M. Dupuis regarda un moment son élève qui courait dans la rue, accompagné de Pilou. Puis il secoua la tête et s'éloigna à son tour.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où sont maintenant Bernard et M. Dupuis ?
2. A votre avis, Bernard a-t-il volé Pilou ? Pouvez-vous résumer ce qui s'est passé ?
3. Pourquoi Bernard ne veut-il pas que M. Delétang reprenne son chien ? Le chien appartient bien à M. Delétang. Qu'en pensez-vous ?
4. Quel conseil M. Dupuis donne-t-il à Bernard ?
5. Pourquoi Pilou est-il entré ce soir dans la cour de l'école ? Où se tenait-il habituellement ?
6. M. Dupuis regarde Bernard qui s'éloigne, puis « il secoue la tête ». Pourquoi ? Quels sentiments éprouve-t-il ?

14 | En présence de l'ennemi

La maison de Michel Blanc.

Ce jour-là, en rentrant à la maison, Michel et Janine trouvèrent leur mère et Marie, la femme de ménage, très affairées dans la cuisine où flottait une bonne odeur de caramel et de pâtisserie. Mme Blanc disposait sur un grand plat des hors-d'œuvre savants : elle découpait des carrés de pâté, plaçait une olive au milieu, roulait en cornets des tranches de jambon, râpait des carottes. Marie se précipita vers la cuisinière.

— Mon Dieu ! et mon poulet qui va brûler !

Elle ouvrit le four et regarda le poulet qui rôtissait, déjà doré, ruisselant de jus. Une autre odeur appétissante se mêla aux odeurs de pâtisserie.

Michel passa la langue sur ses lèvres.

— Mmmmmm ! C'est bien bon, tout ça !

— Que se passe-t-il ? demanda Janine. Ce n'est ni un anni-
15. versaire, ni une fête !

— Ton père nous amène un invité, répondit Mme Blanc.

— Qui est-ce ? demanda Michel.

— Un monsieur... M. Morel... Marie, vous devriez vous occuper des légumes... M. Morel est entrepreneur de travaux publics.
20. Je crois que c'est lui qui va installer le terrain de camping.

Michel lança un coup d'œil à sa sœur.

— Ah !... et ce monsieur vient manger à la maison ?

— Oui... Vous paraissez surpris. Pourquoi ?... Tenez, débarrassez-vous de vos manteaux et allez mettre le couvert dans
25. la salle à manger.

Les deux enfants disparurent et grimpèrent l'escalier qui conduisait à leur chambre.

— L'ennemi, dit Michel. Nous allons nous trouver en présence de l'ennemi !

30. — Il faudra bien l'étudier et essayer d'apprendre le plus de choses possibles, dit Janine. Cela pourra nous servir.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que remarquent Michel et Janine en entrant à la maison ?
2. Mange-t-on habituellement autant de hors-d'œuvre au début des repas ?
3. Comment expliquez-vous tous ces préparatifs ?
4. Quelle est la personne invitée par M. Blanc ?
5. Pourquoi Michel et Janine sont-ils surpris ? Cette nouvelle leur fait-elle plaisir ?
6. Quelles sont les intentions des deux enfants ?

15 | En présence de l'ennemi *(suite)*

La maison de Michel Blanc.

1. A peine Michel et sa sœur avaient-ils fini de disposer les assiettes, les verres et les couverts qu'ils entendirent la voiture de M. Blanc.

Mme Blanc, qui avait enlevé son tablier, vint jeter un coup d'œil sur la table. Tout était prêt. Janine avait même eu l'idée de décorer la table avec quelques branches de houx qui trempaient dans un vase.

— C'est presque une table de Noël, dit Maman en souriant.

— Nous n'en sommes pas loin, répondit Janine.

Les portières de la voiture claquèrent. La porte d'entrée s'ouvrit. On entendit M. Blanc qui invitait M. Morel :

— Je vous en prie, entrez donc !

Mme Blanc alla à leur rencontre, et souhaita la bienvenue au visiteur. Celui-ci répondit par quelques paroles polies.

— M. Blanc m'a invité si aimablement que je n'ai pas eu le courage de refuser. Mais je serais confus, si je dérangeais vos habitudes.

Ils arrivaient à la salle à manger. M. Blanc présenta ses enfants. M. Morel leur serra la main. Il leur dit qu'il avait des enfants, lui aussi, mais qu'ils étaient certainement plus âgés que Michel et Janine.

Ceux-ci, tout en répondant aux questions aimables de M. Morel, l'observaient attentivement.

C'était un homme à cheveux blancs, grand et fort, qui souriait sans cesse, en découvrant sur le côté de la bouche une dent en or.

— Il a l'air d'un bon grand-père, dit Janine à Michel, pendant qu'elle se lavait les mains avant de passer à table.

— Méfions-nous quand même, Michel. Les grandes personnes paraissent gentilles, mais elles ne font que ce qui leur plaît...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. A-t-on apporté du soin à bien recevoir M. Morel ?
2. Imaginons la scène. Où sont les enfants au moment où ils entendent claquer les portières de la voiture ? Où est Mme Blanc ?
3. M. Blanc et M. Morel entrent-ils directement dans la salle à manger ? Que fait alors Mme Blanc ?
4. Comment M. Blanc a-t-il *présenté* ses enfants à M. Morel ? Quelles paroles a-t-il prononcées ? Avez-vous déjà vu des grandes personnes qui se présentent, au cours d'une réunion ?
5. M. Morel a-t-il l'air méchant ?
6. Que pensent les deux enfants ?

16 | Demain, réunion à la Madrague !

La cour de récréation de l'école.

A l'école, on se passait le mot :

— Demain après-midi, à la Madrague !

A la récréation, des groupes se formèrent :

— Tu viens, demain ? C'est pour le bateau d'Adrien.

— Bien sûr !

La curiosité, le besoin d'activité, l'intérêt qu'ils portaient au vieux bateau, tout excitait les enfants. Demain, sans doute, commençait l'aventure. Demain commençait la lutte dont le bateau d'Adrien était l'enjeu.

Lucien Dufour interpella Bernard, tout seul dans un coin.

— Dis donc, tu sais la nouvelle ? On se réunit demain à la Madrague.

Bernard haussa les épaules.

— Ça m'est bien égal !

Il avait d'autres soucis. Il cherchait les mots qu'il écrirait à M. Delétang. Tout à l'heure, à midi, il avait essayé d'écrire la lettre. Il avait commencé deux brouillons, puis les avait déchirés. Ce soir, il recommencerait.

— C'est pour le bateau, qu'on se réunit, le bateau d'Adrien !

— Ça m'est bien égal, le bateau d'Adrien, répéta Bernard, qui pensait : « *Et si M. Delétang ne veut rien entendre ? S'il répond : « Ce chien est à moi. Je veux le reprendre. Vous devez me le rendre.* »

— Tu étais pourtant le premier à dire qu'il fallait le remettre sur l'eau, ce bateau !

— Je sais, dit Bernard. Mais maintenant, ça m'est égal.

« *Non, il ne pouvait pas s'accoutumer à l'idée de se séparer de Pilou. Pilou était devenu pour lui aussi cher qu'un frère. On ne se sépare pas de son frère...* »

— Alors, reprit Lucien, tu t'en moques ? Et quand il sera sur

l'eau, ce bateau, tu t'en moqueras encore ? Tu ne viendras plus avec nous ?

Bernard ne répondit pas.

Mais M. Dumont sifflait la fin de la récréation. Les deux garçons se séparèrent. Lucien, tout étonné, ne comprenait pas l'attitude de Bernard. Et Bernard, les mains dans les poches, tête baissée, cherchait désespérément les mots capables de convaincre M. Delétang.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Expliquez-nous, à l'aide d'un exemple, comment on peut « se passer le mot ». Parle-t-on à haute voix ? C'est généralement un secret que l'on se confie ainsi.
2. Quel effet cette nouvelle produit-elle sur les enfants ? Restent-ils calmes ?
3. Bernard est-il aussi excité que ses camarades ? A quoi pense-t-il ?
4. Pourquoi Lucien Dufour est-il surpris par les paroles de Bernard ?
5. Bernard est-il très attaché à Pilou ? A quoi compare-t-il son chien ? Bernard a-t-il un vrai frère ? Non.
6. Bernard veut écrire une lettre. Qu'espère-t-il ? Si vous étiez à la place de Bernard, sauriez-vous écrire cette lettre ? Qu'écririez-vous ?

17 | A la ferme des Villars

La ferme de Pierre Villars.

Ce jeudi-là, pendant toute la matinée, Jacques Villars, le frère de Pierre, avait travaillé à réparer le tracteur. Pierre l'avait aidé.

Ils étaient tous les deux devant la maison, en plein soleil.

— Nous allons l'essayer, dit Jacques en se redressant, une clé anglaise à la main.

Pierre grimpa sur le siège de fer. Jacques resta près du moteur.

— Mets le contact.

10. Le moteur ronfla, s'arrêta, ronfla de nouveau et se mit à tourner régulièrement.

— Appuie sur l'accélérateur.

Pierre appuya sur la pédale. Il était heureux. Droit, les mains sur le volant, il regardait au loin. Un jour viendrait où, à son
15. tour, il commanderait à la machine. Il la conduirait où il voudrait. Elle lui obéirait.

Les vibrations le secouaient tout entier. Le bruit devenait assourdissant.

— Ça suffit, cria Jacques en refermant le capot de tôle rouge.

20. Pierre arrêta le moteur et sauta sur le sol.

— Ce sera prêt pour cet après-midi.

— Qu'est-ce que tu fais, cet après-midi ? demanda Pierre.

— Je vais arracher les vieux pêchers, au bord du Gapeau, pour faire la place à des nouveaux qu'on plantera au printemps.
25. Tu veux venir avec moi ?

Cela lui plairait bien. Pierre a déjà vu arracher les vieux arbres. On attache un câble d'acier au pied, et le tracteur tire. Les racines viennent avec un craquement dans la terre soulevée. Ensuite, avec une hache, on coupe le bois qui séchera et que
30. l'on brûlera.

— Je te laisserai conduire le tracteur un moment, promet encore Jacques. Pas sur la route, mais sur le chemin des arbres.

— Je ne peux pas, dit Pierre, malgré l'envie qu'il a d'accom-
35. pagner son frère.

— Tu as des devoirs à faire ?

— Non, mais... je dois retrouver les copains, à la Madrague, cet après-midi. Et c'est important...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Qu'est-ce qu'un tracteur ? A quoi cela sert-il ? Avez-vous déjà vu des tracteurs ?
2. Pierre aime-t-il s'occuper du tracteur ? Est-il intéressant, pour un jeune garçon, de travailler à réparer un tracteur ?

3. Que va faire Jacques, cet après-midi ?
4. Comment fait-on pour arracher un arbre avec un tracteur ?
5. Pourquoi Pierre serait-il content d'accompagner son frère ?
6. Ira-t-il avec Jacques cet après-midi ? Pourquoi ?

18 | La réunion

La plage de la Madrague.

De toutes les maisons des Salins, ce jeudi après-midi, les enfants partent vers la Madrague. Les uns arrivent à pied, en groupes, discutant avec animation. D'autres poussent leur vélo sur le chemin rocailleux qui conduit à la pinède.

Lucien Dufour, qui n'a pu se défaire de son petit frère, Loulou, l'a placé sur le cadre du vélo de Pierre Villars. Le petit est tout heureux.

André et Gisèle ont amené aussi une petite sœur toute jeune, Mireille, qui refuse de marcher et qui veut qu'on la porte.

Gisèle la bouscule un peu.

— Oh ! cette gosse ! Tu vas avancer, oui ou non ?

Las d'attendre, André pose la fillette à califourchon sur ses épaules.

Et voici la mer, tout en bas, sous leurs pieds. Ceux qui ont des vélos les abandonnent sous les pins et descendent la pente raide qui conduit à la plage. Ils descendent à petits pas, le corps en arrière, en s'accrochant aux buissons qui bordent le sentier, pour ralentir leur élan.

Il leur arrive parfois de glisser et de terminer la descente par une culbute, qui les jette sur le sable de la plage.

La petite Mireille, qu'André a reposée sur le sol, refuse de descendre. Elle a peur et se met à pleurer.

— Oh ! cette gosse, s'écrie Gisèle, nous n'aurions jamais dû l'amener.

— Tu sais bien que nous ne pouvions pas faire autrement, dit André.

Ils habitent près de la gare, où leurs parents travaillent tous les deux.

— Nous ne pouvions pas la laisser seule.

30. Mais Pilou passe comme une flèche, poursuivi par Bernard qui s'est enfin décidé à venir, et tous deux dévalent la descente en quelques bonds. Mireille veut maintenant rattraper le chien noir, et se remet à pleurer parce qu'André ne va pas assez vite.

— Oh ! cette gosse, reprend Gisèle en levant les yeux au

35. ciel.

Les premiers arrivés commencent l'inspection du bateau.

— Evidemment, dit Lucien gravement, il y aura du travail. Le plus difficile à réparer, ce sera l'avant.

Pierre regarde aussi.

40. — Ce n'est pas impossible.

Alors, au milieu des enfants rassemblés autour de lui, Michel prend la parole.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où vont tous les enfants aujourd'hui ? Quel jour sommes-nous ?
2. Qui est Loulou ? Qui est Mireille ? Pourquoi les enfants les ont-ils amenés avec eux ?
3. Imaginez les lieux. Montrez, sur la carte, le chemin qui conduit à la pinède, la pinède, la pente raide qui conduit à la plage.
4. Mireille est une fillette capricieuse. Comment le savons-nous ?
5. Le bateau d'Adrien est-il en bon état ?
6. Devinez-vous déjà ce que va dire Michel à ses camarades ?

19 | La réunion *(suite)*

La plage de la Madrague.

1. — Voilà, dit Michel d'une voix forte. L'été, vous êtes bien contents de venir ici et de vous servir du bateau d'Adrien, pour vous amuser. Ce n'est pas vrai ?

— Oui, c'est vrai, répondirent les enfants, tous en chœur.

Michel reprit :

— Ce bateau, on va le démolir. Vous voulez qu'il soit démoli ?

— Non, non ! nous ne voulons pas, crièrent les enfants.

— Alors, il faut l'enlever d'ici. On ne peut pas le monter sur le chemin; on ne peut pas le déplacer sur les rochers; on ne peut pas le mettre dans la lagune. D'ailleurs, la lagune sera asséchée. Il n'y a qu'un endroit où il peut aller : la mer. Mais avant de le mettre à l'eau, il faut le réparer.

Gisèle, qui ne quittait pas du regard la petite Mireille, se leva brusquement et courut la rattraper au moment où elle entrait dans l'eau.

— Elle ne me laissera pas tranquille un instant, cette gosse !

Michel reprit :

— Voici ce que je vous propose. J'ai dressé la liste de tout ce qu'il faut pour réparer un bateau. A côté de chaque objet, j'écrirai le nom de celui qui peut nous l'apporter.

Michel commença à lire la liste.

— Des planches, annonça-t-il.

Toutes les mains se levèrent à la fois.

— Bon ! J'écris... « tout le monde ».

Ce fut un peu plus difficile lorsqu'il fallut trouver des outils.

— Nous en avons bien, dit Lucien, mais nous ne savons pas si nos parents voudront nous les prêter.

Quelques-uns, cependant, promirent d'apporter des scies et des marteaux. Pierre pensa même pouvoir apporter une chignole.

— Je m'arrangerai avec mon frère, dit-il. Il a beaucoup d'outils. Il bricole souvent.

Les filles promirent de confectionner une voile. Elles iraient voir Mathilde, la matelassière. Elles se procureraient de grosses aiguilles et du fil sollide. Quant à la toile, M. Etienne, qui avait un vaste magasin d'accessoires pour bateaux, pourrait peut-être leur faire un prix.

Mais Lucien, toujours très averti, répondit que la voile ne pressait pas.

40. — L'essentiel, c'est que le bateau aille sur l'eau. Après, nous pourrons l'aménager, comme nous voudrons... ou comme nous pourrons.

Pour l'instant, les filles participeraient aux mêmes travaux que les garçons. De plus, elles s'occuperaient de soigner les 45. coupures ou les petites blessures que certains maladroits ne manqueraient pas de se faire.

— Il faudra faire vite, dit encore Michel. Plus vite que l'entreprise de M. Morel.

Les travaux de cette entreprise devaient commencer après le 50. Jour de l'An.

— Nous devrons avoir fini avant le mois de mai. Au mois de mai, le terrain pour les campeurs sera prêt, et on commencera à nettoyer les plages.

Bernard murmura :

55. — Le mois de mai...

C'est à la même époque que M. Delétang viendrait reprendre son chien. « *Si, au mois de mai, le bateau est sur l'eau... S'il peut naviguer...* »

Bernard ne dit rien, mais serra plus fort contre lui Pilou qui 60. venait de s'asseoir, la langue pendante, essoufflé d'avoir joué avec Loulou, le petit frère de Lucien.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que propose Michel à ses camarades ?
2. Que pensez-vous de la façon dont parle Michel ? N'avez-vous pas l'impression que Michel est le chef ?
3. Pourquoi Gisèle crie-t-elle encore après Mireille ?
4. Michel a-t-il bien préparé le plan des opérations ?
5. Les enfants disposent-ils de beaucoup de temps pour réparer le bateau ? Quand devront-ils avoir fini ?
6. A quoi pense Bernard ? Pourriez-vous terminer la phrase qu'il a commencée ?

20 | La réponse de M. Delétang

La maison de Bernard Pagès.

Sur les conseils de M. Dupuis, Bernard avait écrit à Paris. La réponse vint, quelques jours après.

M. Delétang disait qu'il remerciait Bernard des soins qu'il donnait à son chien. Il lui enverrait même un cadeau pour Noël. Il paierait aussi ses parents. Mais il disait surtout qu'il tenait beaucoup à Pilou et qu'il ne pouvait pas le lui laisser. Il ajoutait qu'avec l'argent qu'il donnerait, Bernard, s'il aimait les chiens à ce point, pourrait en acheter un, qui se montrerait aussi affectueux, même si ce n'était pas un chien de race.

M. et Mme Pagès voulurent consoler Bernard. Le père trouvait la proposition de M. Delétang très raisonnable, et dit qu'un chien n'était qu'un chien, et que Pilou ou un autre, ce serait la même chose pour Bernard.

Bernard n'en parla plus. Il se promit seulement — et le promit à Pilou — de ne pas profiter de ce que pourrait donner M. Delétang et de garder le chien sans que personne ne le sache. Le bateau d'Adrien serait peut-être prêt avant le mois de mai. Ce serait là une bonne cachette, où personne n'aurait l'idée d'aller chercher Pilou. Les copains ne le trahiraient pas. Tous les jours, il irait voir Pilou et lui apporterait à manger. Il s'arrangerait. Le boucher lui donnerait bien quelques restes et, de son côté, il se priverait un peu, pendant les repas.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pouvez-vous imaginer ce que Bernard a écrit à M. Delétang ?
2. M. Delétang répond-il comme le souhaitait Bernard ?
3. Bernard serait-il content de recevoir de l'argent pour acheter un autre chien ?
4. Quel est l'avis de M. Pagès ?
5. Qu'a décidé Bernard ? Que fera-t-il de l'argent que M. Delétang lui enverra ?
6. Que fera-t-il de Pilou ? Où le cachera-t-il ? Comment le nourrira-t-il ?

21 | Le grenier

Dans la maison d'André Burle.

L'année précédente, à l'occasion de la Fête des Mères, Gisèle et André avaient offert à Mme Burle une boîte à couture.

Gisèle demanda : — Qu'est-ce que tu as fait de l'ancienne ?

— Je ne sais plus, répondit Mme Burle. Elle doit être au grenier.

Gisèle et André montèrent au grenier et découvrirent, en effet, la vieille boîte à couture.

— Un coup de peinture blanche, une croix rouge par-dessus, et la boîte à couture sera transformée en boîte à pharmacie, dit Gisèle.

Mais André n'écoutait pas. Il regardait, debout, tout cet amas de vieilleries sur lesquelles les araignées tissaient leur toile en toute tranquillité.

— Il doit y avoir un tas de choses qui pourraient servir, murmura-t-il.

Ils en firent l'inventaire. Ils mirent de côté, d'abord, deux caisses qui donneraient leurs planches. On récupérerait les clous en les arrachant et en les redressant. André découvrit même un vieux balai.

— Tiens, voici un balai qui servira à nettoyer le bateau d'Adrien.

Dans un coin, il y avait un tas de vieux livres aux pages à demi arrachées.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ces livres ? demanda Gisèle.

— Regarde ! cria André en brandissant un volume poussiéreux : « La navigation à voile ». Il faut toujours s'instruire...

Ils découvrirent aussi des outils dont M. Burle, depuis qu'il travaillait à la compagnie des chemins de fer, ne se servait plus : un marteau, une paire de tenailles, un rabot dont la lame était ébréchée. Et, pour finir, un vieux coffre cerclé de fer.

— Les navigateurs ont toujours un coffre cerclé de fer, déclara André en le chargeant sur son épaule.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Savez-vous ce qu'est la Fête des Mères ? Que font les enfants ce jour-là ?
2. Que veulent faire Gisèle et André avec la vieille boîte à couture ?
3. Où se trouve le grenier, dans les maisons françaises ? A quoi sert-il généralement ?
4. A quoi sert une boîte à pharmacie ? Y en a-t-il une dans votre école ? Que signifie la croix rouge ? Dessinez-en une. Sur quoi la voit-on ? Au Maroc, par quoi la croix rouge est-elle remplacée ?
5. Expliquez à quoi serviront les caisses que les enfants ont trouvées dans le grenier.
6. Pouvez-vous faire la liste de tous les objets utiles que les enfants ont trouvés ?

22 | La boîte à pharmacie

La plage de la Madrague.

1. La boîte à pharmacie était prête. Il y avait tout ce qu'il fallait : le coton, les bandes de pansements, des flacons d'alcool, d'eau oxygénée et de mercurochrome, des ciseaux pour couper les pansements, deux rouleaux de sparadrap pour les coller
5. contre la peau.

Janine et Gisèle avaient mis tous leurs soins à garnir la boîte et à bien ranger les objets.

— Tu comprends, disait Janine. Si nous avons besoin de

Janine et Gisèle avaient mis tous leurs soins à garnir la boîte... *(page 52)*.

nous en servir, il ne faut pas avoir à chercher. Il faut trouver tout de suite ce qu'il nous faut.

Elle jeta encore un regard sur la boîte, et la ferma.

Autour d'elles, les garçons travaillaient déjà.

Les uns apportaient de longues planches qu'il faudrait couper aux dimensions voulues. D'autres mesuraient avec un mètre pliant une ouverture dans la coque du bateau.

— 63 centimètres, annonça Pierre.

— Alors, ça fait 43, déclara André, puisque le mètre a une branche de moins !

D'autres encore arrachaient les clous d'une caisse. Bernard était chargé de redresser les clous tordus : il se servait d'un marteau et d'une pierre plate qu'il avait posée entre ses jambes écartées.

Janine et Gisèle, portant la boîte à pharmacie, s'approchèrent de lui.

— Tu ne t'es pas encore tapé sur un doigt, Bernard ?

Bernard leva les yeux sur elles.

— Non, pourquoi ?

Elles ne répondirent pas et partirent vers le bateau où Lucien arrachait une planche moisie qu'il faudrait remplacer complètement.

— Tu ne t'es pas encore enfoncé une écharde dans la main ?

— Non, pourquoi ?

Alors, elles décidèrent de surveiller tout le monde à la fois.

Mais l'après-midi se passa sans incident, et ce jour-là, la boîte à pharmacie ne servit à rien.

— Ce sera pour la prochaine fois, dit Janine en soupirant...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pouvez-vous énumérer les objets que contient une boîte à pharmacie, et dire à quoi sert chacun d'eux ?
2. La boîte est-elle bien rangée ? Pourquoi ?
3. A quoi s'occupent les garçons ?

4. Pouvez-vous expliquer pourquoi Pierre annonce 63 centimètres, et pourquoi André déclare que « ça fait 43 » ?
5. Quelle question les filles posent-elles aux garçons qui travaillent ?
6. Pourquoi Janine soupire-t-elle ?

23 | La rédaction

La classe de M. Dupuis.

1. M. Dupuis sortit du placard les cahiers de rédaction et les porta sur son bureau pour les corriger.

Il relut le sujet, le dernier avant les vacances de Noël :

« Une fée vous propose de satisfaire votre vœu le plus cher à l'occasion de Noël. Dites ce que vous désirez et comment vous aimeriez que ce vœu se réalise. »

Le premier devoir livrait son secret dès le début :

« Je voudrais voir flotter le bateau d'Adrien. »

M. Dupuis hocha la tête.

— Quelle idée ! dit-il à mi-voix.

Il connaissait le bateau d'Adrien et ne l'avait jamais vu sur l'eau.

Le second devoir présentait d'abord la fée, très belle, vêtue d'une longue robe blanche, tenant sa baguette magique du bout des doigts.

— Bonne introduction, murmura M. Dupuis. Il y a bien quelques fautes d'orthographe, mais ce n'est pas mal.

Il tourna la page.

« — Que désires-tu ? demanda la fée.

« — Je voudrais que le bateau d'Adrien aille sur l'eau. »

— Ils ont copié l'un sur l'autre, se dit M. Dupuis. Pourtant, je les ai bien surveillés, pendant la classe, et je ne me suis aperçu de rien.

Soixante-trois centimètres, annonça Pierre... *(page 55).*

Le troisième devoir parlait encore du bateau d'Adrien. Le quatrième aussi. Le cinquième aussi.

— Ah ça ! s'écria M. Dupuis, qu'est-ce qu'ils ont tous ?

A présent, il feuilletait rapidement les cahiers. C'était, sur tous, le même souhait. Sur tous, le bateau d'Adrien allait enfin sur l'eau, après être demeuré des années sur le sable.

— Ah ! Voyons le devoir de Bernard Pagès ! Il est question de son chien... Je m'en doutais un peu...

M. Dupuis lut avec plaisir le devoir de Bernard, qui voulait garder Pilou. Mais c'était trop difficile, et la fée ne pouvait pas changer la décision de M. Delétang. Alors Bernard partait avec Pilou. Ils montaient tous les deux dans le bateau d'Adrien, et s'en allaient loin... loin... loin... très loin...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Rappelez le sujet de la rédaction.
2. Les fées existent-elles vraiment ? Connaissez-vous des contes de fées ?
3. Pourquoi M. Dupuis hoche-t-il la tête ? Pourquoi est-il surpris ? Connaît-il les projets des enfants ?
4. M. Dupuis a ensuite une autre surprise. Laquelle ? Croyez-vous, comme M. Dupuis, que les deux enfants ont copié ?
5. M. Dupuis va enfin pouvoir lire un devoir différent des autres. Lequel ?
6. Mais quelle est la nouvelle surprise de M. Dupuis ?

24 | Avec M. Étienne

Le port des Salins.

M. Etienne répare les barques. On aime le regarder travailler. Il est un peu grognon et, quand quelqu'un l'interroge sur son travail, il répond souvent d'un mot sec, qui n'engage pas à poursuivre la conversation. Il n'aime pas se laisser distraire. Mais au fond, il est fier de voir que l'on apprécie son travail.

Aujourd'hui, il achève de vernir la coque d'un hors-bord, qui appartient à un estivant de l'été dernier.

Le bateau, soulevé par de grosses cales, dresse son avant vers le ciel, comme s'il voulait s'envoler.

M. Etienne a poncé le bois, lentement, patiemment. Il a passé une couche d'enduit, puis, l'enduit séché, il étend maintenant le vernis, à coups de pinceau délicats.

— Un vernis spécial, dit-il non sans orgueil, un vernis de ma composition !

Il s'interrompt un moment, recule, juge de l'effet et, en se retournant, aperçoit un groupe d'enfants qui le regardent.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Et l'école ? Vous n'êtes pas à l'école, aujourd'hui ?

— Ce sont les vacances, M. Etienne, les vacances de Noël.

M. Etienne n'écoute pas la réponse. Il se rapproche de la coque et remue la tête, mécontent. La réparation est trop visible... Là... Une différence de teinte... C'est un peu trop pâle... Voyons... Comment faire ?...

— C'est le moment, dit Lucien, tout bas, à Pierre.

Puis, à haute voix :

— Monsieur Etienne, vous pouvez me donner un peu de mastic ? De celui que vous avez là, dans cette petite caisse.

— Oui, oui, répond M. Etienne d'une voix pressée. Laisse-moi tranquille.

La boule de mastic disparaît de la caissette où elle reposait et passe des mains de Lucien dans celles de Pierre, avec le chiffon qui l'entoure.

— Prends ça.

Lucien se retourne vers M. Etienne.

— Un peu pâle, peut-être, encore...

— Tu trouves ? dit M. Etienne, une pointe d'inquiétude dans la voix. Voyons, avec un peu plus de siccatif...

Et il secoue un sachet de poudre dans la boîte de vernis.

— M. Etienne, vous pourriez me donner une feuille de papier de verre ?

— Oui, oui, laisse-moi tranquille.

Lucien tire à lui deux grandes feuilles.

Le chantier de Monsieur Étienne *(page 59)*.

— Je prends aussi le frottoir, n'est-ce pas, M. Etienne ?
— Oui, oui, laisse-moi tranquille.
— Ça suffit, souffle Pierre, on reviendra une autre fois.
— Alors, merci, M. Etienne, et bon courage... et bon Noël, pour demain...
— C'est ça, oui... Bon Noël...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. M. Etienne est-il méchant ? Comment peut-on lui faire plaisir ?
2. Que fait M. Etienne aujourd'hui ? Expliquez tout ce qu'il doit faire pour réparer le hors-bord.
3. Pourquoi M. Etienne est-il surpris d'apercevoir les enfants autour de lui ? Savez-vous ce qu'ils sont venus faire ?
4. M. Etienne est-il très occupé par son travail ?
5. Aurait-il répondu « oui » à toutes les questions, s'il n'avait pas été si occupé ?
6. Qu'ont obtenu les enfants ? Voulez-vous le rappeler ? Que vont-ils faire de tout cela ?

25 | L'arbre de Noël

La plage de la Madrague
La maison de Bernard Pagès.

Les planches étaient dissimulées dans un grand trou, près des rochers, sur la plage. Mais les outils, les produits nécessaires comme le mastic, les clous, la colle, Pierre en était le dépositaire.

— Tu cacheras tout ça chez toi. Il y a de la place. Cela ne se verra pas.

Pierre roula les feuilles de papier de verre autour du cadre de son vélo. Le verre dehors, pour ne pas abîmer le cadre.

Il fixa le mastic sur son porte-bagages.

— De temps en temps, recommanda Lucien, tu mouilles le chiffon et tu mets un peu d'huile.

— Quelle huile ?

— Il faudrait de l'huile de lin, mais, si tu n'en as pas, l'huile d'olive fera l'affaire. L'essentiel, c'est que le mastic ne se dessèche pas.

— D'accord, dit Pierre en montant sur son vélo. Tu peux compter sur moi.

Il traversa le quai et se dirigea vers la route. En passant près de la maison où habitait Bernard, il vit M. Pagès qui essayait de faire passer un arbre de Noël énorme par la petite porte de son jardin.

Il s'arrêta.

— Attendez, Monsieur, je vais vous aider.

— Bien volontiers.

Pierre appuya son vélo contre la barrière et courut vers M. Pagès.

— Je lève un bout et vous levez l'autre, proposa Pierre.

Le portail franchi, ils traversèrent le jardin.

— C'est pour Bernard ? demanda Pierre.

— Tu connais mon fils ? s'étonna M. Pagès.

— Bien sûr ! Nous ne sommes pas dans la même classe, mais nous sommes quand même de bons camarades.

M. Pagès posa le pied du sapin à terre. Il dit, en montrant l'arbre :

— Il est beau, n'est-ce pas ? Je veux faire une surprise à Bernard. En ce moment, il est avec sa maman. Ils sont allés faire quelques commissions. La veille de Noël, il y a toujours quelque chose à acheter. Si je me dépêche, l'arbre sera déjà installé quand ils rentreront.

— C'est une bonne idée, répondit Pierre. D'autant plus que Bernard a du chagrin, en ce moment, à cause de son chien.

— Ah ! tu connais l'histoire de Pilou ?

Pierre se retint pour ne pas dire aussi qu'il se rappelait autre chose... Il revoyait le groupe, un soir de grand vent, à la sortie de l'école, et Bernard qui disait en parlant du bateau :

— Nous n'avons qu'à le remettre sur l'eau.

Ce jour-là, ils s'étaient tous moqués de son idée. Pourtant, c'est à partir de cette idée que tout avait commencé. Si un jour le bateau d'Adrien va sur l'eau, s'ils peuvent continuer à s'y amuser, c'est à Bernard qu'ils le devront.

50. Pierre reprit :

— Oui, je connais l'histoire de Pilou... Vous voulez que je vous aide à installer l'arbre ?...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où les enfants ont-ils caché leurs planches ?
2. Connaissez-vous le mastic ? Pouvez-vous en apporter un peu ? A quoi sert-il ? Comment le conserve-t-on ?
3. Pourquoi Pierre se montre-t-il aussi obligeant à l'égard de M. Pagès ? Est-ce uniquement pour aider M. Pagès, qui a du mal à faire entrer l'arbre dans la maison ?
4. Quelle surprise M. Pagès veut-il faire à Bernard ?
5. Quelle scène revoit Pierre, en pensée ? Sauriez-vous la retrouver dans le livre ?
6. Que s'était-il passé ce jour-là ?

26 | L'arbre de Noël *(suite)*

La maison de Bernard Pagès.

1. — Ce qui est difficile, dit M. Pagès, c'est de faire tenir le sapin bien droit... Nous allons le placer ici, dans ce coin de la pièce. Mais il faudrait un socle... deux grandes planches croisées...

5. Pierre, qui a l'habitude des arbres, des plantes et de la terre, n'est pas de cet avis.

— Il est trop haut, le socle ne tiendrait pas... Vous avez une caisse ? une hache ? un vieux panier ? une pelle ?

M. Pagès le regarde, assez surpris.

10. — Laissez-moi faire, dit encore le jeune garçon. Je vous promets que l'arbre tiendra solidement.

Dans la cave, ils trouvèrent ce que Pierre demandait. La caisse fut placée dans le coin de la pièce; en quelques coups de hachette, l'arbre fut dépouillé de ses branches basses. A l'aide
15. du panier, ils firent plusieurs voyages, du jardin à la salle à manger, et remplirent la caisse de pierres et de terre. Le tout fut tassé énergiquement et le sapin de Noël se dressa, droit, superbe et majestueux, dans la petite salle à manger.

M. Pagès et Pierre reculèrent de quelques pas, se frottèrent
20. les mains pour en détacher les grains de sable.

— C'est vraiment un bel arbre, dit Pierre.

— Oui, il ne reste plus qu'à le décorer. Veux-tu m'aider encore ?

Pierre aurait bien voulu, mais il était déjà tard; s'il ne
25. rentrait pas chez lui, ses parents allaient s'inquiéter.

— C'est que la nuit vient vite, et j'ai encore de la route à faire.

M. Pagès cherchait ce qu'il pouvait donner au garçon, pour le remercier de son aide.

30. — Rien, Monsieur, cela m'a fait plaisir de travailler un moment pour Bernard.

— Veux-tu te laver les mains ? Elles sont pleines de résine.

Mais Pierre déclina l'offre. Il le ferait chez lui. D'ailleurs, la résine, ça sent bon. De temps à autre, pendant le trajet, il
35. pourrait ainsi respirer le parfum de bois, de forêt et de terre qui imprégnait ses mains.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pierre donne-t-il de bons conseils à M. Pagès ? Comment se fait-il qu'il sache tant de choses ?
2. Pouvez-vous expliquer comment vous feriez pour que l'arbre de Noël se tienne droit, en utilisant une caisse, une hache, un vieux panier, une pelle ?
3. Pourquoi Pierre et M. Pagès reculent-ils de quelques pas ?

4. Pierre ne veut pas aider M. Pagès à décorer l'arbre. Pourquoi ?
5. A votre avis, qu'est-ce que M. Pagès voulait donner à Pierre, pour le remercier de son aide ?
6. Pourquoi Pierre a-t-il refusé ?

27 | Le vélo-solex

La plage de la Madrague.

1. Le jour de Noël, les enfants ne se virent pas. Il pleuvait, et chacun resta dans sa famille. Mais, dès le lendemain, ils reprirent le chemin de la plage.

— Je vais voir les copains, dit Pierre en sortant.

5. — Attention ! Ne te salis pas, surtout !

Il avait remis son costume des dimanches, et tout en descendant l'escalier en courant, il cria qu'il en prendrait soin. Il avait hâte d'enfourcher le vélo-solex que ses parents lui avaient offert la veille.

10. Il monta sur la selle, pédala un moment, comme sur un vélo ordinaire. Puis, quand il jugea la vitesse suffisante, il abaissa le moteur sur la roue avant. Le moteur se mit à ronfler doucement, et les pédales devinrent inutiles.

Comme la route était en pente, la vitesse augmentait rapi-
15. dement. Ce sera commode, pour revenir de l'école, le soir, songea-t-il.

Il arriva sur le port. Un vent frais avait chassé les nuages, et le ciel, comme lavé par la pluie de la veille, semblait plus bleu que les autres jours. Le phare, au bout de la jetée, se
20. détachait, droit, blanc, sur le ciel pur. Au-delà, la mer moutonnait, et l'écume des vagues courtes tranchait sur le bleu profond de l'eau.

Des pêcheurs jouaient aux boules. D'autres les regardaient, debout, les mains derrière le dos.

25. Pierre contourna le groupe, sans descendre de vélo, puis, se redressant, accéléra un peu et se dirigea vers le chemin de la Madrague.

Arrivé à l'entrée de ce chemin plein de pierres, il mit pied à terre et poussa le solex. Il pénétra dans le petit bois de pins.
30. S'il était venu avec son vieux vélo, il l'aurait laissé contre un arbre et serait descendu en courant sur la plage. Mais il n'était pas question de laisser là-haut le vélo-solex. Quelqu'un aurait pu le lui voler... Il aborda le sentier avec précaution, soulevant un peu le guidon et le moteur, afin de ne pas enfoncer la roue
35. avant dans le sable.

En arrivant sur la plage, Pierre aperçut ses amis autour de la cachette où ils avaient dissimulé les planches recueillies un peu partout.

— Regardez ce qu'on m'a offert, cria-t-il, fier de son cadeau.
40. Mais personne ne bougea. Seul Pilou vint flairer ses chaussures, en remuant la queue, comme pour lui faire fête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Pierre.

La cachette était vide. Les planches avaient disparu.

— Ça commence bien, dit André.
45. — Comment cela s'est-il passé ? interrogea Pierre.

Ils ne le savaient pas. Ils avaient commencé à discuter sur la façon de renflouer le bateau, et, pendant qu'ils parlaient, Pilou était venu fureter par là, du côté de la cachette. Bernard l'avait suivi, et avait découvert que les planches n'y étaient plus.
50. — Par bonheur, nous n'avons pas tout caché ici, dit Lucien.

— Je serais curieuse de savoir qui a pu voler nos planches, s'écria Janine.

Personne ne pouvait répondre. Et pourquoi perdre encore du temps à chercher le voleur ? N'était-il pas plus urgent de
55. trouver d'autres planches et une nouvelle cachette, plus sûre que la première ?

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi les enfants ne se sont-ils pas réunis à la Madrague, le jour de Noël ?
2. Quel cadeau Pierre Villars a-t-il reçu, le jour de Noël ? Croyez-vous que ce cadeau lui a fait plaisir ? Revoyez le texte n° 9.

3. Comment fait-on pour mettre en marche un vélo-solex ?
4. Pierre ne veut pas laisser son vélo-solex sous les pins. Est-ce seulement parce qu'il a peur qu'on le vole ?
5. Pourquoi Pierre soulève-t-il la roue avant de son vélo-solex, en descendant vers la plage ?
6. Les camarades de Pierre ont-ils fait attention au vélo-solex ? Pourquoi ?

28 Des vacances pas comme les autres

Chez Lucien, chez Michel, chez Pierre.

Les vacances de Noël se passèrent dans une activité fiévreuse. Les enfants prenaient un air mystérieux. Ils se levaient tôt, le matin, sans qu'on ait besoin de les réveiller, et disparaissaient de la maison jusqu'au repas de midi. Il arrivait à Lucien d'être déjà debout lorsque son père partait pour la pêche, bien avant l'aube.

— Quand tu vas à l'école, tu es moins matinal, disait Mme Dufour à son fils.

Janine et Michel avaient refusé de rendre visite à un oncle qui habitait la montagne, et qui leur offrait de passer une semaine dans la neige et de pratiquer les sports d'hiver.

— C'est curieux, disait Mme Blanc. Les autres années, vous vous précipitiez chez votre oncle, et cette année...

— Nous avons grandi, répondit Janine, cela nous intéresse moins...

M. Blanc, qui connaissait leurs projets au sujet du bateau, se mit à sourire, et raconta l'histoire à sa femme, qui n'insista plus.

Pierre se réveillait au petit jour. Il avalait un bol de café au lait le matin, avec son père, son frère et Vincent, qui

se préparaient à aller aux champs ou à la bergerie. Puis il enfourchait son vélo-solex et s'en allait, après un rapide « Au revoir, tout le monde ! »

— Depuis qu'il a cette machine, disait M. Villars, on ne le voit plus à la maison. Il va toujours se promener.

— Il ne doit pas seulement se promener, répondait Juliette... Ce n'est certainement pas le vélo-solex qui déchire sa chemise ou son tricot...

— C'est vrai, affirmait encore Mme Villars, nous sommes souvent en train de raccommoder ses affaires.

Jacques rassurait ses parents.

— Il s'amuse avec ses camarades... Il ne fait rien de mal et ne court aucun danger.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi les enfants se lèvent-ils si tôt, pendant les vacances de Noël ?
2. Pourquoi Mme Dufour est-elle surprise ?
3. Est-ce que vraiment Janine et Michel Blanc ne s'intéressent plus aux sports d'hiver ?
4. Pourriez-vous nous dire à quelle heure se lève Pierre Villars ?
5. M. Villars sait-il où va son fils ? Juliette le sait-elle ?
6. Jacques est-il au courant des projets des enfants ? Jacques veut rassurer ses parents : leur a-t-il tout raconté ?

29 | Le doigt sous le marteau

La plage de la Madrague.

Peu à peu, les jeunes ouvriers s'organisaient; leur habileté augmentait. Chacun avait une tâche bien précise.

André, avec son mètre à quatre branches, mesurait l'ouverture

Chacun avait une tâche bien précise... *(page 70)*.

dans la coque, établissait le calcul et en donnait les résultats à Lucien.

Lucien choisissait la planche voulue, traçait à l'équerre et au crayon le trait que devait suivre la scie, et apportait la planche à Michel. Celui-ci, installé devant un rocher plat qui servait d'établi, disposait la planche, appuyait la main gauche dessus et, à petits coups de scie, commençait à entailler le bois.

Alors Bernard venait s'asseoir sur le bout de la planche, afin de la serrer contre le rocher. Pilou ajoutait son poids au sien, quand la place le permettait.

Michel sciait en s'efforçant de suivre le trait de crayon et de ne pas coincer la lame dans la fente commencée.

Ensuite Bernard portait la planche à Pierre qui, avec l'aide d'André, l'ajustait en face de l'orifice. C'est alors qu'arriva l'accident. Pierre, qui commençait à clouer la planche, grimaça soudain et lâcha son marteau. Puis il se mit à sauter sur place, en se tenant le pouce et criant :

— Ouille ! ouille ! Ça fait mal !

Janine et Gisèle étaient déjà près de lui avec leur boîte à pharmacie. Janine examina le doigt blessé. Il enflait, enflait...

Elle savait ce qui allait se produire.

— L'ongle va noircir, tu verras, puis il se décollera de la chair, puis il tombera, et tu n'auras plus d'ongle à ce doigt.

Mais comme Pierre ouvrait de grands yeux effrayés, elle ajouta pour le rassurer :

— Oh ! ne t'inquiète pas ! un ongle, ça repousse !

— Pour diminuer la douleur, il faut le tremper dans de l'eau salée, dit Gisèle.

Pierre alla s'allonger sur un rocher, plongea sa main dans la mer et l'y laissa un moment.

Puis les deux filles entreprirent de lui panser le doigt.

Ce fut un très beau pansement, en forme de ventre de guêpe, large, arrondi sur les flancs, effilé au bout, pour lequel on ne ménagea ni le coton, ni la gaze, ni le sparadrap. Cela faisait une sorte d'étui blanc autour du pouce. Mais Pierre devait tenir son doigt vertical et immobile, pour que le pansement, que les jeunes infirmières n'avaient pas assez serré, ne tombe pas de lui-même.

En voyant Pierre dans cette attitude, debout sur la plage et la mine déconfite, André déclara :

— On dirait un campeur sur la route qui fait de l'auto-stop !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Les enfants font-ils tous le même travail ?
2. Pouvez-vous nous expliquer, si possible avec de vrais outils, comment on mesure une planche à couper, comment on trace le trait, et comment on la scie ?
3. Avez-vous déjà scié du bois ? Est-ce difficile ? Qu'arrive-t-il parfois ?
4. Qu'est-il arrivé à Pierre ?
5. Comment les fillettes ont-elles soigné Pierre ? Savent-elles faire un pansement comme il faut ? Comment feriez-vous vous-même ?
6. Pouvez-vous expliquer les paroles que prononce André, pour se moquer de Pierre ? Expliquez ce qu'est l'auto-stop, et les gestes que l'on fait.

30 | Le jour de l'An

La maison de Bernard Pagès.

Bernard a mis son costume des dimanches. Un beau costume bleu. L'étoffe du pantalon gratte ses jambes habituées à être à l'air tous les jours de la semaine. Il porte même, au col de sa chemise blanche, une petite cravate qui lui serre le cou.

— Tu es prêt ? demande M. Pagès.

Ils doivent aller attendre oncle Marc, tante Claire et leur fille Monique, au car de 10 h 45. Et il est déjà 10 h 15. C'est une habitude pour l'oncle Marc et sa famille de venir fêter le jour de l'An aux Salins. Pour rendre cette visite, les Pagès vont passer le jour de Pâques à Toulon, chez l'oncle Marc.

Bernard passe un doigt sous le col de la chemise pour desserrer la cravate.

— Je peux prendre Pilou ?

— Il vaut mieux ne pas l'emmener. Il risque de poser ses pattes sur les beaux costumes, pour fêter ceux qui les portent.

— Il va salir tout le monde. Allons, dépêchons-nous ! Si le car est en avance, nous allons le manquer.

Il serait bien étonnant que le car soit en avance, pense Bernard, mais, puisque nous sommes prêts !...

Mme Pagès reste à la maison, afin de préparer le repas.

M. Pagès et son fils sortent, traversent le jardin. Pilou, dans sa niche, se lève et attend que Bernard l'appelle. Mais rien ne vient, hélas ! Comprenant sans doute qu'aujourd'hui il n'est question ni de jeux, ni d'école, ni de bateau, Pilou se recouche, repose son museau sur ses pattes de devant et ferme les yeux.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Bernard porte-il habituellement des pantalons longs ou des culottes courtes ?
2. Est-il à son aise dans ces vêtements ?
3. Pourquoi Bernard est-il si beau aujourd'hui ?
4. Pourquoi les parents de Bernard veulent-ils laisser Pilou à la maison ?
5. Pourquoi M. Pagès est-il si pressé de partir ?
6. Essayez d'imaginer toutes les pensées de Pilou.

31 | Le jour de l'An *(suite)*

Sur le port, à l'arrivée du car.

Le car, sur le port, arrive à l'heure. Oncle Marc descend le premier. Il aide ensuite tante Claire, encombrée d'une grosse boîte de gâteaux et d'un bouquet.

— Passe-moi les paquets.

Puis Monique saute sur le sol.

Tout le monde s'embrasse et se souhaite une « bonne année ».

M. Pagès reproche affectueusement à tante Claire d'avoir fait « des folies » en achetant ces gâteaux et ces fleurs. Mais tante Claire répond que ce n'est vraiment « pas grand-chose ».

Les deux enfants marchent côte à côte, en silence d'abord. Ils ne trouvent rien à se dire. Monique déclare enfin sur un ton de grande personne :

— Le car était bondé ! Il faisait une chaleur épouvantable !

— Tu n'as pas eu mal au cœur ?

— Oh ! si. J'ai même failli me trouver mal !

Elle est d'ailleurs encore toute pâle.

Derrière eux, les parents s'interrogent sur leur santé.

— Comment va Lucie ? demande tante Claire. (Lucie, c'est la maman de Bernard.)

— Très bien, répond M. Pagès.

Puis soudain, elle s'écrie :

— Marc, nous n'avons pas regardé l'heure des cars, pour le retour.

— Je l'ai notée avant de partir, dit l'oncle Marc d'un ton rassurant. Le dernier car est à 18 h 10.

Monique regarde autour d'elle. Les rues sont très calmes, les barques immobiles, sous un ciel gris. Elle est habituée au trafic intense de la grande ville.

— C'est joli, mais c'est trop calme ici, dit-elle. Tu ne dois pas t'amuser tous les jours.

Bernard n'ose pas répondre qu'il s'amuse au contraire tous les jours, sauf peut-être... les jours de fête, comme aujourd'hui.

Il desserre encore un peu sa cravate et annonce :

— J'ai un chien, à présent.

Puis il regarde la jolie robe blanche de Monique.

— Mais aujourd'hui nous ne pouvons pas jouer avec lui. Il nous salirait...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Tante Claire arrive-t-elle les mains vides ?
2. Quelles sont les premières paroles prononcées par tous ? Imaginez-les.

Faites parler chaque personne. Faites parler ensuite M. Pagès et tante Claire, à propos des fleurs.

3. Bernard et Monique parlent-ils d'abord de choses intéressantes ?
4. Par quoi Monique est-elle surprise ? Quelle est cette « grande ville » à laquelle elle est habituée ?
5. Bernard s'amuse-t-il beaucoup aujourd'hui ? L'a-t-il dit à Monique ? Pourquoi ?
6. A votre avis, Bernard était-il impatient d'annoncer à Monique qu'il avait un chien ? Quels sont ses sentiments, lorsqu'il prononce la dernière phrase du texte ?

32 | Le voleur de planches

La maison de Bernard Pagès
La plage de la Madrague.

1. A la fin du repas, comme les grandes personnes restaient un moment à table, pour bavarder en buvant le café, Bernard entraîna Monique dans le jardin. Il lui présenta Pilou, en le retenant par le collier, pour qu'il ne lui prenne pas l'envie de
5. se dresser sur ses pattes de derrière et de poser celles de devant sur la belle robe de sa cousine.

Puis il lui raconta l'histoire du chien.

— Tu trouves que ce serait juste, si M. Delétang me le reprenait ?

10. Le visage de Bernard devint grave :

— Il ne me le prendra pas, dit-il, résolu. Je sais ce que je ferai.

Curieuse, la fillette demanda :

— Tu partiras ?

— Non, cela ferait trop de peine à Maman.

15. — Tu cacheras le chien ?

Bernard fit « oui » de la tête.

— Où le cacheras-tu ?

Bernard déclara d'abord que c'était un secret. Mais Monique lui promit qu'elle ne dirait rien à personne.

20. Alors le garçon regarda autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, et s'approcha de sa cousine.

— Je le cacherai dans le bateau d'Adrien.

— Qu'est-ce que c'est, le bateau d'Adrien ?

Ce n'était plus un secret maintenant. Tout le monde connaissait
25. l'histoire.

— Nous allons demander la permission de sortir, et je te le montrerai, dit simplement Bernard.

Les parents leur firent remarquer que le temps était menaçant, et que la pluie pourrait les surprendre. Mais Bernard répondit
30. qu'ils n'iraient pas loin. D'ailleurs, ils pouvaient prendre des imperméables. C'est ce qu'ils firent.

— Et soyez de retour avant six heures, recommanda tante Claire. A cause du car.

— J'ai ma montre, Maman, fit remarquer Monique.

35. Ils sortirent, l'imperméable sur le bras. Cette fois, Pilou les rejoignit, puis se mit à marcher devant, la queue en l'air, trottinant allégrement, comme pour dire : « Je connais bien l'endroit où nous allons. Suivez-moi. »

Ils marchèrent d'un bon pas jusqu'au chemin de la Madrague.

40. Ils arrivèrent au bois de pins qu'ils traversèrent en courant. Un vent léger passait, là-haut, entre les aiguilles, et cela faisait comme un bruissement très doux.

— On n'entend pas la mer, remarqua la fillette.

— Quand le vent souffle de l'est, dit Bernard bien informé, il
45. n'y a presque pas de vagues. La mer est calme.

Ils étaient en haut du sentier qui conduit à la plage, et Bernard allait dire : « Tiens, tu le vois, le bateau d'Adrien ? », lorsque tout à coup il saisit le bras de Monique. Sans se soucier des vêtements du dimanche, il obligea la fillette à se coucher
50. rapidement sur le sol, derrière un buisson de ronces.

— Regarde, souffla-t-il tout bas.

Au-dessous d'eux, une silhouette noire se déplaçait lentement, s'arrêtait, se baissait, grattait le sable, ramassait quelque chose, le jetait dans un sac, puis se relevait, allait un peu plus loin et reprenait son manège.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Bernard se lève-t-il de table avant les grandes personnes ?
2. Connaissez-vous déjà la résolution de Bernard ? Dans quel texte l'avez-vous appris ?
3. Les parents préféreraient que les enfants restent à la maison. Pour quelles raisons ?
4. Pilou est-il heureux ? Quels détails le prouvent ?
5. Pourquoi les enfants se couchent-ils par terre ?
6. Savons-nous qui est la personne que Bernard a aperçue ? Devinez-vous ce qu'elle fait ? Vous rappelez-vous le jour exact où les enfants ont découvert qu'on leur avait volé leurs planches ? Qu'auriez-vous fait à la place de Bernard ?

33 | Le voleur de planches *(suite)*

La plage de la Madrague
La maison de Bernard.

Derrière le buisson de ronces, qui lui griffaient les jambes, Monique n'osait pas parler.

Bernard, maintenant, reconnaissait la silhouette. C'était celle de Clarisse, une pauvre vieille femme, qui vivait seule, dans une cabane, non loin de la Madrague. Elle cherchait du bois mort. C'était une habitude des pauvres gens de l'endroit, de venir ainsi ramasser au bord de la mer, pour alimenter leur feu, les débris de bois échoués.

La vieille femme, de temps en temps, soulevait son sac pour évaluer son poids, puis reprenait sa recherche. Pendant quelques secondes, elle releva la tête, et les enfants, là-haut, se tapirent davantage.

Monique sentait le corps de Pilou blotti contre son épaule. Clarisse ne les avait pas vus. Elle regardait seulement le ciel. La pluie commença à tomber. Clarisse souleva péniblement son sac, le chargea sur son épaule et se dirigea vers le sentier.

Bernard, Monique et Pilou s'éloignèrent sans bruit de leur cachette. Les enfants endossèrent leur imperméable, mais il était déjà trop tard : leurs vêtements étaient déjà tout imbibés de pluie.

Au bout d'un moment, qui leur parut très long, ils virent la vieille femme apparaître en haut du sentier, s'arrêter pour reprendre haleine, puis disparaître sous les arbres.

La pluie tombait de plus en plus fort.

— Il faut rentrer, dit Bernard.

Et Pilou, le poil tout mouillé, prit de nouveau la tête du groupe, l'oreille basse et la queue entre les jambes.

Tout en marchant, Bernard expliqua à Monique qu'ils venaient de découvrir le voleur de planches.

— Elle devait chercher du bois mort... Elle a trouvé nos planches...

— Elle ne pouvait pas savoir que vous alliez vous en servir, dit Monique sous son capuchon.

— Non, bien sûr... Et maintenant, elle vient ramasser les chutes des planches coupées, les jours où nous ne pouvons pas travailler.

Ils arrivèrent à la maison sous une pluie battante.

— Heureusement, vous aviez des imperméables, dit tante Claire en dégrafant celui de sa fille.

Mais elle poussa un cri en découvrant les cheveux ruisselants, la robe déchirée et maculée de terre, les chaussettes tachées, les chaussures boueuses, et la longue égratignure qui sillonnait la jambe de Monique.

— Et il est six heures ! s'écria tante Claire. Nous avons juste le temps de reprendre le car.

Ils se préparèrent en hâte et partirent vers la place des cars. Celui qu'ils devaient prendre était déjà là, le moteur en marche.

Quand la fillette, installée contre la vitre, jeta à Bernard un dernier regard et un dernier sourire, c'était un peu comme

VAR

C'était une habitude des pauvres gens de l'endroit...
(page 79).

50. pour lui dire qu'elle était bien contente d'avoir vécu un après-midi aux Salins, où il se passait vraiment des choses qui ne se passaient pas ailleurs !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Monique s'est-elle couchée dans un endroit confortable ?
2. Pourquoi les enfants se sont-ils tapis davantage, quand Clarisse a relevé la tête ?
3. Quel temps fait-il ? Où sont les enfants ? Que leur avaient recommandé leurs parents ?
4. Bernard est-il en colère contre Clarisse ? Quels sont ses sentiments à l'égard de cette pauvre vieille ?
5. Imaginez les paroles de tante Claire, quand elle a aperçu Monique ?
6. Monique a-t-elle passé une bonne journée ? Pourquoi ?

34 | Les difficultés

La plage de la Madrague.

1. Le bateau commençait à se transformer. On ne voyait plus le jour à travers la coque, sauf à l'arrière. Des planches de toutes sortes le garnissaient. Des bandes de bois clair tranchaient sur la teinte sombre du reste de la coque.

5. — Quand on l'aura repeint, ça ne se verra plus, disait Lucien.

Le travail n'avait pas toujours été bien réussi. Le bois n'était pas uni et lisse partout, malgré le papier de verre, le soin qu'ils avaient pris pour poncer les planches, et les nombreuses ampoules de leurs mains !

10. Restait la tâche la plus difficile et la plus délicate : l'avant du bateau, juste au-dessus de la quille, là où le bois s'arrondit et se retourne, devait être remplacé.

Les garçons, une fois de plus, étaient rassemblés devant la proue du bateau, regardant ce qui restait à faire.

— Ça, dit Lucien, c'est trop difficile. Nous n'y arriverons jamais tout seuls !

Michel releva une mèche de cheveux qui lui barrait le front et la rejeta en arrière.

— Pourquoi n'y arriverions-nous pas ? dit-il.

Lucien expliqua que le bois, à cet endroit, était arrondi et que toute la pièce était à remplacer, au moins sur cinquante centimètres de long. Or là, dans cette pièce, les planches du flanc du bateau venaient s'enfoncer.

— Elles forment des tenons, et dans la pièce, il y a des trous qu'on appelle des mortaises. Nous ne sommes pas outillés pour cela. L'arrondi de la pièce, comment le feras-tu ? Il faut des outils spéciaux.

Michel rabaissait les manches de son pull-over. Pierre proposa de calfater les orifices avec des chiffons ou du mastic.

— Des chiffons ! dit Lucien avec mépris. Pourquoi pas des éponges ?

Bernard, qui ne participait pas à la conversation, ramassait des morceaux de bois qui traînaient et ne servaient plus à rien. Pilou le suivait dans ses va-et-vient.

— Encore un, Pilou !

Il le jetait dans un panier.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ? demanda Janine.

— C'est pour Clarisse, dit Bernard simplement.

Et il lui raconta ce qu'il avait vu le premier janvier.

Cependant, les garçons ne trouvaient pas de solution.

— Et si ce n'est pas réparé, jamais il ne flottera.

Michel se grattait la tête. Pierre sortait le pouce de son pansement, puis le replaçait machinalement. Lucien effritait le bois vermoulu sous ses doigts.

— Comment voulez-vous que ça tienne ? Ça s'en va en poussière...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pouvez-vous nous dire tout le travail déjà exécuté par les enfants ? Est-ce très bien fait ? Qu'en pensez-vous ?
2. Que reste-t-il à faire ? Expliquez pourquoi ce travail est difficile.

3. Lucien est découragé. Montrez-le.
4. Que pensez-vous de la proposition de Pierre ?
5. Que fait Bernard pendant que les autres discutent ? Qu'en pensez-vous ?
6. Les enfants sont vraiment embarrassés. Comment peut-on s'en apercevoir ? Avez-vous une idée qui pourrait les tirer d'embarras ?

35 | Michel découragé

La chambre de Michel Blanc.

1. Toute la journée, le travail avait bien marché, et voilà qu'une difficulté apparaissait soudain insurmontable.

Michel, dans sa chambre, ce soir-là, cherchait en vain la solution. Il avait bien des livres qui traitaient de la construction
5. des bateaux. Mais Lucien avait dit vrai. Jamais ils ne parviendraient à façonner la pièce de l'avant.

Janine entra pour lui dire bonsoir. Elle lui raconta ce que Bernard avait découvert au sujet du vol des planches. Bah ! cela n'avait pas grande importance. Ce qui était important,
10. c'était de réparer l'avant du bateau.

— Je crois bien, dit Michel, qu'il faudra renoncer.

Il alla à la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Dehors, il distinguait quelques lumières, et la clarté du phare qui apparaissait, disparaissait, reparaissait...

15. Il savait que ses amis, dans leur maison, devaient penser à la même chose. C'est lui qui les avait entraînés dans cette aventure. S'il abandonnait, que penseraient-ils de lui ?

— Nous avons peut-être eu tort, dit-il en se retournant vers sa sœur. C'est au-dessus de nos forces.

20. Elle, pour sa part, continuait à avoir confiance.

— Tu verras, tout s'arrangera !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pouvez-vous nous rappeler quelle est cette « difficulté insurmontable » ?
2. Pour accomplir un travail difficile, suffit-il de se renseigner dans un livre ? Que manque-t-il aux enfants ?

3. Michel semble indifférent à la nouvelle que lui apporte Janine. Pourquoi ?
4. Pouvez-vous exprimer à haute voix les pensées de Michel ? Faites-le parler.
5. Pouvez-vous comparer les sentiments de Michel et de Janine ?

36 | Monsieur Étienne

La maison de M. Etienne
Le port des Salins.

M. Etienne, dans son magasin, compulsait un livre de comptes. Il avait mis ses lunettes, et, penché sur le registre, il regardait attentivement chaque ligne, en suivant de la pointe du crayon.

Les enfants, se bousculant un peu, pour mieux voir, risquaient un œil par la fenêtre.

— Ce n'est pas le moment, dit André.

M. Etienne écrivit quelque chose sur son registre, le ferma et le rangea sur une étagère, au-dessus de son bureau.

— On y va ? dit Pierre.

— Attends encore un peu.

M. Etienne se dirigea vers la porte. Les enfants reculèrent le long de la maison. Ils virent M. Etienne fermer la porte à clé, accrocher un morceau de carton sur lequel on pouvait lire : « Je reviens tout de suite », et partir, d'un pas nonchalant, vers le port.

Les enfants, de loin, le suivirent.

— Vas-y, dit Pierre à Lucien, toi qui le connais bien.

Mais Lucien résistait.

— Attends ! On va d'abord voir ce qu'il va faire.

Arrivé sur le port, M. Etienne passa devant tous les bateaux dont on lui avait confié la garde ou la réparation. Il ne se lassait pas de vérifier le travail qu'il avait fait sur chacun d'eux, d'ajuster les cordes qui retenaient les bâches.

— Vas-y, maintenant, dit encore Pierre à Lucien.
Celui-ci se détacha du groupe.
— Bonjour, M. Etienne !
— Bonjour !
— Du beau travail ! dit Lucien en montrant le hors-bord dont les réparations étaient terminées.
M. Etienne sourit.
— Tu t'y connais ?
— Pas beaucoup, mais je vois quand même que c'est du beau travail. Et puis, c'est du travail difficile !
— Bah ! c'est mon métier.
— Vous avez encore d'autres bateaux à réparer, M. Etienne ?
— Pourquoi me demandes-tu ça ?
— Euh !... Eh bien !... Voilà... J'ai du travail pour vous !
— Tiens ! Je ne savais pas que la « Rose des Vents » avait une avarie.
— Ce n'est pas le bateau de mon père, M. Etienne, c'est un autre.
— Un autre ? Vous avez un autre bateau ?
— C'est-à-dire... oui et non... enfin... je veux dire...
M. Etienne le regardait en plissant les paupières.
— Qu'est-ce que cette histoire de bateau ?
— Voilà : mes amis et moi, nous avons un bateau. Mais il aurait besoin d'être réparé. Seulement, on ne s'y connaît pas beaucoup ! Alors, nous voudrions, si vous pouviez... Oh ! nous avons de l'argent ! Nous casserons nos tirelires. Nous vous paierons.
— Ce qui m'intrigue, dit M. Etienne, c'est que je ne l'ai jamais vu, ce bateau. Moi qui connais le moindre canot des Salins, je me demande pourquoi je ne l'ai jamais vu !
— Vous voulez venir le voir ? Vous nous direz ce qu'il faut faire, et combien ça peut coûter.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Où est M. Etienne ? Que fait-il ? Où sont les enfants ?
2. Pourquoi M. Etienne accroche-t-il un morceau de carton sur la porte ?

3. Lequel des enfants parlera à M. Etienne ? Pourquoi ? Vous souvenez-vous d'une scène où Lucien parlait à M. Etienne ?
4. Pourquoi M. Etienne va-t-il au port ? Qu'y fait-il ? Quelles sont ses qualités ?
5. Que pensez-vous de la façon dont Lucien parle à M. Etienne ?
6. M. Etienne sait-il de quel bateau il s'agit ?

37 | Monsieur Étienne *(suite)*

La plage de la Madrague.

Quand M. Etienne arriva sur la plage, il s'écria :

— Mais c'est le bateau d'Adrien ! Tu ne pouvais pas me le dire tout de suite ?

— Si je vous l'avais dit, répondit Lucien, vous ne seriez pas venu.

M. Etienne se mit à rire.

— Et qu'est-ce que vous voulez faire de ce bateau ? Il est tout juste bon pour la démolition...

Les enfants étaient autour de lui. Il comprit qu'il les avait déçus. Il reprit :

— Enfin, on peut toujours voir, n'est-ce pas ?

Ils s'approchèrent tous du bateau.

— Nous y avons déjà travaillé, dit Michel, mais évidemment nous ne sommes pas du métier.

M. Etienne regardait le travail déjà fait. Il passait sa main sur le flanc du bateau, et hochait la tête.

— Tu peux le dire, en effet, que vous n'êtes pas du métier...

Les garçons sourirent péniblement.

— On a fait ce qu'on a pu, voyez-vous...

M. Etienne reprit presque aussitôt :

— Ça ne fait rien. Vous ne vous y êtes pas trop mal pris.

— Vous croyez qu'il pourrait flotter ? dit Bernard.

Ils s'approchèrent tous du bateau... *(page 88)*.

M. Etienne grogna quelque chose en guise de réponse. Ce n'était ni oui, ni non.

— Aïe ! s'écria M. Etienne en arrivant à la proue du bateau ! Ça, ça ne vaut pas grand-chose.

— C'est pour ça qu'on vous a demandé de venir, dit Lucien.

M. Etienne examinait le bois avec attention. Les enfants, un peu en arrière, retenaient leur respiration.

M. Etienne enfin se retourna vers eux.

— Il y aura du travail ! dit-il en ôtant ses lunettes. Mais...

— Mais ?

— Mais ce n'est pas impossible !

Pilou se mit à japper, comme s'il avait compris ce qui se passait.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Lucien n'a-t-il pas dit à M. Etienne qu'il s'agissait du bateau d'Adrien ?
2. « Il est tout juste bon pour la démolition », dit M. Etienne. Imaginez ce que pensent les enfants en entendant ces paroles.
3. « On peut toujours voir », dit-il ensuite. Que pensent alors les enfants ?
4. Pourquoi M. Etienne hoche-t-il la tête ? Que dit-il ensuite ? Que pensent alors les enfants ?
5. Pourquoi les enfants retiennent-ils leur respiration pendant que M. Etienne examine l'avant du bateau ?
6. Quels sont les sentiments des enfants après les dernières paroles de M. Etienne ?

38 | Ils arrivent

L'école des Salins.

A l'école, André Burle arriva tout ému. Dans la cour, où les élèves attendaient le coup de sifflet de M. Dumont, il chercha ses amis du regard. Il les vit de loin dans un coin et courut vers eux.

— Ça y est, dit-il, essoufflé. Ils sont arrivés.

— Qui ça ? demanda Michel.

— Les ouvriers, le matériel, toute l'entreprise « Morel et Cie ». Cette nuit... Un train de marchandises... Il y a des caisses, des machines... Ils doivent débarquer le tout ce matin, vers onze heures. C'est mon père qui me l'a dit. Et en partant pour l'école, j'ai vu le train en gare.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. M. Dumont, au milieu de la cour, lançait son coup de sifflet.

En classe, ils durent faire un effort pour ne pas se laisser distraire par la pensée du train chargé de matériel. Ainsi, la course allait vraiment commencer. Maintenant que M. Etienne avait accepté de travailler pour eux, ils avaient un peu plus d'espoir. Mais il faudrait quand même faire vite, plus vite que les pelles mécaniques, les bulldozers, les marteaux-piqueurs, les grues et les équipes d'ouvriers.

On commençait la leçon de sciences. Il s'agissait précisément du principe d'Archimède.

— Pourvu que le bateau d'Adrien ne l'ait pas oublié, le principe d'Archimède ! songea Lucien.

Le bruit de plusieurs camions qui passaient dans la rue, l'un derrière l'autre, fit trembler les vitres. Les garçons levèrent les yeux en même temps. C'étaient peut-être les camions destinés à transporter le matériel de M. Morel.

— Par quoi vont-ils commencer ? interrogea Pierre à la récréation.

Michel écarta les bras en signe d'ignorance. Son père avait bien parlé de l'ensemble des travaux, mais il n'avait pas indiqué l'ordre dans lequel ils seraient effectués.

— Tout ce que je sais, c'est qu'on ne nettoiera les plages qu'à la fin, au moment le plus proche de la saison des bains.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Avez-vous déjà été « ému » ? Comment peut-on voir que quelqu'un est ému ?
2. Quelle est la nouvelle qu'apporte Michel à ses camarades ?
3. Comment Michel sait-il tout cela ? Rappelez-vous ce que fait le père de Michel.
4. Contre quoi les enfants doivent-ils maintenant lutter ? Cette lutte est-elle égale ?

5. Connaissez-vous le principe d'Archimède ? Comprenez-vous les paroles de Lucien ?
6. Tout espoir n'est pas perdu. Pourquoi ?

39 | Le tracteur

La gare des Salins.

1. Sur le quai de la gare de marchandises, des hommes déchargeaient le matériel. Le bulldozer descendit du wagon plat sur lequel il avait voyagé et avança lentement sur le quai.

Les enfants regardaient les roues à chenilles, le grand bouclier
5. à l'avant, destiné à repousser des tonnes de terre, à égaliser le sol, à raboter les chemins.

Dans la cabine qui se dressait à l'arrière, un homme, debout, actionnait le volant et les leviers, comme un capitaine de navire. Comme le soleil le frappait de face, il avait rabattu sur ses yeux
10. la visière de sa casquette.

— C'est puissant, cette machine, dit André.

— Jamais nous ne finirons avant eux, dit Lucien, découragé.

— Tu te rends compte ? Ça peut déraciner une forêt en quelques minutes !

15. Michel dit seulement :

— Maintenant que nous avons commencé, il faut aller jusqu'au bout.

Pierre ajouta qu'il avait trouvé le moyen de renflouer le bateau, quand il serait en état de tenir sur l'eau.

20. — J'en ai parlé à mon frère, et il viendra nous aider.

— Ton frère ! dit Janine. Il n'est pas plus fort qu'un bulldozer, tout de même !

— Non, répliqua Pierre, mais il a un tracteur !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Qu'est-ce qu'un bulldozer ? En avez-vous déjà vu un ? Décrivez-le.
2. A quoi sert le volant du bulldozer ? et les leviers ?

3. Pourquoi Lucien est-il découragé ?
4. Michel est-il découragé aujourd'hui ?
5. Pierre apporte une nouvelle à ses camarades. Laquelle ?

40 La facture

La plage de la Madrague.
La maison de M. Etienne.

Le jeudi suivant, les enfants eurent une surprise en arrivant sur la plage : l'avant du bateau était réparé. Sans rien dire, M. Etienne s'était mis à la besogne, et les choses n'avaient pas traîné !

Ils sautèrent de joie en voyant les progrès ainsi réalisés, et se sentirent encouragés, malgré la menace que faisait courir le début des travaux d'aménagement.

Ils avaient encore un gros travail à faire : la réparation de tout le flanc gauche, celui qui était couché sur le sable. Mais il fallait d'abord redresser le bateau, et Pierre promit que son frère viendrait dimanche, avec le tracteur.

Le soir, ils décidèrent d'aller voir M. Etienne pour le remercier et le payer. Ils le trouvèrent dans son atelier, en train de travailler.

— Ah ! vous voilà ! dit M. Etienne en les voyant arriver.

Leurs visages rayonnaient de joie.

— Alors, vous êtes contents ?

— Bien sûr ! répondit Lucien. Nous venons vous dire merci et vous demander combien nous vous devons.

M. Etienne était un brave homme. Il aimait son métier, et les bateaux qu'il réparait devenaient un peu son bien. Au commencement, il s'était dit qu'il ne ferait rien payer aux enfants. Il voulait les encourager. Mais, le lendemain, il avait rencontré M. Blanc, le père de Michel et de Janine. Il avait parlé de la visite des enfants, et de ce qu'ils lui avaient demandé.

M. Blanc avait souri.

— Je suis au courant, dit-il, mais je ne suis pas d'accord avec vous. Que vous les aidiez, soit. Que vous les aidiez gratuitement, non. Il faut que ce bateau soit leur œuvre, et qu'ils puissent un

jour en être fiers, s'ils réussissent. Et s'ils ne réussissent pas, ils auront appris la valeur de l'effort. Si leur tâche est trop facile, ils n'auront pas l'impression d'avoir mérité leur victoire.

Aussi M. Etienne ne fit-il aucune remarque quand les enfants lui demandèrent le prix de son travail. Il alla vers l'étagère où il rangeait ses papiers, saisit un gros classeur, ajusta ses lunettes, feuilleta la liasse de factures, puis en détacha une qu'il tendit à Michel.

Tous les compagnons se penchèrent et purent lire :

« Réparation du bateau d'Adrien. »

— Fourniture du bois	27,75 F
— Fournitures diverses	4,50 F
— Main-d'œuvre : 4,25 F × 7 h	29,75 F
Total :	62,00 F

Aux termes du contrat passé entre MM. Michel Blanc, Lucien Dufour, Pierre Villars, André Burle et la Société Etienne Lambert, M. Etienne Lambert s'engage en outre à fournir en prime un gouvernail, après le lancement du bateau, et à aider MM. Blanc, Dufour, Villars et Burle de ses conseils, pendant toute la durée des travaux.

Fait ce jour, aux Salins,

Le 28 janvier 1963. Signé : Etienne Lambert. »

La somme à payer, ils parviendraient bien à la réunir. Mais les promesses d'aide et de conseils leur allèrent droit au cœur. Gisèle se dressa sur la pointe des pieds et posa deux baisers sonores sur les joues rugueuses de M. Etienne.

Michel disait :

— Ça alors ! Ça alors ! c'est rudement chic, ce que vous faites là, monsieur Etienne ! C'est rudement chic !

Et puis, il y avait le gouvernail. Jusque-là, ils avaient pensé sauver le bateau, et s'en servir comme lieu de réunion, comme plongeoir aussi... Mais à présent naissait dans leur esprit l'idée de naviguer et d'être vraiment les maîtres du petit navire !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Quelle surprise les enfants ont-ils eue, en arrivant sur la plage ?
2. Quel travail leur reste-t-il à faire ?

3. Les enfants sont-ils contents ? Comment le savez-vous ?
4. Pourquoi M. Etienne voulait-il, au début, aider les enfants gratuitement ? M. Blanc était-il de cet avis ?
5. Que pensez-vous de cette facture ? Est-ce cher ?
6. Que pensez-vous des dernières lignes ajoutées au bas de la facture ? Quelles idées nouvelles viennent de naître dans l'esprit des enfants ?

41 | Les campeurs

La plage de la Madrague.

1. Quand les garçons, ce dimanche matin, arrivèrent au bateau, ils virent avec étonnement deux fillettes montrer leur tête par-dessus le bord. Deux fillettes qui souriaient.
— Qui êtes-vous ?
5. — Qu'est-ce que vous faites ici ?
— D'où venez-vous ?
Les deux fillettes sautèrent sur le sable et se mirent à poser d'autres questions.
— Il est à vous, ce bateau ?
10. — Pourquoi n'est-il pas sur l'eau ?
— Ce serait bien plus amusant, s'il était sur l'eau !
— Qu'est-ce que vous venez faire ?
— Et ce chien, il est à toi ? demandèrent-elles à Bernard.
— Nous, nous avons déjà eu un chien, mais il est tombé
15. malade et il est mort.
— Depuis, nous n'en voulons plus, parce qu'on s'y attache...
— Et ça fait trop de peine quand ils meurent, les chiens !
— Il est joli, ton chien !
— Comment s'appelle-t-il ?
20. Elles semblaient avoir oublié le bateau.
— Moi, je m'appelle Véronique, dit la plus grande. Véronique Laroche.
— Moi, Valérie, dit l'autre. Valérie Laroche. Et toi ?
— Moi, je m'appelle Bernard.

— Nous sommes venus camper, nos parents et nous. Vous n'avez pas vu l'auto et la caravane, là-haut ? ajoutèrent-elles en montrant la pinède.

Ils les avaient vues, en effet, mais ne leur avaient pas prêté attention.

— Papa a eu du mal pour venir jusque-là.

— Le chemin est si mauvais !

— Mais il dit que c'est un coin tranquille.

— Il dit que personne ne nous dérangera.

Bernard s'était assis sur le sable, et Pilou s'était couché à côté de lui.

— C'est un peu tôt pour camper, dit-il avec sérieux, la saison n'est pas assez avancée.

— On campe quand on peut. Papa a eu une semaine de congé.

— Et vous n'allez pas à l'école, pendant ce temps ?

— Moi, je viens d'être malade; je suis en convalescence.

— Moi aussi, dit l'autre fillette.

— Alors Papa a dit que l'air de la mer nous ferait du bien.

— La tranquillité aussi.

Bernard se leva.

— Il faut que j'aille travailler, dit-il sur un ton important.

— Mais c'est dimanche ! On ne travaille pas le dimanche.

— Nous, si, répliqua Bernard.

Les deux fillettes restèrent debout à le regarder s'éloigner vers le bateau.

— Hé ! Bernard ! cria Valérie. Pendant que tu travailles, nous pouvons jouer avec ton chien ?

— Comment s'appelle-t-il ? ajouta Véronique.

Bernard se retourna :

— Il s'appelle Pilou. Vous pouvez jouer avec lui, à condition de rester sur la plage.

— Oh ! oui ! dirent ensemble les fillettes.

— Et à condition que Pilou veuille jouer, ajouta Bernard.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que viennent faire les enfants à la plage ?
2. Que pensez-vous de ces deux fillettes ? Attendent-elles une réponse à chacune de leurs questions ?

3. Ce sont deux sœurs. Comment le savons-nous ?
4. Que sont venus faire ici les parents et les enfants ? Pourquoi ont-ils choisi cet endroit ?
5. A cette époque de l'année, les fillettes ne devraient pas voyager. Pourquoi ? Comment se fait-il qu'elles soient venues camper ?

42 | Le travail se poursuit

La plage de la Madrague.

1. — Et voilà ! dit André en se redressant.

A l'avant du bateau, il y avait une sorte de grosse caisse qui se fermait par deux portes. André avait eu l'idée de fixer un piton sur chaque porte, afin de pouvoir les fermer avec un
5. cadenas.

— Ainsi, nous pourrons mettre à l'abri ce que nous voudrons, continua-t-il.

Pierre, assis sur un banc, retirait ses vêtements.

— Je vais y mettre mon costume neuf pour ne pas le salir.
10. Il enfila un autre pantalon et plia soigneusement celui qu'il venait d'ôter.

— Tu comprends, dit-il à André. Si je le salis celui-là, ça a moins d'importance.

Michel arrivait à son tour, un gros paquet sous le bras.
15. Il le déplia sous les yeux de ses camarades.

— Des pinceaux ! On va pouvoir peindre le bateau !

— Hé ! dit Lucien. Ce n'est pas encore le moment. Il faut terminer d'abord toutes les réparations de la coque. Et pour cela, il faut redresser le bateau, et le faire tenir droit.
20. Il y avait encore un grand trou à l'arrière. Mais l'arrière étant plat, ils pourraient boucher le trou plus facilement que les avaries des flancs.

— Ce sera notre travail de la semaine, décida Michel. Dimanche prochain, je crois que le frère de Pierre viendra

nous aider à redresser le bateau. Il faut que nous préparions le terrain et que nous tenions prêtes les poutres qui le tiendront debout.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. André a eu une bonne idée. Laquelle ?
2. Quelle précaution prend Pierre avant de se mettre au travail ?
3. Est-ce le moment de peindre le bateau ? Quel est l'ordre normal des travaux ?
4. Pourquoi sera-t-il plus facile de réparer les trous de l'arrière du bateau ?
5. Pourquoi faut-il des poutres pour faire tenir le bateau debout ? Faites un dessin.

43 | Pilou et les fillettes

La plage de la Madrague.

— Bernard ! Viens tenir cette planche !

Bernard se retourna et alla s'asseoir sur la planche, comme il le faisait d'habitude. Il s'installa de façon à pouvoir regarder vers la plage. Michel dut lui dire :

— Ça y est, tu peux te relever. Eh bien ! Tu es bien distrait, aujourd'hui.

Les deux fillettes jetaient des pierres le plus loin possible; puis elles attendaient que Pilou aille les chercher et les rapporte dans sa gueule. Pilou courait bien vers la pierre, tournait autour, la flairait, mais revenait sans la prendre.

— Il ne rapporte rien, ce chien ! s'exclama Véronique, dépitée.

— Ce n'est pas un vrai chien de chasse.

Elles décidèrent de lui apprendre à faire le beau. Véronique avança ses doigts vers le museau de Pilou, qui se releva. Puis, peu à peu, claquant des doigts, elle relevait la main et stimulait le chien pour qu'il se dresse sur ses deux pattes de derrière.

— Allez ! Allez ! Debout, Pilou ! fais le beau !

Pilou levait bien un peu le museau, mais ne se décidait pas à se dresser sur ses pattes de derrière.

— Il faut un morceau de sucre, décréta Valérie.

Les deux sœurs voulurent aller chercher quelques morceaux de sucre dans la voiture.

— Maman en a apporté.

Mais Bernard les rattrapa aussitôt.

— Où allez-vous ?

Véronique se tourna vers le garçon :

— Ce n'est pas un vrai chien de chasse, ton chien ! Il ne rapporte rien.

— Tu ne lui as pas appris à faire le beau ? dit Valérie.

— A quoi te sert-il, s'il ne sait pas jouer ?

Bernard ne savait que répondre. Pilou servait à l'accompagner. Ils étaient ensemble. C'était son ami. Et cela suffisait.

— Et puis, ce n'est pas un chien qui rapporte, c'est un chien d'arrêt, dit-il aux fillettes interloquées. Un chien d'arrêt, c'est bien plus intelligent que les autres. C'est lui qui découvre le gibier.

Mais, du haut des rochers, une jeune femme appelait les fillettes.

— Véronique ! Valérie ! venez déjeuner !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Michel a-t-il besoin de Bernard ? Recherchez le texte où nous l'avons déjà appris.
2. Pourquoi Bernard regarde-t-il du côté de la plage ? Pourquoi est-il distrait ?
3. Les fillettes sont mécontentes de Pilou. Pourquoi ?
4. Bernard a-t-il besoin que Pilou sache faire tout cela ?
5. Pouvez-vous expliquer ce qu'est un chien d'arrêt ?

44 | Les campeurs s'en vont

La pinède, près de la plage.

Le lendemain matin, dans la « caravane », toute la famille Laroche fut réveillée en sursaut par un bruit assourdissant.

— Que se passe-t-il ? se demanda M. Laroche.

Il ouvrit la petite fenêtre de la caravane.

Une dizaine d'ouvriers occupaient la pinède et travaillaient à l'aide de machines, pour aplanir le terrain. Les uns, armés d'un marteau-piqueur pneumatique, attaquaient à grand bruit une roche afin de niveler le sol. Les autres, armés de haches, donnaient de grands coups sur les arbres qu'ils voulaient abattre. Sur le chemin, enfin, un bulldozer roulait devant lui, dans un grondement d'orage, une masse de terre et de pierres, qu'il rabattait tantôt à droite, tantôt à gauche.

— Eh bien ! se lamenta M. Laroche. Moi qui croyais avoir découvert un coin tranquille ! Nous ne pouvons pas rester ici.

Une heure après, en effet, M. et Mme Laroche finissaient de fermer leurs paquets avant de partir.

Deux messieurs, qui visitaient le chantier, s'approchèrent d'eux. C'étaient M. Blanc, le maire et M. Morel, l'entrepreneur.

— Vous êtes arrivés un peu trop tôt pour camper, dit M. Blanc en souriant. Il faudra revenir l'été prochain. Le terrain sera aménagé. Ce sera plus confortable.

Les ouvriers aidèrent les véhicules à se dégager, et bientôt, la voiture noire tirant la caravane blanche, les Laroche traversaient les Salins.

Véronique et Valérie, le visage contre la vitre d'une portière, poussèrent soudain des cris de joie : elles venaient de voir Pilou qui revenait tout seul de l'école où il avait accompagné Bernard, comme d'habitude.

Elles ouvrirent la vitre et appelèrent :

30. — Pilou ! Pilou !

Le chien s'arrêta, tourna la tête, puis, l'auto et la caravane passées, reprit sagement son chemin.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que faisait la famille Laroche dans la caravane ?
2. Expliquez pourquoi M. Laroche est désolé.
3. Que décident alors les campeurs ?
4. M. Blanc et M. Morel se moquent-ils d'eux ?
5. Nous retrouvons nos deux fillettes bavardes. Pilou semble-t-il désolé de les voir partir ?

45 | La voile

La maison de M. Etienne.

1. — J'ai bien quelque chose, là, dit M. Etienne, mais c'est dans un tel état que je ne vous le ferai pas payer.

Il saisit à pleins bras un rouleau de toile et le jeta sur le sol. Janine et Gisèle l'aidèrent à le dérouler. C'était une voile,
5. en forme de triangle, toute rongée sur les bords et trouée en plusieurs endroits.

— Je la gardais pour en découper des morceaux et en rapiécer d'autres, dit M. Etienne. Mais si vous voulez vous en servir...

— Pourquoi pas ?

10. Janine et Gisèle énumeraient les réparations à faire : six œillets à remplacer, afin que les cordes ne déchirent pas la toile; sur le milieu, une longue déchirure à recoudre; l'ourlet aussi sur les trois côtés, et de larges morceaux à remplacer un peu partout, car la voile semblait avoir été rongée par les rats.

— On trouvera bien du tissu, dit Gisèle. Même s'il n'a pas la même couleur, cela ne fait rien.

— Eh bien, si elle fait votre affaire, dit encore M. Etienne, emportez-la !

Les deux amies se regardèrent. La toile était lourde. Elles étaient seules. Elles n'avaient pas parlé de leur projet aux garçons. Lucien leur aurait dit sans doute, une fois encore, qu'une voile, ça ne pressait pas...

— Bien sûr, admit M. Etienne, ce n'est pas le plus urgent. Et puis, pour placer une voile, il faut un mât. Et le bateau d'Adrien n'en a plus.

— Mais quand la voile sera prête, il faudra bien en installer un, répliqua Gisèle.

M. Etienne sourit.

— Si je comprends bien, vous voulez faire une surprise à vos camarades et les obliger à installer un mât. Où allez-vous mettre cette toile, pour qu'ils ne la voient pas ? et où allez-vous travailler ?

Gisèle avait pensé à cela. Elles pouvaient s'installer chez elle, dans le grenier. Mme Burle, sa mère, les y autorisait. Et Gisèle pourrait en même temps surveiller sa petite sœur Mireille.

M. Etienne sembla réfléchir un moment. Il consulta sa montre.

Puis il parut se décider brusquement. Il roula la toile de nouveau, la chargea sur son épaule et dit à Gisèle :

— Allons, en route ! Montre-moi le chemin !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Dans quel état se trouve ce morceau de toile ?
2. Que veulent faire Janine et Gisèle ?
3. Quels travaux devront-elles exécuter pour remettre la voile en état ?
4. Les garçons sont-ils au courant de ces projets ? Pourquoi ne leur ont-elles rien dit ?
5. Les fillettes ont pensé à tout. Montrez-le.
6. M. Etienne est vraiment gentil. Qu'a-t-il fait aujourd'hui ?

46 | Redresser le bateau

La plage de la Madrague.

Il ne restait plus grand-chose à faire avant de redresser le bateau. Jacques avait promis de venir, avec le tracteur. Un samedi soir, il fit monter Pierre sur le siège arrière de sa moto :

— Nous allons reconnaître les lieux...

Ils laissèrent la moto au bas du chemin, qui n'était plus guère praticable, maintenant, que par les bulldozers et les gros camions, et se rendirent à pied jusqu'à la pinède transformée en chantier.

Les ouvriers ne travaillaient plus. Seul l'un d'eux était resté sur place, pour garder le matériel. Le soir, il couchait dans un camion.

Pierre et Jacques bavardèrent un moment avec lui. Il leur parla des travaux et leur dit qu'ils seraient probablement terminés vers la mi-avril. Ils apprirent encore que l'entreprise avait l'habitude de donner une prime aux ouvriers s'ils allaient plus vite et s'ils finissaient avant la date prévue.

— Aussi, nous ne flânons pas pendant les heures de travail.

— Nous aussi, nous devrons nous dépêcher, pensa Pierre.

L'ouvrier avait rassemblé quelques morceaux de bois et il s'apprêtait à faire du feu sous une gamelle posée sur deux pierres.

— C'est l'heure de la soupe !

Les deux frères le laissèrent à ses préparatifs et descendirent sur la plage.

— Voilà, dit Pierre en montrant le bateau. Il s'agit de le redresser...

Puis il se mit à expliquer à son frère comment ils avaient pensé que les choses se passeraient.

— Nous mettons des câbles. M. Etienne nous en prête. Là où les câbles frottent contre le bois, nous plaçons des morceaux de vieux pneus. Nous attachons les câbles au tracteur. Le tracteur recule. Quand le bateau est presque droit, nous le calons avec des poutres. Regarde, nous les avons préparées.

Pierre montra, dans le bateau, quatre longs rondins taillés
35. en biseau.

— Cela nous a donné du mal, tu sais ! Nous n'avons pas toujours les outils nécessaires. Mais enfin, nous y sommes arrivés.

Jacques alluma une cigarette et déclara :

40. — Vous avez pensé à tout...

Mais il ne paraissait pas avoir terminé la phrase. Il reprit, en regardant autour de lui :

— Oui... à tout... sauf à une chose.

— A quoi ? demanda Pierre tout à coup inquiet, qu'est-ce que
45. nous avons oublié ?

— Comment le tracteur viendra-t-il jusqu'ici ? Je ne vois aucun passage, et il n'est pas question de descendre par le sentier que nous venons de suivre.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Jacques devait redresser le bateau le dimanche. Pourquoi se rend-il à la plage le samedi soir ?
2. Le matériel de l'entreprise Morel est-il reparti ? Ne pourrait-on pas le voler ?
3. Qu'apprend Pierre en parlant avec les ouvriers ? Est-ce une bonne nouvelle ?
4. Expliquez comment l'ouvrier prépare son repas du soir.
5. Avez-vous retenu tout ce qu'il faudra faire pour redresser le bateau ?
6. Pierre semble avoir pensé à tout, sauf à une chose importante. Laquelle ?

47 | Le tracteur passera-t-il ?

La plage de la Madrague.

1. Comment faire ? Remplacer le tracteur par les bras de tout le monde, comme l'avait d'abord pensé Michel ? Ce n'était guère possible.

Et c'était dangereux pour ceux qui devraient placer les poutres. Si le bateau, trop violemment tiré, se renversait de l'autre côté ? Ou, la traction étant insuffisante, s'il retombait sur son flanc gauche ? Ou si les poutres se montraient trop faibles pour le soutenir, et se brisaient ?

Et chaque jour, pendant ce temps, les travaux de l'Entreprise Morel et Cie avançaient ! Les équipes d'ouvriers étaient partout à la fois : près du transformateur électrique le plus proche, pour installer la ligne; au bas de la rue du Port, pour préparer le branchement d'eau; dans la pinède, où s'entassait chaque jour du matériel. On voyait partout des tranchées ouvertes, des tas de terre, des panneaux de signalisation où se découpait en noir la silhouette d'un terrassier penché en avant, les genoux pliés, la pelle à la main. On allait construire, dans la pinède, des maisonnettes préfabriquées où s'installeraient la poste, la gendarmerie et quelques commerçants qui approvisionneraient les campeurs.

Brusquement, Michel, qui était assis avec ses camarades sur le sable, se releva.

— J'ai trouvé.

Tout le monde le regardait. Il se dirigea vers la lagune. On le suivit. De l'autre côté, un chemin de traverse passait tout près.

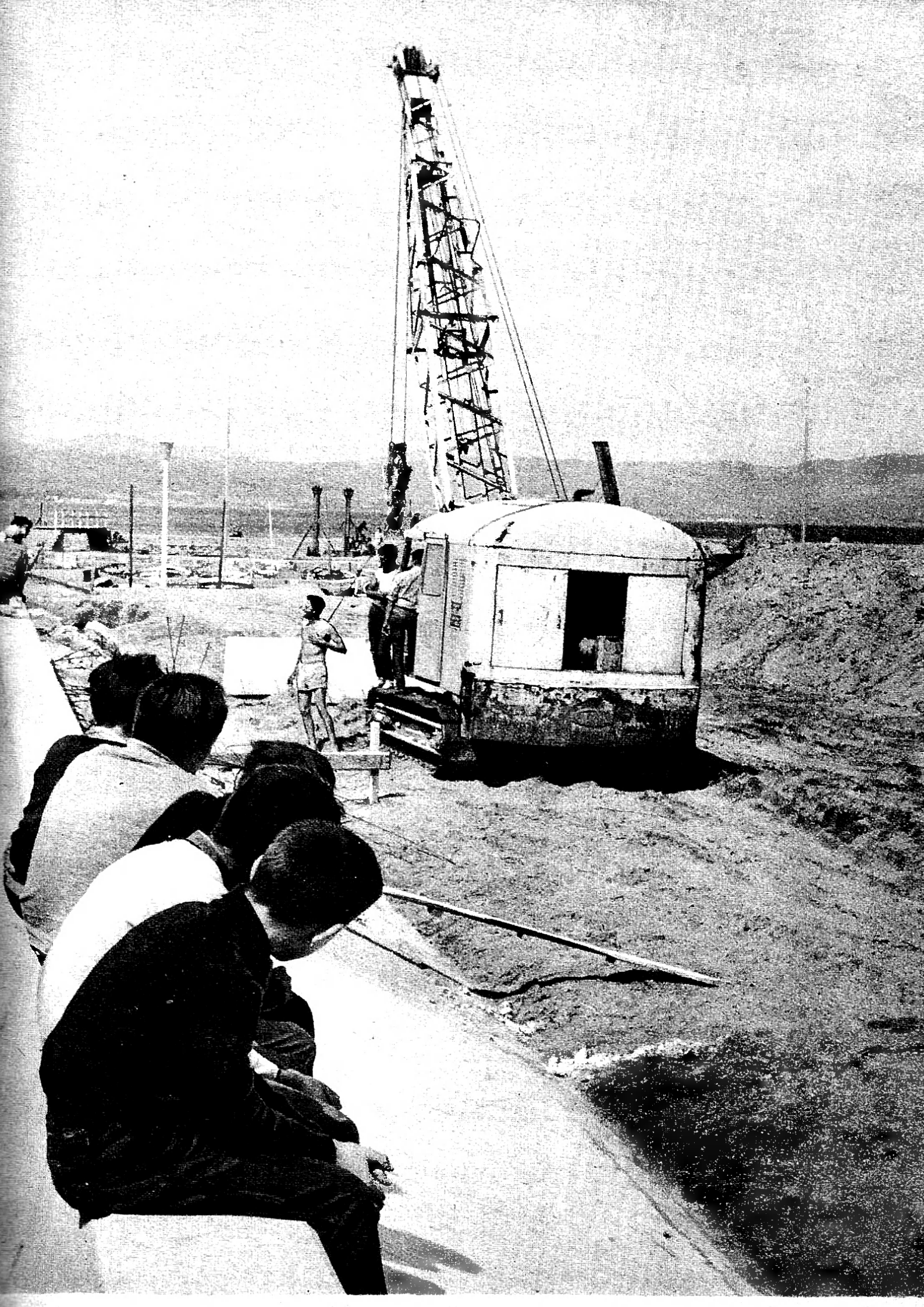
— Ton frère viendra avec le tracteur par ce chemin de traverse, dit Michel en se tournant vers Pierre, et nous, nous lui ferons un passage dans les roseaux.

L'opération devait avoir lieu en deux temps : d'abord, couper suffisamment de roseaux pour permettre à un tracteur de passer; ensuite, placer toutes les pierres qu'on pourrait trouver pour que le tracteur ne s'enfonce pas dans le sable de la lagune.

Le soir même, Pierre annonça la nouvelle à son frère :

— Nous te ferons un chemin, promit-il.

C'est pourquoi, pendant plus de quinze jours, il se passa d'étranges choses dans la petite ville des Salins. On ne pouvait voir un enfant sans une pierre sur son vélo, et, dans les jardins, les bordures des massifs de fleurs disparurent comme par enchantement.



Les travaux de l'entreprise Morel et Cie avançaient...
(page 106).

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi les enfants ne peuvent-ils pas redresser eux-mêmes le bateau ?
2. Pourquoi cela serait-il dangereux ? Expliquez ce qui pourrait se passer.
3. A quoi vont servir la ligne électrique et le branchement d'eau ? Que va-t-on installer dans la pinède ?
4. Quelle solution Michel a-t-il trouvée ? Expliquez ce qu'il faudra faire.
5. Il se passe aux Salins des choses mystérieuses. Pouvez-vous les expliquer ?

48 Dans le grenier

La maison de Michel Blanc.
La maison d'André Burle.

— Tu ne viens pas avec nous ? s'étonne Michel.

— Non ! Cet après-midi, je n'en ai pas envie, répond seulement Janine.

Michel hausse les épaules.

— Comme tu voudras !

Il ajoute avant de sortir :

— C'est bien ça, les filles ! Toujours des caprices.

A peine a-t-il franchi la porte que Janine court dans sa chambre, s'empare de sa trousse de couture où elle a rangé trois grosses aiguilles, un dé à coudre, et deux pelotes de fil solide.

Puis elle sort à son tour et se dirige vers l'immeuble où habitent les Burle.

Quand elle arrive, elle croise André qui, lui, va vers la plage.

— Tiens, toi non plus, tu ne viens pas au bateau avec nous ? comme Gisèle ?

Janine cache la trousse à couture derrière son dos.

— Non, je n'y vais pas. Ta sœur est ici ?

Gisèle sort justement de l'immeuble, tenant Mireille par la main.

20. André regarde le groupe de fillettes un moment : Janine, les mains derrière le dos, Mireille qui pleurniche : « Je veux aller avec André dans le bateau ! » et Gisèle souriante, qui tient fermement la main de sa petite sœur.

— Vous, dit André, vous devez combiner quelque chose.

25. Mais à ce moment, des camarades passent et appellent André. Celui-ci les rejoint. Les filles pénètrent dans la maison.

— Viens, dit Gisèle, j'ai tout préparé.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Michel est-il surpris par la réponse de Janine ?
2. Que fait Janine lorsque Michel est parti ?
3. Pourquoi André est-il surpris de voir arriver Janine ?
4. La petite Mireille donne encore des soucis à Gisèle. Expliquez pourquoi.
5. André connaît-il le secret des filles ?

49 | Dans le grenier *(suite)*

Dans la maison d'André Burle.

1. Gisèle a rangé, les uns sur les autres, les objets qui encombraient le grenier. Elle a poussé la vieille horloge dans un coin. Elle a dégagé le plus de place possible. Elle a balayé. Puis elle a étalé la vieille voile sur le sol.

5. Une clarté laiteuse tombe de la lucarne entrouverte.

Janine s'arrête un instant sur le seuil. Une odeur de poussière flotte dans l'air. On voit toutes les poutres qui soutiennent le toit. Pour arriver jusqu'à la toile, il faut même se baisser sous une poutre trop basse. Il y a des recoins pleins d'ombre.

Elle pousse enfin la porte qui grince et se ferme difficilement, puis s'avance vers la voile.

— Nous devrions commencer par refaire l'ourlet.

Elles discutent un moment sur la largeur de l'ourlet, sur le fil qu'elles vont employer, sur les aiguilles dont elles se serviront. Puis, accroupies, elles commencent à travailler.

Le grenier est un lieu calme, un peu mystérieux, à cause de toutes ces choses qui ne servent plus et qu'on y oublie. Il y a des choses plus vieilles que Janine et Gisèle !

Par la lucarne, on ne voit qu'un morceau de ciel, derrière le réseau d'une toile d'araignée, et la branche d'une antenne de télévision installée sur le toit de la maison. On entend, très affaiblis, comme s'ils avaient de la peine à monter jusqu'ici, les cris des enfants qui jouent, en bas, devant l'immeuble.

Mireille a découvert un vieux poste de radio qui ne fonctionne plus. Elle s'amuse à tourner les boutons, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

— Passe-moi les ciseaux, dit Janine.

Sa voix l'étonne. Elle reprend plus bas, comme pour ne rien déranger de ce silence :

— Nous devrions bâtir l'ourlet à gros points d'abord. Ensuite, nous le reprendrions à points plus serrés.

L'après-midi s'écoule. Janine et Gisèle, assises sur le sol, les jambes sous la grosse toile, s'absorbent dans leur travail. De temps en temps, Gisèle lève la tête et jette un coup d'œil rapide sur Mireille. La petite fille continue à tourner inlassablement les boutons du vieux poste.

C'est un après-midi calme et laborieux. Janine commence à se familiariser avec ce silence, que trouble à peine, depuis quelques instants, un léger bruit venu d'un coin du grenier. Une sorte de grignotement... ou de grattement d'ongle...

— Qu'est-ce que c'est ? demande Janine.

Le bruit s'arrête. Elles écoutent, l'aiguille arrêtée dans leurs doigts immobiles. Le bruit reprend.

— Je ne sais pas... peut-être... une souris.

Elles se remettent à leur travail, s'efforcent de ne pas faire attention au bruit imperceptible qui se poursuit. D'ailleurs, le léger cri des ciseaux qui mordent à présent le bord de la toile, suffit à couvrir le grignotement.

Les ciseaux se taisent. On n'entend plus rien.

Si !... Non !... C'est Mireille qui a cassé un bouton du poste et qui le jette. Ah ! Janine et Gisèle préfèrent cela ! Elles respirent profondément.

L'ourlet est bâti sur un côté. Elles se déplacent, et plient la toile sur l'autre bord.

— Les épingles...

Elles fixent les épingles. Le bruit a de nouveau cessé. Il n'a pas l'air de reprendre... Ah ! Ça y est ! Il recommence, léger, régulier, obstiné. Les regards inquiets des deux jeunes couturières se croisent...

— Je veux voir la souris, déclare Mireille avec décision. Gisèle sursaute et lui lance un regard furieux.

— Il n'y en a pas. Laisse-nous tranquilles.

Elles poursuivent leur travail en silence, puis Janine, comme si l'idée lui venait brusquement :

— Tu sais, dit-elle, nous ne pourrons pas venir tous les jeudis ici. Cela finirait par intriguer les garçons !

— Bien sûr ! approuve Gisèle vivement. Jeudi prochain, nous irons avec eux.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Gisèle a-t-elle rangé le grenier ?
2. Janine hésite un peu avant d'entrer. Pourquoi ?
3. Entend-on beaucoup de bruit dans le grenier ?
4. Pourquoi Gisèle a-t-elle amené Mireille ? Pourquoi Gisèle jette-t-elle de temps en temps un regard rapide sur Mireille ?
5. Janine est un peu inquiète. De quoi a-t-elle peur ?
6. Pourquoi les deux fillettes décident-elles d'aller avec les garçons jeudi prochain ? Est-ce la vraie raison ?

Janine et Gisèle s'absorbent dans leur travail...
(page 111).

50 | Les roseaux

La plage de la Madrague.

Pierre, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, une faucille à la main, coupait les roseaux. Il avait le geste sûr. De la main gauche, il empoignait trois ou quatre tiges à la fois, puis, d'un coup sec et vigoureux de la main droite, il les coupait en biseau.

Parfois il se relevait, s'essuyait le front de son avant-bras et, avec une pierre qu'il portait à sa ceinture, il aiguisait sa faucille, comme font les faucheurs, l'été, à l'époque de la moisson.

Lucien voulut le remplacer.

— Prête-moi ta faucille !

Il entra pieds nus dans l'eau de la lagune. Mais il en sortit aussitôt, sautant sur un pied, et tenant l'autre à deux mains. Il venait de le poser sur la tige d'un roseau coupé ras, qu'il n'avait pas vue.

A présent, assis sur le sable, il gémissait en pressant son pied, autour de la plaie d'où sortait du sang.

Janine et Gisèle, leur boîte à pharmacie à la main, accouraient déjà. Janine désinfecta la plaie. Avec du coton imbibé d'alcool, elle nettoyait la coupure et ôtait les grains de sable qui se trouvaient autour.

Lucien retirait sa jambe.

— Aïe ! Aïe ! Aïe ! ça pique !

— Ne bouge pas comme ça, dit Janine.

Il se tenait la jambe à deux mains.

— Je ne le fais pas exprès. Ça me brûle quand tu mets de l'alcool, et quand tu frottes autour de la plaie, ça me chatouille.

Tout le monde se mit à rire.

— Ce n'est pas très profond, dit Gisèle. Et nous allons te faire un beau pansement.

Elle plaça une couche de coton sur la plaie, puis se mit à envelopper le pied de Lucien d'une bande de tissu qu'elle déroulait au fur et à mesure.

— Ma mère va se demander ce qui m'est arrivé, dit-il en regardant son pied emmailloté jusqu'à la cheville.

Cependant, Pierre continuait à couper de larges brassées de roseaux. Il marchait dans l'eau avec aisance, sans paraître gêné le moins du monde par les tiges dures que l'eau dissimulait.

— Je me demande comment il fait, murmura Lucien.

Il eut l'explication quelques instants plus tard, quand Pierre sortit de la lagune, chaussé de gros souliers de cuir, qui faisaient « flic-flac » à chaque pas.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pierre est très adroit. Comment s'y prend-il pour couper les roseaux ? Où a-t-il appris à le faire ?
2. Expliquez comment le moissonneur aiguise sa faucille.
3. Expliquez comment on coupe une tige en biseau.
4. Comment Lucien s'est-il blessé ?
5. Comment les petites infirmières le soignent-elles ?
6. Lucien a commis une imprudence. Laquelle ?

51 | Les pavillons

La pinède, près de la plage.

La vieille Clarisse ne reconnaissait plus la pinède. Des arbres abattus, au centre, laissaient une large place. A gauche, depuis quelques jours, les maçons avaient bâti de grandes dalles de ciment. A côté de chacune, du matériel s'amoncelait. Des hommes parcouraient le chantier, marchaient dans tous les sens. Un klaxon se mit à rugir. Elle sursauta, puis chercha d'où venait le bruit. C'était la grue qui commençait à fonctionner.

— Attention ! cria Bernard qui arrivait avec Pilou. Vous risquez d'être blessée.

La vieille Clarisse reconnut le garçon qui lui portait du bois.

Elle lui sourit. Ils reculèrent tous les trois, et, du bord du chemin, ils regardèrent les ouvriers qui montaient les petits pavillons où s'installeraient les commerçants.

L'énorme grue tournait sur elle-même. Le crochet, muni de chaînes, se balançait un moment au-dessus des poutres, descendait, descendait !... Deux hommes glissaient les chaînes autour des poutres, puis levaient le bras quand elles étaient attachées. Alors les poutres montaient dans les airs, décrivaient une courbe, puis redescendaient au-dessus du socle en ciment, où quatre hommes les attendaient. Ils se précipitaient sur elles, les saisissaient, les dressaient, les fixaient. Pendant que la grue recommençait son manège.

En moins d'une heure, la charpente fut montée. La vieille Clarisse remuait la tête.

— Ça va vite, comme ça, pour faire une maison, dit Bernard.

— En effet, ça va vite, reconnut Clarisse. Mais elles ne doivent pas être bien solides, leurs maisons. C'est trop vite fait !

Bernard regarda la vieille et ne put s'empêcher de sourire.

Il connaissait la cabane de Clarisse. Elle n'était certainement pas plus solide que les pavillons qu'ils voyaient monter en ce moment.

A cheval sur les poutres, les quatre ouvriers, maintenant, serraient de gros écrous. Ils avaient l'habitude de ce travail, et leurs gestes étaient rapides et précis. Ils sautèrent presque ensemble sur le sol.

— Et maintenant, dit l'un d'eux, apportez les panneaux.

La grue, qui s'était arrêtée, se remit à fonctionner. Les deux hommes qui attendaient près des poutres se dirigèrent vers le tas de panneaux en fibro-ciment destinés à former les murs.

Une heure encore, et ces murs se dressaient, avec leurs ouvertures pour les fenêtres et les portes. Deux menuisiers se mirent à l'œuvre pour les ajuster. On aurait dit un grand jeu de construction. Bernard dit encore :

— Maintenant, il ne reste plus que les tuiles à placer.

Il vit passer l'ouvrier, qui, le soir, gardait le chantier. Celui-ci désigna le pavillon en construction :

— Ce soir, j'aurai une maison ! Je ne coucherai plus dans le camion.

A présent, les ouvriers s'étaient placés en chaîne du tas de
50. tuiles au pavillon. L'un d'eux avait grimpé sur les poutres. Et, sans arrêt, les tuiles se mirent à passer de main en main. Ils les envoyaient, les recevaient, les jetaient en l'air, vers le couvreur. Celui-ci les attrapait d'une main et les posait de l'autre. Le temps de placer une tuile, une autre arrivait qu'il saisissait
55. aussitôt, presque sans regarder.

Pilou suivait, avec un mouvement de museau, ces choses rouges qui s'envolaient vers le toit, comme de gros oiseaux qu'on lançait dans les airs et qui, hors d'atteinte, se posaient, fermaient leurs ailes et demeuraient immobiles.

60. A la fin de l'après-midi, le pavillon était terminé.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Clarisse est surprise. Que se passe-t-il donc dans la pinède ?
2. A quoi servent les grues ? Pouvez-vous expliquer comment les grues peuvent transporter les poutres ?
3. Quand les poutres sont placées, que font les ouvriers ?
4. Les maçons vont-ils venir pour construire les murs ?
5. La grue transporte-t-elle aussi les tuiles ? Sauriez-vous expliquer comment les tuiles sont faites, comment on les pose et comment on les fixe.
6. Combien de temps a-t-il fallu pour monter le pavillon ?

52 | Le chemin dans la lagune

La plage de la Madrague.

1. Vers la fin du mois de février, le passage à travers la lagune fut prêt. Jacques arriva, un soir, sur son tracteur.

La plupart des enfants étaient là. Après la sortie des classes, ils avaient couru jusqu'à la plage, au lieu de rentrer à la maison.

Jacques regarda la chaussée qu'ils avaient installée, la parcourut à pied. Par endroits, les pierres s'étaient enfoncées et l'eau les recouvrait. Mais elle n'avait pas plus de profondeur qu'une flaque, sur la route, après la pluie.

Jacques posait les pieds sur chaque pierre, pesait, et se balançait un moment, afin d'en vérifier la stabilité. Les enfants le regardaient faire. Une légère angoisse commençait à leur serrer le cœur. Si le chemin qui leur avait donné tant de mal n'était pas praticable ? Si Jacques, ne voulant pas engager son tracteur, refusait de passer ?

Un moment, il se baissa et remit d'aplomb une pierre qui avait basculé. Puis il se redressa et, comme Pierre était près de lui :

— Je vais essayer, dit-il. Guide-moi.

Il remonta sur son tracteur, le mit en marche, manœuvra pour le placer bien en face de la trouée, à travers les roseaux.

Pierre se mit au milieu :

— Vas-y ! cria-t-il.

De ses deux mains, qu'il ramenait vers lui, il l'appelait, tout en commençant à reculer. Les roues de devant écrasèrent les premières pierres, qui s'affaissèrent. Les roues arrière, plus écartées, s'engagèrent à leur tour.

Pierre, tantôt à droite, tantôt à gauche, faisait signe de redresser la direction.

— Ça y est ! Vas-y !

Le tracteur, maintenant, avait parcouru la moitié du chemin. Pierre, toujours devant, toujours reculant, trébucha et faillit tomber dans l'eau.

Quelqu'un, dans le groupe rassemblé sur la plage, poussa un cri étouffé. Les deux frères n'y firent pas attention. Presque aussitôt une pierre, sous la roue arrière, se déroba. Mais Jacques, qui avait senti l'oscillation, donna plus de gaz et le tracteur franchit la passe.

— Vas-y ! toujours ! criait Pierre.

Il sentit soudain le sable sous ses pieds, il recula en courant. Jacques accéléra pour se dégager complètement, se plaça devant le flanc du bateau, puis s'arrêta.

Les enfants coururent vers les câbles. Le tracteur était à pied d'œuvre !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. A quelle époque de l'année se passe cette scène ? Combien de temps reste-t-il ?
2. Que fait Jacques tout d'abord ? Pourquoi ?
3. Que craignent les enfants ?
4. Expliquez comment fait Pierre pour guider son frère.
5. Qu'aurait-il pu arriver, au moment où la pierre s'est enfoncée ?
6. Comment les enfants manifestent-ils leur joie ?

53 | Le tracteur et le bateau

La plage de la Madrague.

Les câbles furent fixés. Les enfants avaient pris soin de placer des morceaux de vieux pneus entre les câbles et le bateau.

Lucien et André avaient préparé les poutres qui devaient soutenir le bateau. Jacques, qui, comme Michel, jugeait le travail dangereux, avait demandé à quatre ouvriers du chantier voisin de venir les aider à placer les poutres.

C'était Pierre, qui, cette fois, conduisait le tracteur. Assis sur le siège de fer, il avait écouté les recommandations de son frère. Il connaissait la manœuvre par cœur.

— Tu fais marche arrière. Attention, très lentement. Pour tendre les câbles d'abord. Regarde bien mon signal. Et accélère progressivement. Surtout, qu'il n'y ait pas de secousse !

Pierre sentait son cœur battre d'émotion.

Tous les enfants s'étaient écartés et retenaient leur respiration. Au dernier moment, Michel fut sur le point de retarder la manœuvre pour vérifier encore une fois si tout était en place. Le bateau résisterait-il ? N'allait-il pas se briser sous la pression des câbles ?

Trop tard. Jacques levait le bras.

— Tu es prêt ?

— Prêt ! articula Pierre, dans le bruit du moteur, la main sur le levier des vitesses.

— Recule... doucement.

Le tracteur obéit, lentement... les câbles se tendirent.

Jacques ne les quittait pas du regard, tout en encourageant son frère de la main.

— Va... Va... Va toujours... doucement...

On entendit un craquement. Gisèle poussa un cri, porta la main à sa bouche. Les garçons firent un pas en avant.

Mais le bateau ne se brisa pas. Déjà, progressivement, il se relevait. Les ouvriers présentaient les poutres selon l'inclinaison voulue. Encore un peu... encore un peu... Les câbles étaient rigides comme des barres de métal. Les ouvriers approchèrent les poutres de la coque.

— Là... Là... encore un peu... Ça y est !

Jacques fit un geste; Pierre arrêta le tracteur, puis le fit avancer un peu. Les câbles se détendirent. Le bateau était redressé. Les poutres tenaient.

— Youpi ! cria Lucien en jetant son béret en l'air.

André fit une cabriole et se retrouva aussitôt debout. Janine et Gisèle battirent des mains. Pilou aboya deux ou trois fois, cependant que Michel, les yeux brillants, remerciait Jacques et les ouvriers.

Puis ils regardèrent le bateau, s'approchèrent de lui, en firent le tour. Il leur paraissait plus grand que d'habitude.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Vous rappelez-vous pourquoi il faut placer des morceaux de vieux pneus entre les câbles et le bateau ? A quoi serviront les poutres ?
2. Pourquoi Jacques ne conduit-il pas lui-même le tracteur ?
3. Pourquoi faut-il accélérer lentement ? Que se passerait-il si le tracteur tirait trop brutalement ?
4. Que font les autres enfants, pendant cette opération ? A quoi pensent-ils ?
5. Le bateau s'est-il brisé ? Est-il debout maintenant ?

54 | Quelqu'un dans le grenier

Dans la maison de Michel Blanc.

Janine et Gisèle sont retournées dans le grenier. Elles ont un peu peur que la souris montre son petit museau pointu, mais elles n'en parlent pas. Ni l'une ni l'autre n'oserait dire qu'elle redoute un si petit animal... Si les garçons savaient cela, ils se moqueraient bien d'elles.

Maintenant, l'ourlet qui borde la voile est fait, cousu de fil solide. Et les fillettes ont réussi à trouver assez de toile pour boucher maintenant tous les trous.

Il y a toutes sortes de morceaux : des jaunes, qu'elles ont récupérés sur une vieille toile de tente; des bleus, qui appartenaient à un imperméable que Janine ne met plus. Il y a même des morceaux de toile à matelas, que Mathilde, la matelassière, leur a procurés.

Depuis un moment, elles travaillent sans bruit et tendent l'oreille. Rien ne vient troubler le silence. L'autre jour, ce n'était peut-être pas une souris ! pense Janine. Ou peut-être n'est-elle plus dans le grenier !

Gisèle, penchée sur la voile, examine un petit rectangle de toile rayée qu'elle a posé sur une déchirure.

Un nuage passe devant la lucarne et le ciel s'obscurcit. Gisèle s'approche encore de la toile et mesure à l'aide d'un mètre de couturière la longueur exacte qu'il faudra couper.

Ce bruit ?... Non, c'est Janine qui déchire un morceau de tissu.

Le silence retombe.

« J'ai l'impression, pense Janine, que quelqu'un nous regarde... »

Si elle le disait à Gisèle, celle-ci lèverait les épaules et lui répondrait : Qui veux-tu qui nous regarde ?

Pourtant Gisèle, sans se déplacer, a jeté un coup d'œil derrière elle, dans l'ombre... Là-bas...

Non, c'est la vieille horloge qui ouvre sur elles son cadran rond et blanc, comme un gros œil...

Janine sourit, un peu rassurée. Mais... pourtant... Il y a quel-
35. qu'un. C'est sûr. Quelqu'un qui les regarde, quelqu'un qui miaule...

Et, dans l'entrebâillement de la lucarne, elles voient passer la tête, puis le corps souple d'un chat gris et roux, aux grands yeux, étonné de découvrir si près du toit, dans son domaine,
40. des voisines qu'il ne connaissait pas.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Gisèle et Janine pensent-elles à la souris ? En parlent-elles ? Pourquoi ?
2. Que pensez-vous du travail qu'elles ont fait ?
3. D'où proviennent tous les morceaux qu'elles ont cousus ?
4. Janine déchire un morceau de tissu : que croit Gisèle ?
5. Les deux fillettes sont maintenant vraiment inquiètes. Pourquoi ?
6. Sont-elles maintenant rassurées ? Pourquoi le chat est-il surpris ?

55 | La peinture

La ferme de Pierre Villars.

1. — Bonjour, Vincent ! dit Pierre joyeusement.

— Bonjour, petit !

Le vieux berger était debout, dans la cour de la ferme, et regardait le platane. Au bout des branches, de jeunes feuilles
5. d'un vert pâle jaillissaient en bouquets de flammes. Le vent, léger, les effleurait à peine.

Pierre savait à quoi songeait le vieux berger.

— Ce sera bientôt le moment, dit-il.

Vincent regarda le ciel où quelques nuages blancs passaient lentement et dit :

— Oh ! le moment... Il y en a encore pour un bon mois.

Il pensait à l'époque où, avec les moutons, il partirait vers la montagne.

Dans un mois... oui... Vers la mi-avril... Mais Vincent, déjà, commençait à regarder les signes qui ne le trompaient jamais. Bientôt les oiseaux migrateurs passeraient dans le ciel, les hirondelles retrouveraient leurs nids, les fleurs, les premières fleurs qu'on voyait sur les talus, se faneraient. Alors il serait temps. Vincent ouvrirait les barrières de la bergerie et, le troupeau devant, lui derrière, les chiens toujours courant à droite et à gauche, le cortège s'en irait vers la montagne.

Pierre laissa le vieux berger et s'éloigna rapidement vers le garage. Au fond, sous un tas de vieux sacs, il dégagea un bidon, le saisit à deux mains, vérifia le bouchon, puis le plaça sur le porte-bagages, à l'arrière du vélo-solex. C'était un bidon plein de goudron. Aujourd'hui, les enfants devaient en enduire le bateau jusqu'à la ligne de flottaison.

Au moment de partir, Pierre se ravisa. S'il emportait aussi la peinture qui était déposée sous le sac ? Les garçons pourraient ainsi commencer à peindre le bateau, au-dessus de la ligne de flottaison. Il y avait un autre bidon bien fermé, qu'il ajusta aussi sur le porte-bagages, et deux pots munis d'une anse qu'il suspendit au guidon, un de chaque côté.

Et il partit.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Vous rappelez-vous qui est Vincent ? Où a-t-il passé l'hiver ?
2. Que regarde Vincent ? En quelle saison serons-nous bientôt ?
3. A quoi pense Vincent ?
4. Où se trouve le bidon de goudron ? A quoi sert le goudron ? En avez-vous déjà vu ?
5. Le vélo-solex est bien chargé. N'est-ce pas imprudent ?

56 | La peinture *(suite)*

La route des Salins.
Le port.

Pierre se laissait glisser le long de la descente, mais, de temps à autre, la main sur le frein, il ralentissait. Son chargement était trop précieux, pour risquer de tomber et de le perdre.

Ses camarades et lui avaient eu du mal à trouver de la peinture. La couleur n'était pas la même dans les trois récipients qu'il transportait. Aussi avait-on décidé que le bateau serait bleu sur un côté, jaune paille sur l'autre et vert bouteille à l'arrière.

Janine et Gisèle avaient trouvé que le bateau ressemblerait à un perroquet. Mais, quand on regarde un bateau, on ne voit jamais qu'un côté à la fois !

Et l'essentiel était de le peindre pour protéger le bois. Ils ne pouvaient pas acheter d'autre peinture. Les dépenses, chez M. Etienne, avaient déjà épuisé les tirelires.

L'air était vif. Pierre aimait, le matin, en sentir la fraîcheur sur son visage, comme une caresse.

Il arrivait au bas de la côte. Le vélo-solex ralentit un peu...

Les Salins n'avaient plus le même aspect que l'hiver. Les hôtels et les magasins pour touristes commençaient à ouvrir leurs portes; on préparait la saison d'été. Sur le port, les gens se rassemblaient pour attendre les pêcheurs. Des camions, qui transporteraient une partie de la pêche à Toulon et à Marseille, étaient rangés tout près. Dans la halle aux poissons, une femme jetait de grands seaux d'eau sur les tables de pierre où elle installerait, tout à l'heure, les poissons et les coquillages à vendre.

Sur les pavés du quai, le vélo-solex se mit à sauter, et les pots suspendus au guidon se balancèrent dangereusement. Quelques gouttes de peinture éclaboussèrent les genoux du garçon. Il fit un écart pour éviter le groupe qui attendait les pêcheurs et se trouva devant l'hôtel Bellevue.

A ce moment, les barques des pêcheurs apparurent à l'entrée

du port. Un jeune garçon, qui les avait aperçues, sortit en courant de l'hôtel Bellevue, et cria :

35. — Les voilà ! Je vais voir ce qu'ils rapportent !

Il eut à peine le temps de terminer sa phrase, et il heurta Pierre. Le vélo tomba, et les deux enfants se trouvèrent allongés au milieu d'une belle flaque de peinture, où le bleu et le jaune se mélangeaient sur les pavés de la place.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Pierre roule-t-il lentement ?
2. Que pensez-vous de la couleur du bateau ?
3. Pourquoi faut-il peindre le bateau ? Pour qu'il soit beau ?
4. Que se passe-t-il sur le port des Salins ? Qui attend-on ?
5. Pourquoi le petit garçon sort-il de l'hôtel en courant ? A-t-il aperçu Pierre ?
6. Pierre est-il blessé ? Que pensez-vous de ce qui vient de se passer ?

57 | Dégâts matériels

Le port des Salins.

1. Pierre retourna les pots de peinture. Plus une goutte ! Tout était par terre... et sur ses vêtements.

Sa mère et Juliette ne seront pas contentes de le voir arriver dans cet état !

5. Et les amis qui attendent le goudron, sur la plage... Ah ! les bidons sur le porte-bagages sont un peu cabossés, mais ils ont tenu. C'est toujours quelque chose !

Les bidons ont tenu... mais le phare du vélo-solex est cassé. Un vélo-solex dont il se sert depuis trois mois à peine !

10. Dans l'état où il se trouve, il faudrait rentrer à la maison, afin de se laver et de se changer. Mais Mme Villars sera fâchée.

— Tu ne sortiras pas de la ferme, aujourd'hui !

Il aura beau expliquer que ce n'est pas sa faute s'il est tombé !

Qu'on l'a fait tomber... Qu'il prenait des précautions pour ne pas tomber...

— Tu es tombé... et je ne veux pas que ça recommence... Voilà ce que répondra Mme Villars.

Et là-bas, sur la plage, les amis ne pourront pas avancer leur travail, sans la peinture...

Il ira donc leur porter les bidons qui restent, puis il retournera à la ferme.

Il n'ose plus monter sur son vélo-solex. Il le pousse. Il sent que tout le monde le regarde. Il doit être vraiment drôle, couvert de peinture des pieds à la tête ! Mais tant pis ! Il traverse le port... Les gens commencent à s'intéresser surtout aux pêcheurs qui arrivent.

Soudain, il aperçoit les amis qui viennent à sa rencontre. Il reconnaît Michel, Lucien, Janine,... d'autres encore.

Ils ont dû perdre patience, songe Pierre. Il presse un peu le pas. Et, dès qu'il est tout près, Gisèle s'écrie en levant les bras :

— Mon Dieu ! dans quel état es-tu, mon pauvre Pierre !

Pierre veut s'expliquer :

— Je ne l'ai pas fait exprès... ce n'est pas ma faute... je passais avec les pots de peinture et...

Mais il s'interrompit. Les autres restaient muets. Il crut que c'était la perte de la peinture qui les troublait à ce point.

— Je sais, dit Pierre en baissant la tête, c'est une véritable catastrophe !

— S'il n'y avait que cela ! soupira Michel.

— Comment ? J'ai renversé les pots, cassé le phare de mon vélo, taché mes vêtements; je vais me faire gronder par ma mère, je ne sortirai peut-être plus de la maison, et tu trouves que ça ne suffit pas ?

— Nous ne pouvons pas nous approcher du bateau, dit Lucien, « il y a du danger ! ».

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Reste-t-il de la peinture dans les pots ?
2. Quel est le bilan de cet accident ?

3. Pierre pense que ce n'est pas sa faute s'il est tombé. Etes-vous de son avis ?
4. Que va faire Pierre ? Va-t-il rentrer à la maison ? Pourquoi ?
5. Que pense Pierre en voyant arriver ses camarades ?
6. Est-ce la vraie raison ? Quelle mauvaise nouvelle apportent-ils ?

58 | Passage interdit

La plage de la Madrague.

1. Ce matin-là, comme tous les jeudis, les amis s'étaient dirigés pleins d'entrain vers la Madrague. Ils parvenaient à la dernière phase de leur travail, et à mesure qu'ils se rapprochaient du but, leur activité augmentait. Ils avaient hâte de terminer et de
5. remettre le bateau à flot.

D'ailleurs, le temps pressait maintenant. L'entreprise Morel et Cie accélérait elle aussi ses travaux. Les fossés où l'on avait installé les canalisations étaient bouchés; on ne voyait plus les panneaux de signalisation dans les rues des Salins, et, dans
10. la pinède, tout était à présent aménagé. On aurait dit un petit village, à l'ombre des pins, un village où sans doute il ferait bon vivre.

— Reste la route, disait Michel. Tant que les ouvriers n'auront pas aménagé la route, ils ne nettoieront pas la plage.

15. Or, précisément, ce jour-là, comme le groupe arrivait au chemin de la Madrague, ils se heurtèrent à une barrière rouge et blanche.

« Route barrée. »

Ils se dirigèrent vers les bas-côtés. Des ouvriers leur interdirent
20. le passage.

— Il y a du danger !

Au-delà de la barrière, ils voyaient des tas de pierres que des hommes armés de fourches aux dents serrées étalaient sur

le sol. Puis le rouleau compresseur se mettait en marche dans un bruit de moteur. Ils regardaient, stupéfaits, la petite fumée noire qui sortait par bouffées rapides du tuyau d'échappement vertical, au-dessus du toit bombé du rouleau compresseur. Michel ordonna :

— Venez, nous allons passer par la lagune.

Ils s'engagèrent dans le chemin de traverse qu'avait suivi le tracteur de Jacques Villars et parvinrent à la lagune.

Ils y trouvèrent le bulldozer en train d'ouvrir un chenal vers la mer afin de drainer le terrain. Sur le bord du chemin, des tas de sable, de pierres et de terre se dressaient en pyramides. Une énorme pelle mécanique, les mâchoires en avant comme un monstre menaçant, se tenait prête à répandre les matériaux dans la lagune à assécher.

Sur un panneau de bois, les enfants purent lire :

« Passage interdit. »

Et, comme ils insistaient pour avoir quand même le droit de passer, un ouvrier s'y opposa :

— Il y a du danger !

Ils insistèrent, promirent de faire attention, de ne pas gêner le travail des machines.

— D'ailleurs, fit remarquer André, c'est nous qui avons commencé à la combler, cette lagune !

Mais le danger n'était pas là. Il était plus haut, dans les rochers, où l'on allait pratiquer un passage entre la pinède et la plage. Et l'ouvrier ajouta :

— On va faire sauter quelques rochers à la dynamite !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Les enfants semblent travailler avec plus d'ardeur. Pour quelles raisons ?
2. Dans le texte n° 38, nous avons lu la description des travaux de l'entreprise Morel. Comparez-les au second paragraphe du texte d'aujourd'hui.
3. Pourquoi la route de la Madrague est-elle barrée aujourd'hui ?

4. A quoi sert le rouleau compresseur ? Pouvez-vous le décrire ?
5. Les enfants peuvent-ils passer par la lagune ? Que fait ici le bulldozer ?
6. Quelle est la véritable raison de tous ces barrages ?

59 | Les explosions

La pinède près de la plage.

Il y a du danger pour le bateau, maintenant ! Si, sous l'effet de l'explosion, un gros rocher se détachait et tombait sur lui !...

Pierre regardait son pouce où l'ongle nouveau repoussait, les taches de peinture qui séchaient sur ses vêtements, le phare brisé...

— Tout cela pour rien ! murmura-t-il, un instant découragé.

Mais Michel, qui ne voulait pas que ses compagnons fussent malheureux, reprit à haute voix :

— Ce ne sera qu'un simple retard. D'ailleurs, il faut trouver de la peinture. André, Lucien, Bernard et moi, nous allons nous en charger.

Puis il se tourna vers Janine et Gisèle, et leur désigna Pierre.

— Il n'y a pas un moyen pour enlever les taches de peinture ?

— On pourrait essayer avec de l'essence...

— Bon ! Occupez-vous-en. Et à midi, rendez-vous ici. Nous irons voir si le bateau a souffert.

Mais au moment où ils se séparaient, ils entendirent le bruit sourd d'une explosion lointaine. Ils s'arrêtèrent, se regardèrent et se mirent à courir vers la Madrague, Pierre poussant son solex, Pilou galopant devant, en aboyant aussi fort qu'il pouvait.

Devant le barrage, un ouvrier, au milieu du chemin, armé d'un drapeau rouge, les arrêta.

Il y eut encore deux explosions, qui leur parurent énormes et qui les clouèrent sur le sol, debout, immobiles, imaginant comme dans un cauchemar le bateau en pièces sur la plage.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Le bateau est-il très éloigné du lieu de l'explosion ? Que risque-t-il d'arriver ?
2. Que pense Pierre ? Faites-le parler.
3. Les enfants ne peuvent pas travailler sur le bateau aujourd'hui. Comment vont-ils occuper leur temps ?
4. Vous rappelez-vous ce qui est arrivé à Pierre ? Comment sont ses vêtements ? Que vont faire les fillettes ?
5. Pourquoi les enfants se mettent-ils à courir au moment de l'explosion ?
6. Peuvent-ils passer ? Pourquoi ? A quoi pensent-ils pendant ce temps ?

60 | Tout rentre dans l'ordre

La plage de la Madrague.

Une demi-heure après, on les laissa passer. Ils coururent à perdre haleine vers la pinède, au bord de la route, sur les pierres où ils se tordaient les pieds; ils sautèrent un fossé que des ouvriers étaient en train de combler; ils traversèrent la pinède sans s'arrêter, bondirent par-dessus un tas de gravats qu'ils n'auraient eu qu'à contourner, parvinrent au sentier qu'ils dévalèrent.

Le bateau était debout, soutenu par ses poutres.

Un énorme fragment de rocher était parvenu à moins d'un mètre de lui. La coque semblait avoir reçu des poignées de gravier, mais sans dommage. Ils trouvèrent quelques cailloux à l'intérieur. Ils eurent vite fait de les jeter par-dessus bord.

Maintenant, dans le bateau, ils riaient et plaisantaient.

— Comme nous avons eu peur ! Ah ! Ce que nous avons eu peur !

Deux ouvriers qu'ils reconnurent — ils les avaient aidés à placer les poutres — leur dirent qu'ils avaient fait attention,

et qu'ils avaient orienté les explosions en essayant d'éviter leur bateau. Mais un rocher, là, avait roulé tout près... ils n'avaient pu l'empêcher...

Maintenant que le danger était passé, le travail allait reprendre avec plus d'entrain. Lucien et Bernard iraient à la recherche de la nouvelle peinture. Gisèle et Janine s'occuperaient de nettoyer Pierre et ses vêtements. Michel et André commenceraient à goudronner la quille.

— Allons ! Fais passer le goudron, Pierre !

On s'aperçut alors que Pierre, au bruit des explosions, avait couru avec tout le monde et laissé son vélo-solex au bas du chemin. C'était bien la première fois qu'il l'oubliait...

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Les enfants sont pressés d'arriver à la plage. Pourquoi ? Comment savons-nous, dans le premier paragraphe, qu'ils se dépêchent ?
2. Le bateau est-il abîmé ? A-t-il failli l'être ?
3. Quels sont maintenant les sentiments des enfants ?
4. Que pensez-vous de ce qu'ont fait les ouvriers ? Pourquoi l'ont-ils fait ?
5. Que vont faire maintenant les enfants ?

61 | Nettoyage

Dans le grenier de Michel Blanc.

D'abord, Janine et Gisèle avaient pensé qu'on pourrait prendre l'essence dans le vélo-solex pour nettoyer les vêtements de Pierre. Mais l'essence du réservoir n'est pas pure :

— J'y mets toujours un peu d'huile, dit Pierre.

Gisèle avait alors proposé de le conduire à la maison où sa mère possédait tout ce qu'il fallait.

Pierre avait donc de nouveau traversé les Salins avec ses vêtements couverts de peinture.

Ils entrèrent dans l'appartement. Mais la peinture allait tout salir.

— Allons au grenier, proposa Janine étourdiment.

Elle ne redoutait plus la souris, à cause du chat qui venait régulièrement leur rendre visite quand elles y étaient.

Elles lui apportaient d'ailleurs à manger. Il restait ainsi auprès d'elles jusqu'au soir, avant de regagner les toits. Elles se sentaient en sécurité. Le grenier était devenu un lieu familier.

C'est dans l'escalier qu'elles se rappelèrent la voile et le secret qu'elles voulaient garder. Mais il était trop tard. Elles firent promettre à Pierre de ne rien révéler aux autres.

Pierre, qui ne comprenait rien à toutes ces cachotteries, et qui commençait à se demander si vraiment ses vêtements seraient nettoyés avant midi, promit tout ce qu'elles voulurent.

La porte du grenier grinça, et le garçon, un peu étourdi par tout ce qui s'était passé ce jour-là, pénétra dans le grenier.

Il en sortait une heure après, complètement transformé. A la place des taches jaunes et bleues, ses vêtements portaient des cercles de couleur claire. La peau des genoux était toute rouge, car Janine les avait frottés avec énergie. Il flottait autour de lui une odeur de teinturerie et de station-service. Mais il savait maintenant que, si Jacques, son frère, voulait bien les aider à fabriquer un mât, le bateau d'Adrien serait bientôt prêt pour toutes les croisières !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi ne peut-on pas nettoyer les taches de peinture avec l'essence d'un vélo-solex ?
2. Où conduit-on Pierre ?
3. Pourquoi Janine propose-t-elle d'aller au grenier ?
4. Si Janine avait réfléchi avant de parler, aurait-elle proposé cela ? Pourquoi ?
5. Quelle promesse Pierre a-t-il dû faire ?
6. Que pensez-vous de la façon dont les fillettes ont nettoyé les vêtements de Pierre ?

62 | Le journal

Devant l'école.

A la sortie de l'école, Bernard chercha Pilou des yeux. Ah ! il était là-bas, à sa place habituelle, de l'autre côté de la rue ! S'il n'avait pas traversé tout de suite, c'est qu'un lourd camion passait juste à ce moment-là.

Un jour, Pilou était arrivé en retard. Bernard avait couru, persuadé que M. Delétang était déjà arrivé et qu'il avait repris Pilou. Depuis ce jour, à chaque sortie, Bernard s'inquiétait. Et ses craintes grandissaient à mesure que les jours passaient.

Bernard caressa le chien :

— Tu m'as fait peur, tu sais. Je croyais que tu n'étais plus là !...

Maintenant, la classe des grands était sortie. Mais au lieu de s'éloigner tout de suite, les garçons se rassemblaient sur le trottoir autour de Michel.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Bernard en s'approchant.

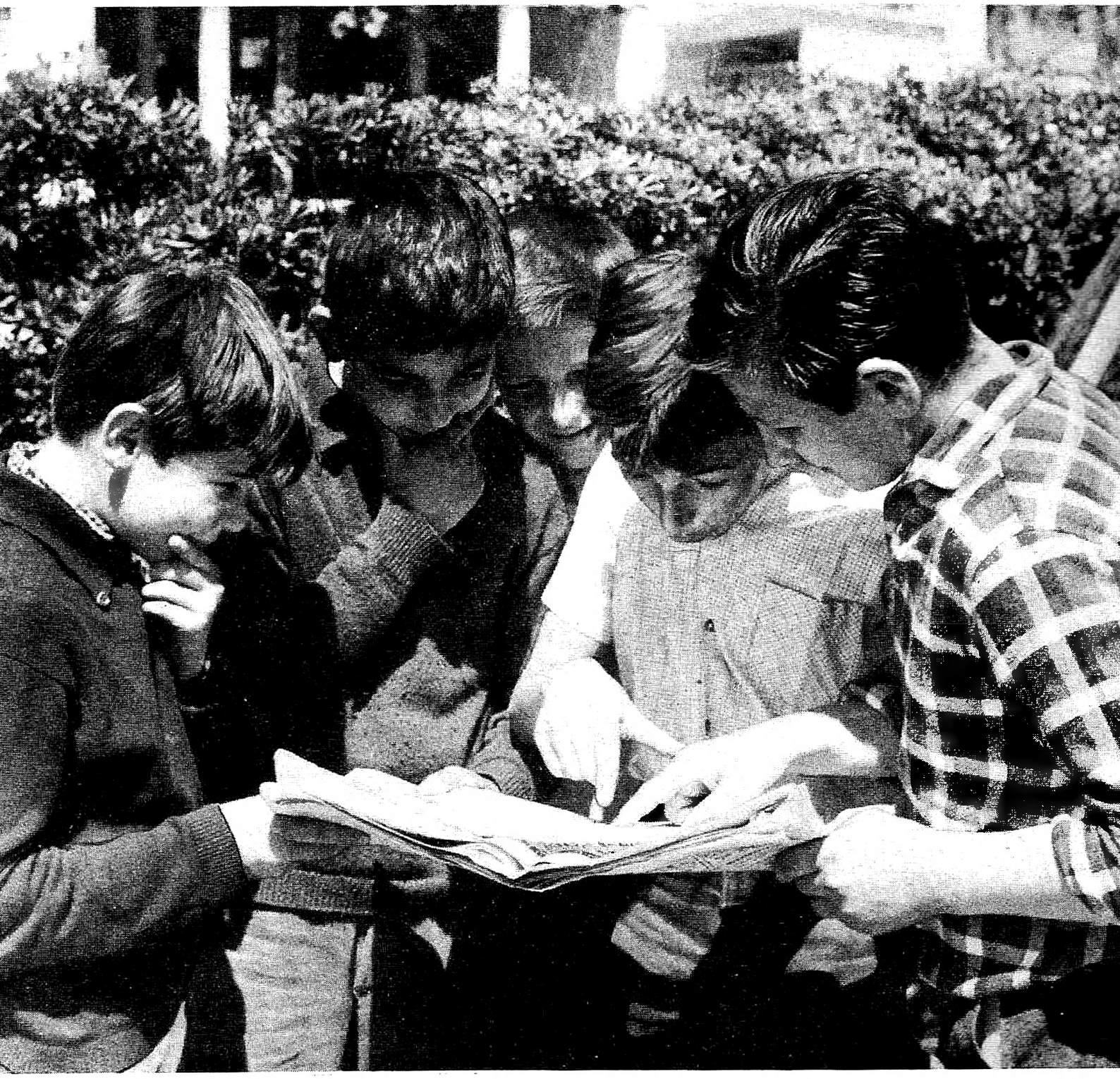
Michel sortit un journal de sa poche, le déplia et demanda le silence.

— C'est le journal d'aujourd'hui, dit-il. Ecoutez !

Il toussa deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix et lut.

« UN VILLAGE VA NAITRE. »

« Les Salins, le 30 mars 1963. — (De notre correspondant particulier.) Un village va naître dans huit jours, près des Salins, au lieu-dit « La Madrague ». Nous avons déjà parlé des efforts de la municipalité des Salins qui, depuis le début de l'année, prépare activement la saison d'été. Ces efforts seront couronnés de succès dans une semaine. C'est en effet le 6 avril que sera inauguré à la Madrague le terrain de camping, véritable village d'été que vient d'y aménager l'entreprise Morel et Cie. Il faut féliciter tous ceux qui ont travaillé à cette réalisation. Non seulement ils l'ont réussie, mais encore ils l'ont réussie avec neuf jours d'avance sur le plan prévu. C'est une véritable performance que nous avons pu apprécier sur place. Qu'on en juge !



C'est le journal d'aujourd'hui, écoutez !... *(page 134).*

« Là où serpentait un chemin rocailleux, se déploie une route large et commode, même pour les plus gros cars d'excursion.
35. « Là où le maquis régnait en maître, un village est organisé, avec son bureau de poste, son syndicat d'initiative, ses magasins, etc.

« Là où s'étendait une lagune malsaine, on trouve une plate-forme munie de cabines, où s'édifieront, pour la joie de tous,
40. des installations sportives, parmi les tamaris qu'on y plante en ce moment.

« Nous avons rendu visite à M. le maire des Salins, qui est très satisfait de la rapidité et de la qualité des travaux.

« La semaine qui va venir sera consacrée au nettoyage des
45. plages des Salins. Dès le lendemain de l'inauguration, qui coïncide avec le début des vacances de Pâques, les campeurs, que nous souhaitons nombreux, pourront venir s'installer à la Madrague. »

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi Bernard est-il inquiet maintenant, quand il ne voit pas tout de suite Pilou ?
2. Que se passe-t-il aujourd'hui, à la sortie de l'école ?
3. Quel jour sommes-nous ? Combien de temps reste-t-il avant la fin des travaux de l'entreprise Morel ? (Voyez les textes précédents.)
4. Est-ce vraiment de quinze jours que disposent les enfants ?
5. Comment se présente maintenant la plage de la Madrague ?
6. Imaginez les pensées des enfants après la lecture de cet article ?

63 | Le bateau sera-t-il lancé ?

Devant l'école.

1. Michel replia le journal. Un silence morne suivit sa lecture. Les garçons savaient tous que sur le bateau la première couche de peinture séchait à peine. Ils ignoraient encore comment on allait pouvoir lancer l'embarcation.

Et puis, même en travaillant demain dimanche, il serait difficile de terminer et de procéder au lancement jeudi prochain. Or, jeudi, c'était le 4 avril. L'avant-veille de l'inauguration ! Les plages seraient nettoyées avant, sans doute, et si le bateau était toujours considéré comme une « épave »...

Quelqu'un dit à Michel :

— Puisque le maire des Salins c'est ton père, tu pourrais lui demander qu'il retarde un peu les travaux.

— Ou qu'il ne fasse pas enlever le bateau...

— Non, répondit Michel. Nous devons gagner tout seuls. Je sais que les ouvriers ne nettoieront qu'en dernier lieu la plage de la Madrague. Ils s'occuperont d'abord des autres plages. Demain, nous passerons la dernière couche de peinture. Nous y travaillerons tout le jour, s'il le faut. Avant jeudi, la peinture sera sèche. Et jeudi, nous mettrons le bateau à l'eau.

On demanda comment ils allaient faire pour pousser le bateau jusque dans la mer. Mais Michel avait son idée.

— L'essentiel, reprit-il, c'est que demain chacun vienne manger sur la plage, afin de perdre le moins de temps possible, et que jeudi, tout le monde soit présent, sans faute.

Il y eut bien quelques mauvais esprits qui demandèrent à Michel s'il était sûr qu'une fois sur l'eau le bateau n'irait pas au fond. Michel répliqua que ceux qui ne croyaient pas à la réussite de leur entreprise n'avaient qu'à ne pas venir.

— Mais après, ajouta Lucien, que ceux-là ne viennent pas s'en servir, du bateau !

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Que reste-t-il encore à faire avant que le bateau puisse prendre la mer ?
2. A quoi pensent les enfants qui parlent à Michel ?
3. Les enfants savent-ils comment le bateau sera mis à l'eau ?
4. Quels sont les ordres donnés par Michel ?
5. Faites parler les enfants qui ne croient pas au succès de cette opération ?
6. Comment Michel leur répond-il ? Faites-le parler.

64 | Dimanche

La plage de la Madrague.

Il faisait beau temps.

— C'est une chance, dit Lucien.

Les enfants étaient nombreux; chacun était muni d'un pinceau et d'une boîte. Ils passaient devant Pierre, qui faisait couler un peu de peinture dans la boîte. Puis Lucien les conduisait devant la partie du bateau qu'ils devaient peindre.

Instruit par l'expérience, Pierre s'était déshabillé et avait mis son maillot de bain. Les autres l'avaient imité.

Pendant que les garçons peignaient le bateau en parlant, chantant, sifflant, riant, les filles, qui avaient rassemblé les provisions de chacun, préparaient le repas de midi.

— Vous allez faire un de ces repas... promit Janine... Vous vous en lècherez les lèvres...

Pilou vint rôder autour des paquets dont l'odeur l'attirait bien davantage que celle de la peinture.

— Je n'ai pas dit « les babines », monsieur Pilou, dit-elle en chassant le chien de la main.

Mais comme Gisèle dépliait un paquet où se trouvait un poulet, elle poussa une exclamation.

— Il y en aura pour toi aussi, promit-elle à Pilou.

Avec les vieux journaux qui entouraient les pinceaux, quelques garçons avaient confectionné des chapeaux.

— Les peintres font souvent comme ça.

— Pour protéger leurs cheveux.

— Et puis, ça protège aussi du soleil !

L'idée parut séduisante. Chacun fabriqua son chapeau; vers la fin de la matinée, tout le monde en portait un. Même Janine et Gisèle qui, à quatre pattes, disposaient des branches de pin sur le sable pour marquer la place des convives. Pilou aussi avait son chapeau, et, par de grands mouvements de tête qui agitaient ses oreilles, il essayait de s'en débarrasser.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Quel jour sommes-nous ?
2. Pourquoi Lucien dit-il : « C'est une chance » ?
3. Pourquoi Pierre se déshabille-t-il ?
4. Les filles vont-elles aussi peindre le bateau ?
5. Savez-vous faire un chapeau avec un journal ? Prenez un vieux journal, et expliquez-nous comment vous faites.
6. Pilou apprécie-t-il son chapeau ?

65 Dimanche *(suite)*

La plage de la Madrague.

Le repas fut plein d'entrain. On avait mis toutes les provisions en commun. Chacun eut droit à un morceau de pain en guise d'assiette, deux rondelles de tomate crue, un morceau de poulet ou de rôti froid, un fruit et un bonbon puisé dans un sac que Janine avait apporté.

Dès le début de l'après-midi, le travail était presque terminé. C'est Gisèle qui déclara que ce bateau n'avait pas de nom. Il fallait lui en trouver un. On discuta un moment. On finit par se mettre d'accord sur le nom d'Adrien, en hommage à l'ancien patron pêcheur. Lucien et André, de chaque côté du bateau, se mirent à peindre les lettres du nom.

Les autres les regardaient travailler, d'abord silencieux autour du bateau. Puis, tout à coup, l'un des enfants appliqua son pinceau sur l'épaule de son voisin.

— J'essuie mon pinceau, dit-il en riant.

L'autre riposta de la même façon. Les deux enfants poursuivirent un moment leur « duel au pinceau », l'un essayant d'atteindre l'autre, l'autre faisant un écart et se protégeant du bras. Puis, peu à peu, d'autres garçons les imitèrent; et bientôt la mêlée fut générale.

Les filles préparaient le repas de midi... *(page 139)*.

André et Lucien, se retournant, découvrirent une bande de garçons demi-nus, armés de pinceaux, usant les dernières gouttes de peinture à se transformer en peaux-rouges bariolés. Alors, n'y tenant plus, ils coururent vers eux en hurlant, et se mirent de la partie jusqu'au soir.

Janine et Gisèle secouaient la tête :

— Ces garçons ! toujours en train de se battre !

Cependant le nom du bateau n'était pas écrit en entier; les deux « peintres en lettres » s'étaient arrêtés à « i ».

Quand la bataille prit fin, Michel, couvert de sueur, de sable et de peinture, déclara que « l'Adri », c'était un nom plus mystérieux que « l'Adrien ».

— Va pour l'Adri !

C'est ainsi que fut baptisé le bateau d'Adrien.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Ce repas sur la plage plaît-il aux enfants ? Quel en est le menu ?
2. Les bateaux ont-ils habituellement un nom ? En connaissez-vous ? Cherchez-en dans le journal.
3. Que se passe-t-il soudain ? Qu'est-ce qu'un duel ? Quelle arme utilise-t-on ?
4. André et Lucien sont-ils plus sérieux que leurs camarades ?
5. Que pensent les filles de cette bataille ?
6. A-t-on terminé de peindre le nom du bateau ?

66 | L'auto

Les rues des Salins.

Onze heures quarante-cinq. Bernard revient de l'école.

En arrivant dans la rue du port, il s'arrête brusquement. Devant la porte du jardin, il y a une auto. Bernard ne la connaît pas, mais il en devine la marque : une 403 Peugeot. Il lit sur la plaque d'immatriculation, à l'arrière : 683 RN 75.

— 75 ? murmure-t-il. Elle vient de Paris.

Il retient Pilou.

— Attends !

Son cœur se met à battre plus fort. Cette auto... Nous ne connaissons personne à Paris... Personne ne peut venir nous voir... Personne, sauf M. Delétang, l'ancien maître de Pilou. Pourtant, il ne devait pas venir si tôt. Nous ne sommes qu'au début d'avril.

Le rideau de la fenêtre a bougé.

— Maman doit guetter notre retour, pense Bernard. Mais si nous rentrons, M. Delétang va reprendre Pilou. Alors Bernard se rejette en arrière, et appelle Pilou.

— Viens, mon chien ! Viens !

Le chien semble hésiter un bref instant. Il ne comprend pas. C'est l'heure du repas. Ce n'est pas le moment d'aller courir n'importe où...

Mais Bernard l'appelle de nouveau :

— Viens ! Viens ! mon chien !

Pilou le suit. Ils se mettent à courir. Ils suivent le bord de la mer. Ils courent à perdre haleine.

Ils s'engagent sur la route de la Madrague. Ils passent devant un groupe d'ouvriers qui étalent du gravier sur le goudron fraîchement répandu... Bernard est arrivé si vite qu'il reçoit une pelletée de gravier sur les jambes, d'un ouvrier qui ne l'avait pas vu.

Ils arrivent à la pinède. Bernard ralentit.

— Tu ne veux pas partir, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas me quitter ? Nous allons nous cacher, tu verras...

Sous les pins, une odeur de résine les surprend. Et des oiseaux, là-haut, dans les branches, crient, sifflent, chantent à tue-tête.

Bernard pose une main sur ses joues. Il doit être tout rouge d'avoir couru.

Derrière eux, soudain, un coup de sifflet ! c'est l'arrêt du travail, pour les ouvriers.

— Midi ! songe Bernard. Maman doit se demander pourquoi nous ne sommes pas rentrés.

Il s'arrête et s'assied sous un pin. Pilou vient se placer entre

ses jambes. Il sent contre ses genoux les flancs du chien qui halète.

45. Bernard se demande ce qu'il va faire.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Qu'a aperçu Bernard en rentrant de l'école ?
2. Savez-vous comment sont immatriculées les voitures, en France ? Pouvez-vous citer les numéros qui correspondent à certains départements ?
3. A quoi pense Bernard ? Quand M. Delétang devait-il venir ?
4. Pilou semble-t-il disposé à suivre Bernard ? Pourquoi ?
5. Que va faire Bernard ? A quoi pense-t-il soudain, en entendant le coup de sifflet ?
6. Quand Bernard s'est mis à courir, savait-il exactement où il voulait aller ?

67 | La fuite de Bernard

Au bord de la mer.

1. Dans la pinède, les ouvriers s'installent pour déjeuner. Chacun apporte sa gamelle, son pain et, par petits groupes ou isolés, appuyés contre un arbre, ils posent leur gamelle entre leurs jambes, et coupent de gros morceaux de pain.

5. Bernard et Pilou s'éloignent, descendent sur la plage. Maintenant, le passage qu'ils empruntaient est barré et un autre passage, à travers les rochers, a été aménagé. C'est une sorte d'allée en ciment qui conduit jusqu'à la mer en suivant une pente douce.

10. Le bateau est toujours là. Il faut que la peinture sèche. Après, il ne restera plus qu'à le mettre à l'eau. La première idée de Bernard avait été de cacher Pilou dans le bateau. Mais celui-ci est encore sur la plage. On trouverait Pilou très facilement.

Il regarde autour de lui. Il n'y a plus de roseaux sur la lagune.

15. Il n'y a même plus de lagune. Les ouvriers l'ont comblée. On

y plante des arbres, de petits tamaris, et derrière, on a installé une rangée de cabines pour les baigneurs. Non ! Pas là ! Ce n'est pas possible.

Bernard reste un moment immobile. Pilou tourne autour de ses jambes. Il ne comprend vraiment pas du tout. C'est l'heure de la soupe, voyons, Bernard !

Puis le garçon se décide. Ah ! enfin ! Et Pilou se précipite sur le chemin du retour. Mais non !

— Viens ! Mon chien ! Viens ! Par ici !

Bernard escalade un rocher, tire Pilou à lui, et les voilà qui marchent parmi les arêtes vives, entre les trous d'eau où la mer pénètre en écumant.

Ça fait mal aux pattes, Bernard ! semble gémir Pilou qui sautille comme il peut. Et il fait de plus en plus chaud !...

Mais Bernard continue sa course, loin, le plus loin possible.

Et pourtant il sait bien qu'il faudra retourner, rentrer à la maison... Mais il ne veut pas que Pilou le quitte. Il ne veut pas...

Ils s'arrêtent un moment. Les rochers, ici, forment un creux. Ils s'y blottissent tous les deux. De là, personne ne peut les voir. Ni de la route, ni de la plage.

Personne ne peut les voir... Ils sont seuls... seuls, tous les deux.

Et maintenant ? Pilou regarde l'enfant et semble poser la même question.

Alors, sous le soleil, seul avec son chien, au bruit des vagues qui frappent les rochers, Bernard se met à pleurer.

Il pleure comme jamais il n'a pleuré, à gros sanglots, la tête dans les bras. Pilou gémit doucement.

Et tout à coup, le soleil se fait moins chaud. Une ombre les recouvre tous les deux. Il y a quelqu'un, là, devant eux...

Bernard relève son visage baigné de larmes et reconnaît la vieille Clarisse, qui le regarde avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure, petit ?

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Les ouvriers vont-ils prendre leur déjeuner dans un restaurant ?
2. Bernard va-t-il cacher Pilou dans le bateau ?

3. Pilou est-il content de sa promenade ?
4. Où se cache finalement Bernard ?
5. Bernard sait-il maintenant ce qu'il va faire ? Que se passe-t-il alors ?

68 | Le retour de Bernard

La maison de Bernard Pagès.

Les parents de Bernard étaient très inquiets de ne pas voir rentrer leur fils. M. Pagès décida d'aller à sa recherche. Il sortit, courut presque jusqu'à l'école. Bernard n'y était plus.

— Il est sorti en même temps que ses camarades, dit M. Dumont, le directeur... Non, il n'était pas en retenue...

M. Pagès ne s'attarda pas. Dans la rue, ne sachant où aller, il se dirigea à tout hasard vers le port. Il y rencontra des enfants.

— Vous connaissez Bernard Pagès ?

Oui, ils le connaissaient. Non, ils ne l'avaient pas vu. Bernard était sorti comme d'habitude, et il était parti avec Pilou. C'était tout ce qu'ils pouvaient dire.

« Avec Pilou... songea M. Pagès. Il a dû voir la voiture de M. Delétang devant la porte... Il a pris peur... »

Les enfants qu'il venait d'interroger le regardaient avec curiosité. L'un d'eux s'avança :

— Il est peut-être allé au bateau de la Madrague.

C'était une idée. M. Pagès revint sur ses pas, se dirigea vers le chemin de la Madrague.

Mais, de loin, il aperçut Bernard qui revenait tout seul. Il lui fit signe de se dépêcher.

— Où étais-tu, demanda-t-il, quand son fils fut près de lui. Pourquoi es-tu en retard ?

— C'est à cause de Pilou, répondit Bernard très vite, sans regarder son père. Il s'est perdu, et je l'ai cherché jusqu'à maintenant.

M. Pagès secoua la tête en faisant claquer sa langue contre ses dents :

— Tu n'as pas l'air de dire la vérité, reprocha-t-il.

Ils arrivaient à la maison. M. Delétang était assis dans la salle à manger. Il regarda entrer Bernard, lui serra la main.

— Vous venez pour Pilou ? dit Bernard tout de suite. Il s'est perdu. Je ne sais pas où il est.

M. Delétang sourit et dit seulement :

— Ah ! tu l'appelles Pilou ?

Mais Bernard aussitôt s'enfuit de la pièce, alla dans sa chambre où il se jeta sur le lit pour pleurer. Mme Pagès pria M. Delétang d'excuser son fils.

— Il s'est attaché à ce chien. Il a du chagrin, vous savez... Puis elle lui promit de faire comprendre à Bernard qu'il fallait rendre Pilou. Puisque M. Delétang coucherait ce soir à l'hôtel Bellevue, on le lui ramènerait.

— Mais non, ne vous dérangez pas. Je reviendrai dans la soirée, dit-il en prenant congé.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Imaginez l'inquiétude des parents de Bernard. Faites-les parler.
2. Que font alors les parents ? Les enfants qu'ils rencontrent leur donnent-ils des renseignements ?
3. Que déclare Bernard à son père ?
4. Son père le croit-il ?
5. Racontez la scène entre Bernard et M. Delétang.
6. Que va faire Mme Pagès ?

69 | Je sais où se trouve Pilou

La classe de Bernard.
L'hôtel Bellevue.

En classe, les élèves dessinaient. C'était la dernière heure avant la sortie du soir.

— Dessin libre ! avait dit M. Dupuis.

Il circulait entre les tables, jetait un coup d'œil sur les dessins, posait une question à l'un, à l'autre, donnait un conseil.

— Qu'as-tu fait là ?

— Un pont, monsieur, la rivière dessous, et le pêcheur qui tient une canne à pêche.

— Redresse un peu la canne, on ne la tient pas comme cela quand on pêche.

L'élève prenait sa gomme, la frottait sur le papier, recommençait. M. Dupuis s'éloignait.

Par la fenêtre ouverte, il jeta un coup d'œil rapide vers la rue. Le groupe des mères de famille était devant le portail. Ce serait bientôt l'heure de la sortie. Le chien du petit Pagès devait être de l'autre côté de la rue... Mais non, il se souvenait, maintenant... Pagès, à une heure et demie, était arrivé tout seul...

Il s'approcha de Bernard, regarda son dessin. C'était une niche presque aussi grande qu'une maison; à côté se tenait un chien debout sur ses quatre pattes. Il n'avait oublié ni les grandes oreilles, ni la queue relevée, dont les longs poils flottaient au vent.

Bernard baissait la tête. M. Dupuis se rappela que, pendant toutes les leçons de l'après-midi, son élève, d'habitude si vivant, n'avait pas levé le doigt une seule fois pour répondre à ses questions.

Le maître regarda l'heure à sa montre. Puis il ramassa les feuilles de dessin. On entendit les deux coups de sifflet du directeur.

— Allons, rangez vos affaires, et alignez-vous !

La cour traversée, les élèves s'arrêtèrent un instant sur le seuil; M. Dupuis s'assura qu'il ne venait aucune auto, puis donna le signal de franchir le portail.

Bernard, debout sur le trottoir, restait immobile, regardant la place vide où Pilou se tenait habituellement. Les autres garçons sortaient et le bousculaient. Il n'y faisait pas attention.

— M. Delétang est arrivé ? demanda M. Dupuis derrière lui.

Bernard se retourna.

— Oui, monsieur.

— Il a repris Pilou ?

— Pilou s'est perdu, monsieur.

— Quand ça ?

— Ce matin, à midi... juste avant que...

— Juste avant qu'arrive M. Delétang, termina le maître. C'est curieux...

M. Dupuis regarda un instant Bernard dans les yeux. Il voyait bien que l'enfant ne disait pas la vérité. Il ne le lui reprocha pas. Il lui dit seulement :

— Je te crois assez courageux pour dire la vérité, Bernard, même si elle te fait de la peine. Je me trompe ?

Bernard maintenant s'en va. Il s'en va comme on s'enfuit, pour ne plus voir de reproche dans le regard des autres. D'abord, il court et s'engage dans la rue qui conduit au port. Quand il arrivera près de la mer, il tournera à droite, vers la rue qu'il habite.

Mais il ralentit peu à peu sa course. Déjà, il voit la pointe des mâts des barques amarrées. Il débouche sur le port. Il hésite un moment... Et puis, au lieu de tourner à droite, il tourne à gauche, vers l'hôtel Bellevue.

La 403 est là. M. Delétang aussi, à la terrasse du café. Il lit un journal. Il n'a pas vu Bernard.

« Il est encore temps de reculer, pense Bernard, de retourner à la maison, de continuer à mentir... »

Mais non. Il s'approche. M. Delétang écarte son journal.

— Ce n'est pas vrai, ce que j'ai dit tout à l'heure, monsieur dit Bernard très vite. Je sais où est Pilou. Nous pouvons aller le chercher, si vous voulez.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. A quelle heure se passe cette histoire ?
2. Qu'est-ce qu'un dessin libre ?
3. Pilou est-il dans la rue ? Qu'a remarqué M. Dupuis, au début de l'après-midi ?
4. Que dessine Bernard ?
5. Le maître a-t-il deviné ce qui s'est passé ? Quel conseil donne-t-il à Bernard ?
6. Que fait Bernard en partant de l'école ? Qu'en pensez-vous ?

70 | Chez la vieille Clarisse

La cabane de Clarisse.

— Ici, dit Bernard.

M. Delétang ouvrit la portière de l'auto. Ils descendirent tous les deux. Il fallait suivre un sentier, sur une vingtaine de mètres, puis on découvrait la cabane de la vieille Clarisse.

Pilou, enfermé dans un vieux poulailler qui n'abritait plus de volaille depuis longtemps, se mit à aboyer et à sauter contre le grillage.

— Il n'a rien mangé de la journée, dit la vieille femme. Regarde ! son écuelle est encore pleine.

M. Delétang se tenait un peu à l'écart. Bernard n'osait pas s'approcher. Clarisse regardait l'enfant, puis l'homme, tour à tour. Elle comprenait que Bernard n'avait pas pu garder son secret, qu'il n'avait pas voulu mentir plus longtemps. Elle dit seulement :

— J'ouvre la porte ?

Bernard baissa la tête en signe d'accord. La vieille femme se pencha sur le loquet.

Aussitôt le chien bondit et courut droit sur Bernard. On aurait dit qu'il le retrouvait après une longue absence. Il lui léchait les mains, se frottait contre lui, et l'enfant lui tapotait les flancs, lui prenait la tête, lui roulait les oreilles entre ses doigts.

M. Delétang regardait la scène. Puis, sans dire un mot, il tourna le dos et s'éloigna. La vieille Clarisse fit un geste vers lui, mais, se ravisant, demeura devant la porte ouverte du poulailler.

En entendant claquer la portière de la voiture, Bernard se releva et tourna la tête dans la direction du sentier. La voiture s'éloignait déjà.

— Il est parti ? demanda-t-il.

La vieille Clarisse hocha la tête.

— Alors... il me laisse Pilou ?

Elle sourit.

— Il te laisse votre amitié, dit-elle. Au fond, tu vois, c'est un brave homme.

1. Où Bernard a-t-il conduit M. Delétang ?
2. Pouvez-vous maintenant imaginer ce qui s'est passé dans les rochers, quand la vieille Clarisse a découvert Bernard ? (texte 67.) Faites parler Bernard et Clarisse.
3. Pourquoi Pilou n'a-t-il pas mangé ?
4. Pilou est-il heureux de retrouver Bernard ? Comment le montre-t-il ?
5. M. Delétang regarde la scène sans rien dire. A quoi pense-t-il ?
6. Que pensez-vous de M. Delétang ?

71 | Le lancement

La plage de la Madrague.

— Laisse-moi faire ! dit Pierre avec autorité.

Il s'empara de l'outil, une sorte de bêche à manche court qu'il enfonça dans le sable. Il rabattit ensuite une grosse motte ruisselante, la rejeta sur le côté. Puis, à l'aide du plat de la bêche, il tassa le sable énergiquement. Il recommença son manège plusieurs fois.

Il travaillait à un rythme régulier, répétant les mêmes gestes que lorsqu'il creusait, dans les champs, les rigoles d'irrigation.

Quand la distance fut suffisante, André et Lucien placèrent un gros madrier, abondamment enduit de graisse et de savon. Michel avait donné des instructions précises. Le bateau était trop lourd pour qu'on ait des chances de le pousser jusqu'à la mer. Aussi fallait-il essayer de lui faire une sorte de chemin de bois, sur lequel, si on ne ménageait ni la graisse, ni le savon, il pourrait glisser.

Ils travaillèrent toute la matinée, ne voulant rien laisser au hasard. Le soleil était haut dans le ciel, et les torses nus des garçons luisaient de sueur.

Au fur et à mesure que le temps passait, de nouveaux enfants

arrivaient sur la plage et regardaient l'œuvre de leurs camarades. Les plus petits s'assirent en demi-cercle, comme à un spectacle.

Pierre, qui depuis un moment avait les pieds dans l'eau, se redressa et enjamba le bord du fossé qu'il venait de creuser. André et Lucien calèrent le dernier madrier.

Michel fit reculer les spectateurs. Le bateau, maintenant, devait être libéré des deux poutres de devant qui le tenaient relevé. Puis, piquant du nez, il poserait son avant sur les madriers, et enfoncerait sa quille dans la rainure préparée. Alors, poussé par tout le monde, il glisserait jusqu'à la mer.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Expliquez ce que fait Pierre. Où creuse-t-il ce petit fossé ? Faites un dessin.
2. Où Pierre a-t-il appris à travailler ainsi ?
3. Expliquez à quoi va servir le madrier. Où les enfants le placent-ils ? Pourquoi l'enduisent-ils de graisse ?
4. Les enfants ont-ils placé un seul madrier ?
5. Pourquoi le bateau ne se met-il pas à glisser sur les madriers ?
6. Que faudra-t-il faire pour que le bateau glisse jusqu'à la mer ?

72 | Le lancement *(suite)*

La plage de la Madrague.

Pendant un instant, Michel et ses compagnons regardèrent le bateau encore immobile. Il se rappelait le jour où, avec l'aide de Jacques et des ouvriers, il l'avait redressé. A présent, les mêmes craintes s'emparaient d'eux.

Le bateau, mal équilibré, pouvait se coucher dans son ornière et ne plus bouger. Ou encore, piquant trop fort de l'avant, il pouvait repousser les madriers et, s'il n'était pas assez solide,

se désarticuler. Et les enfants ne voulaient pas songer à ce qui se passerait si, parvenu dans la mer, le bateau laissait passer l'eau à travers ses planches peut-être mal jointes.

— Allons-y, décida Michel.

De la ferme des Villars, on avait apporté deux lourds marteaux dont Pierre et Lucien, assez forts, s'emparèrent. Ils s'approchèrent ensuite des deux poutres qui retenaient l'avant du bateau.

Michel écarta les enfants qui s'étaient rapprochés. Puis, se plaçant lui-même en arrière, afin de voir ses deux camarades en même temps, il leva le bras.

— Prêts ? cria-t-il.

— Prêts ! répondirent en même temps Pierre et Lucien.

Michel commença à compter :

— Un... deux... trois...

A chaque nombre, les marteaux frappaient de biais contre les poutres. Celles-ci s'inclinaient un peu plus chaque fois.

— Quatre... cinq... six... Attention !

Pierre et Lucien bondirent à l'écart. Le bateau s'affaissa. Les deux poutres de l'arrière tombèrent aussi.

La coque reposait bien sur les madriers, comme l'avait prévu Michel.

Aussitôt, sur un geste qu'il fit, chacun se précipita sur le bateau, et se mit à pousser, ou, saisissant des cordes qui pendaient, à tirer l'embarcation.

— Ho... Hisse ! Ho... Hisse !

Le bateau oscilla, avança de quelques centimètres.

— Il a bougé, cria quelqu'un.

— Ho... Hisse ! Ho... Hisse !

Encore dix centimètres, peut-être... Un nouvel effort... Maintenant, le mouvement était très sensible. Le bateau avançait, avançait, touchait l'eau...

Les enfants pataugeaient. La quille râclait encore le fond. Une vague le souleva. Une dernière poussée, et le bateau, comme libéré, se mit à danser au gré des vagues.

Les enfants, dans l'eau jusqu'à mi-corps, restaient immobiles et le regardaient.

Il tenait... Il flottait... Il s'éloignait même du bord...

Alors, dans un grand cri de victoire et de joie, ils s'élancèrent

Il tenait... il flottait... *(page 154)*.

en nageant. S'agrippant aux cordes, s'aidant mutuellement, ils eurent vite fait d'enjamber le bord.

— Tout le monde est là ? demanda Michel.

50. Pierre se pencha pour saisir Pilou, qui les avait suivis. Il le prit par le cou et le hissa d'une seule main. Le chien s'ébroua, pendant que Pierre tendait la main à Bernard, qui arrivait.

— Tout le monde ! dit Pierre.

— Tout le monde ! répétèrent Gisèle et Janine.

55. Alors, Michel souleva le gouvernail que M. Etienne leur avait procuré, ajusta les crochets dans les encoches à l'arrière du bateau, et saisit la barre d'une main ferme.

Questions relatives à l'intelligence du texte

1. Pourquoi les enfants sont-ils inquiets ?
2. Que pourrait-il arriver ?
3. Expliquer le travail que vont faire Pierre et Lucien. De quoi vont-ils se servir ? Que se passera-t-il ensuite ?
4. Pourquoi Michel compte-t-il ? Que se passerait-il si Pierre et Lucien ne tapaient pas ensemble ?
5. Expliquez pourquoi les poutres de l'arrière sont tombées ?
6. A quoi sert un gouvernail ? Montrez les crochets et les encoches, et montrez comment on l'installe.
7. Comprenez-vous la joie des enfants ? L'ont-ils bien méritée ?

fin

TABLE DES LECTURES

1 Ce jour-là... 9
2 Pilou 13
3 Le bateau d'Adrien 14
4 Le bateau d'Adrien *(suite)* 19
5 Un soir, après la classe 23
6 La lettre 25
7 La lettre *(suite)* 26
8 La lettre *(suite et fin)* 28
9 Sur la route 29
10 Le soir à la ferme 31
11 Avec Janine et Michel 33
12 En classe 35
13 Je n'ai pas volé Pilou 36
14 En présence de l'ennemi 40
15 En présence de l'ennemi *(suite)* 41
16 Demain, réunion à la Madrague 43
17 A la ferme des Villars 44
18 La réunion 46
19 La réunion *(suite)* 47
20 La réponse de M. Deletang 50
21 Le grenier 51
22 La boîte à pharmacie 52
23 La rédaction 56
24 Avec M. Etienne 59
25 L'arbre de Noël 63
26 L'arbre de Noël *(suite)* 65
27 Le Vélo-Solex 67
28 Des vacances pas comme les autres 69
29 Le doigt sous le marteau 70
30 Le Jour de l'An 74

31 Le Jour de l'An *(suite)* 75
32 Le voleur de planches 77
33 Le voleur de planches *(suite)* 79
34 Les difficultés 83
35 Michel découragé 85
36 Monsieur Etienne 86
37 Monsieur Etienne *(suite)* 88
38 Ils arrivent 91
39 Le tracteur 93
40 La facture 94
41 Les campeurs 96
42 Le travail se poursuit 98
43 Pilou et les fillettes 99
44 Les campeurs s'en vont 101
45 La voile 102
46 Redresser le bateau 104
47 Le tracteur passera-t-il ? 105
48 Dans le grenier 109
49 Dans le grenier *(suite)* 110
50 Les roseaux 115
51 Les pavillons 116
52 Le chemin dans la lagune 118
53 Le tracteur et le bateau 120
54 Quelqu'un dans le grenier 122
55 La peinture 123
56 La peinture *(suite)* 125
57 Dégâts matériels 126
58 Passage interdit 128
59 Les explosions 130
60 Tout rentre dans l'ordre 131
61 Nettoyage 132
62 Le journal 134
63 Le bateau sera-t-il lancé ? 137
64 Dimanche 139
65 Dimanche *(suite)* 140
66 L'auto 143
67 La fuite de Bernard 145
68 Le retour de Bernard 147
69 Je sais où se trouve Pilou 148
70 Chez la vieille Clarisse 151
71 Le lancement 152
72 Le lancement *(suite et fin)* 153